

27. ff.

DE LA

CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

TRAITE' TROISIE'ME.

I. & II. Partie.

DE L'ESTRE MORAL de l'homme, ou de la ſcience du cœur.

Par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de S. Maur.*

TOME III.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë ſaint Jacques, proche ſaint Yves, à l'Image ſaint Lambert.

M. DCCI.

Avec Approbation & Privilege.

Le Sieur ANDRÉ PRALARD *a cedé son droit de Privilcge, & tous les Exemplaires de ce Livre* de la Conoissance de soi-même *in 12. 6. volumes, par le R. P. Dom* FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de saint Maur, à* NICOLAS LE CLERC, *pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.*

Ledit NICOLAS LE CLERC *donne avis qu'il vient d'imprimer du même Auteur:*

Les saints Gemissemens de l'Ame sur son éloignemens de Dieu. La tiranie du Corps, premier sujet de gemir, in 12. qu'il vend 30. sols.



DE LA CONOISSANCE DE SOI-MESME.

DU TRAITE'
De l'Etre moral de l'Homme.

TROISIE'ME PARTIE.

Du cœur de l'homme, consideré par raport à la creature; & principalement par raport à son corps.

C'EST avoir consideré le cœur de l'homme par raport à toutes les creatures, que de l'avoir examiné par raport à son corps : puisque c'est par son corps qu'il a relation avec toutes les creatures, & qu'il tient à ses amis, à ses parens,

à ſes compatriotes, en un mot au Ciel & à la Terre.

C'eſt donc ſous ce regard que nous devons preſentement conſiderer l'eſprit & le cœur de l'homme : & nos reflexions ſur cela ſe reduiront à ces deux principaux chefs. 1°. A faire voir que les impreſſions du corps ſur l'eſprit conſpirent à nous cacher nos dereglemens & nos devoirs. 2°. A rechercher les cauſes de ces impreſſions, & les illuſions que l'ignorance de de ces cauſes nous fait ſur nos devoirs. C'eſt ce que nous ferons, aprés avoir jetté un coup d'œil ſur les illuſions les plus generales que les creatures, ou les objets ſenſibles font à nôtre eſprit & à nôtre cœur.

Mais avant que d'entrer dans ces détails, il eſt bon d'avertir que quoiqu'on y explique phyſiquement un grand nombre d'actions, que l'on apelle vertus, & que l'on faſſe voir que la vertu a peu de de-

voirs qui ne puissent être remplis en consequence des seules dispositions du corps humain ; on se doit bien garder d'inferer de là, qu'il n'y ait ni vertu ni pieté chez ceux même qui en font profession. Cela ne doit pas même rendre suspect ou douteux ce qui en paroît dans leur conduite. Le préjugé general d'estimer bon ce qui n'est pas évidemment mauvais, est une obligation : mais elle devient indispensable, lorsque les dehors de ceux dont on juge, n'ont rien que de regulier & de vertueux ; & il y auroit de l'injustice à juger mal du dedans, sur l'équivoque de ces dehors.

L'usage donc que je souhaite qu'on fasse des détails de cette troisiéme partie, est de se les apliquer à soi-même ; d'entrer en défiance des dispositions de son propre cœur, dans les actions que l'on croit les plus regulieres & les plus vertueuses ; de s'examiner soigneusement sur cela : d'étudier les

dispositions actuelles où le corps se trouve dans le tems de ces pretenduës œuvres de pieté. De tâcher de discerner la part que ces dispositions ont à ces œuvres, de voir si elles n'en sont point les principales ouvrieres; car elles y entrent toûjours pour quelque chose; & d'éviter enfin les funestes illusions où l'on peut tomber faute de ce discernement.

C'est là uniquement la vûë que j'ay euë dans cette partie; & si j'y parle quelque fois des actions de vertu, comme si elles ne relevoient que des dispositions corporelles; c'est à dessein d'exciter, dans le cœur du Lecteur, cette salutaire défiance de ses meilleures actions, dont le saint homme Job nous apprend qu'il étoit pénetré dans toutes les siennes. *Verebar omnia opera mea.* Car dans le danger continuel où nous sommes d'être trompez; il vaut bien mieux risquer de l'être par le defaut, que par l'excez d'estime pour ses œuvres,

SECTION I.

Des illusions les plus generales que les creatures, ou les objets sensibles font à nôtre esprit & à nôtre cœur.

LEs principales illusions que nous font les objets sensibles se reduisent 1°. à la vaine montre de qualitez ou de perfections qu'ils n'ont pas ; 2°. aux apparences trompeuses d'une activité, ou d'une efficace qui ne leur conviennent pas. Nous toucherons quelque chose de l'une & de l'autre : & puis nous en donnerons le remede.

CHAPITRE I.

Que les objets sensibles font illusion par la vaine montre de qualitez ou de perfections qu'ils n'ont pas.

I.

POur peu que l'on ait de lumiére, on convient assez avec le plus sage des Rois, qu'en ce monde tout n'est que vanité : & que tous les objets sensibles de nos attaches ne sont qu'illusion & que mensonge : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Mais je ne sçai si l'on pénetre bien tout le sens de cette maxime, ni si l'on donne à cette verité toute son étenduë.

II.

Le plus ordinaire, & presque l'unique sens qu'on lui donne, est qu'à une ame éclairée de la vraie

lumiére, la distance qu'il y a du souverain bien, aux biens créez, doit paroître si énorme ; qu'en comparaison du souverain bien, les biens créez ne doivent passer que pour de vains & de faux biens. Mais on n'y soupçonne pas d'ordinaire d'autre vanité que celle de leur extréme petitesse, & de leur courte durée ; & du reste on n'hesite pas à leur attribuer réellement cette petite portion de perfections qu'ils offrent à nos sens. On ne doute point que les concerts, les comedies, les opera, les dignitez, les fruits, les liqueurs, les viandes, les astres, les pierreries, les metaux, les plantes, les fleurs, le corps humain, & tous les objets de nos passions n'aient ces couleurs, ces saveurs, ces odeurs, cet éclat & ces brillans qui nous charment & nous enchantent, & dont ils paroissent revétus.

III.

Ne reconnoissant donc point

dans ces biens d'autre vanité que leur courte durée & leur disproportion avec le souverain bien, on les lui sacrifie, il est vrai : mais on croit cependant lui faire un sacrifice considerable : parce qu'on ne doute pas que ces objets n'aient quelque chose d'aimable & de pretieux, & qu'ils ne puissent occper agreablement nôtre cœur.

IV.

Que diroit-on donc, & de quels sentimens devroit-on être frapé, si l'en venoit à découvrir que ces objets n'ont pas même ces petits biens, ni ces minces perfections que les hommes éclairez ne regardent que comme de purs riens en comparaison du vrai bien ? ne devroit-on pas avec le Sage traiter ces objets non seulement de vanitez, mais aussi de vanitez des vanitez ? & en faudroit-il davantage pour desarmer, pour affoiblir, & pour aneantir toutes nos passions ?

V.

Que diroient ces voluptueux, ces extravagans idolatres du ſexe; s'ils venoient à découvrir que quelques couches de fauſſes couleurs font leur illuſion: que ces viſages qui les charment ne ſont que du plâtre, ou de la toile peinte; & qu'à leur égard ils éprouvent la même ſéduction qui arrive à tous ceux qui, ſans y être preparez, voient pour la premiére fois ce ſpectacle qu'on apelle le cercle de Benoit? En faudroit-il davantage pour étoufer leur paſſion?

VI.

Que devroient donc penſer tous les hommes, ſi on leur faiſoit voir que le monde entier, & tout ce qui les y enchante le plus, n'eſt dans la verité qu'un cercle de Benoit, & même quelque choſe de moins; & qu'en un mot les illuſions de ce cercle ne ſont qu'une foible image des perpetuelles impoſtures que leur font

les objets de leurs paſſions ? rien cependant n'eſt plus certain.

VII.

Non : ni ces pierres pretieuſes que vous eſtimez, ni ces diamans que vous admirez, n'ont ni les couleurs, ni l'éclat, ni le brillant que vous leur croyez.

Ces fleurs qui font toute vôtre atache, & qui enlevent tous vos ſoins, n'ont ni les couleurs ni les odeurs que vous leur attribuez.

Ces viandes, ces liqueurs pour leſquelles vous avez tant d'avidité, n'ont ni les gouts, ni les ſaveurs que vous y ſentez.

Cette voix, ces divers tons, ces accords qui vous enchantent, n'appartiennent nullement à cette creature que vous faites chanter.

Vous mourriez de honte & de confuſion, ſi vous voyez tel qu'il eſt, ce viſage que vous idolatrez. Vous le trouveriez deſtitué de toute couleur ; une ſurface iné-

gale & raboteuſe, formée du tiſſu d'une infinité de fibres entrelaſſées les unes dans les autres, & criblée d'une infinité de trous, par leſquels tranſpirent ſans ceſſe les humeurs ſuperfluës d'un corps qui ſe corrompt.

VIII.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce ne ſoient icy que des exagerations de quelques miſtiques outrés, qui ne jugent de ces choſes que ſur des lumiéres qui paſſent la portée du reſte du monde. Il n'y a point d'eſprits raiſonnables, du moins de ceux qui ont renoncé à être les dupes de leurs ſens, qui ne jugent des choſes ſuivant les idées que nous venons d'en donner. La lumiére naturelle ſuffit pour cela. Il ne faut qu'un peu de raiſon, & que ſavoir mettre chaque choſe à ſa place, pour aſſurer que les objets, dont je viens de faire le dénombrement, n'ont point les qualitez que le vulguaire leur atribuë.

IX.

On devroit avoir honte d'être ainsi sans cesse le joüet de ses sens. Il faudroit se faire, avec Saint Augustin & les plus grands hommes, un devoir & un exercice de leur resister, & de dévoiler toute la nature, pour n'y voir que ce que les sages y voyent. Le mal est qu'on est dans une si longue & si ancienne possession de croire ses sens, sur leur parole ; qu'on ne les soupçonne pas même capables de tromper, & qu'on se fait un honneur de tourner en ridicules tant de sages qui ont étudié ces imposteurs, & qui les convainquent de séduction d'une maniére si constante & si uniforme.

Un témoignage de ce poids devroit du moins nous rendre suspect celui de nos sens ; & pour peu qu'à cette juste défiance nous voulussions joindre de reflexion : il seroit aisé de s'apercevoir de leurs illusions.

X.

Il nous eſt peut-être arrivé en nôtre vie d'avoir la jauniſſe. N'eſt-il pas vrai qu'alors tous les objets nous paroiſſoient tellement jaunes ; qu'à n'en juger que par la vûë, nous aurions juré qu'ils l'auroient tous eſté ; & que nous nous ſerions moquez de ceux qui auroient prétendu nous le conteſter ? Il n'eſt donc pas impoſſible que les choſes nous paroiſſent réellement tout autrement qu'elles ne ſont ; & il ne doit pas être incroyable que tous nos ſens, chacun ſur les objets qui leur ſont propres, nous faſſent la même illuſion, que nos yeux nous faiſoient alors.

XI.

Mais il n'eſt pas beſoin d'avoir eu la jauniſſe, pour s'apercevoir de cette illuſion ; on voit tous le jours que telle étofe, qui regardée d'un côté, nous paroît d'une couleur ; regardée dans une autre ſituation, paroît d'une autre couleur. La

gorge d'un pigeon, ſuivant les divers jours dont on la regarde, paroît de diverſes couleurs.

XII.

Les couleurs de l'arc-en-ciel paroiſſent dans les nües, & on les y voit auſſi veritablement que celles de tous les autres objets. Tout le monde cependant convient qu'elles n'y ſont point. Il en eſt de même de celle que l'on voit par le moyen d'un priſme de verre : de même encore de ces rayons que l'on voit partir de la flamme d'une chandelle, lorſqu'on eſt dans un lieu obſcur, & s'étendre dans tout l'eſpace compris entre la chandelle & le lieu d'où l'on la regarde. Pourquoy donc les autres couleurs conviendroient-elles plus réellement à leurs objets, que celles-cy aux ſujets auſquels nous les atribuons ? & quelle difference y a-t-il, par exemple, entre celles de l'arc-en-ciel & celles des autres objets ; ſinon que le ſujet

apparent de celles de l'arc-en-ciel, est moins fixe & moins durable que celui des autres ?

XIII.

Le feu, qui d'une certaine distance paroît si agreable, devient insuportable, si l'on s'en aproche de plus prés. Est-ce qu'il change réellement à mesure qu'on s'en aproche ; & que le seul voïsinage d'une main est capable de faire perdre à cet elément la qualité agreable qu'il avoit ? la même bizarerie arrive au musc senti de loin & de prés ; & aux liqueurs prises modérément ou avec excés. Rien peut-il mieux marquer que ces objets n'ont point les qualitez que nous leur atribuons ; & que ce n'est que par le mouvement de leurs parties sensibles ou insensibles qu'ils agissent sur nos organes ? Mais si l'on en doutoit encore : on n'auroit qu'à revoir les preuves que nous en avons données dans les septiémes Reflexions de la deu-

xiéme Partie du ſecond Traité de cet Ouvrage.

XIV.

Que ſi ces qualitez que nous attribuons aux objets, n'y ſont point veritablement, que ſont-elles autre choſe que des ſentimens de nôtre ame, dont elle ſe dépoüille, pour les attacher à ces objets ? peut-on concevoir une illuſion plus groſſiére, que celle d'attribuer aux corps des perfections qu'ils n'ont point ; & de ſe dérober à ſoi-même celles que l'on poſſede effectivement ? Et n'eſt-ce pas tout enſemble ſe méconnoître ſoi-même & tous les objets dont on eſt environné ?

XV.

Il eſt donc vrai que tout ce monde viſible nous fait illuſion : car tout ce monde ne nous frapant que par la lumiére & les couleurs, par les ſons, les ſaveurs, les odeurs &c. & toutes ces qualitez n'étant que des maniéres d'être de

nôtre ame : ce monde, à cet égard, n'a rien de ce que nous lui attribuons : ce qui nous paroît en lui de plus admirable ou de plus aimable, fait partie de nous-mêmes; & nous possedons, sans le savoir, ses prétenduës richesses.

CHAPITRE II.

Que ces illusions corrompent le cœur.

I.

IL ne faut pas s'imaginer que ces illusions ne regardent que l'esprit, & qu'elles ne soient de nulle consequence pour la Morale. Elles passent de l'esprit au cœur. Elles vont jusques à le corompre; & forment même une des plus fécondes sources de sa coruption.

II.

Ce cœur a le malheur d'être remué par de simples aparences,

comme par des réalitez : l'aparence d'un objet agreable lui donne de vrais plaisirs ; & ces plaisirs le corompent en faveur de cet objet. Ces plaisirs l'atendrissent, l'affoiblissent, & l'atachent aveuglément à cet objet revétu de ces fausses aparences ; & c'est peutêtre ce que le Sage a voulu marquer par ces paroles : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum.* [a]

[a] Sap. 4.

III.

Qu'est-ce qui corompit le cœur du plus saint des Rois ? qu'est-ce qui en fit, en un moment, d'un cœur juste, pur & débonnaire, un cœur injuste, adultere & homicide ? quelque apparence de blanc & de rouge sur le visage d'une femme.

IV.

Qu'est - ce qui forme le plus dangereux enchantement de l'Opera ? qu'est-ce qui fait que ceux mêmes qui voudroient s'y trou-

ver , ſans faire uſage de leurs yeux , ne pourroient , avec cela , éviter d'y recevoir, dans le cœur, de funeſtes bleſſures ? Quelques apparences de ſons & d'harmonies dans la gorge de quelques femmes.

V.

Qu'eſt-ce qui excite l'amour du vin , des liqueurs & de la bonne chere ? quelques apparences de ſaveurs delicieuſes dans ces alimens.

VI.

Qu'eſt-ce qui fait le plus grand charme des fleurs & des parfums ? quelques apparences d'odeurs agreables qu'on leur atribuë.

VII,

Et ainſi il ſe trouve que des ombres , des phantômes , de pures aparences de qualitez flateuſes forment la réalité des erreurs de nôtre eſprit , la violence de nos paſſions, & la coruption des inclinations de nôtre cœur.

CHAPITRE III.

Que les objets nous font illusion par les aparences trompeuses d'une activité ou d'une efficace qui ne leur conviennent pas.

I.

IL se trouvera sans doute des gens assez éclairez, pour s'être affranchis de ces erreurs, & pour reconnoître que les corps n'ont nulles des qualitez que nôtre imagination leur atribue. Mais ils ne pouront s'empêcher de croire que ces corps ont dumoins le pouvoir de leur en causer le sentiment; & qu'ainsi le feu, par exemple, nous cause de la chaleur, de même qu'une épingle nous cause de la douleur, sans en avoir. Mais cette seconde illusion n'est gueres moins grossiére, ni moins dangereuse que la premiere.

II.

Elle n'eſt pas moins groſſiére : car comme c'eſt un principe inconteſtable qu'il ne peut y avoir plus de perfection dans l'effet, que dans la cauſe ; nos ſentimens étant des eſpêces de penſées, & par conſequent d'une bien plus grande perfection que les corps, qui ſont incapables de penſer : il eſt ridicule de s'imaginer que les corps ſoient les vrayes cauſes : je veux dire les cauſes effectives de nos ſentimens. Ils n'en ſont que de pures occaſions : Dieu ſeul en eſt la vraye cauſe effectrice ; & il les produit ſi librement en nos ames ; qu'il auroit pû, s'il eût voulu, ſans rien changer dans nôtre corps, attacher l'amertume & le deſagrément à tous les objets auſquels il a aujourd'hui attaché la douceur & le plaiſir. Je ne m'arrête pas à prouver ces veritez : on l'a fait ſuffiſamment dans le ſecond Traité de cet Ouvrage.*

* *Quatriémes Reflexions de la 2. Partie.*

Cette illuſion n'eſt pas moins dangereuſe : parce qu'il eſt tres-difficile de ſe défendre d'aimer ce qu'on reconnoit pour la cauſe de ſon plaiſir. Le plaiſir, ainſi que nous l'avons déja remarqué, attendrit le cœur, & le porte à aimer & à rechercher avec paſſion ce que l'on en regarde comme la cauſe. C'eſt donc aſſez de regarder les corps comme les cauſes de ſes plaiſirs, pour en devenir eſclave, & leur livrer ſon cœur. Peut-on imaginer une plus dangereuſe illuſion, que celle qui livre à la creature, & à la plus baſſe des creatures, des cœurs qui ne ſont faits que pour Dieu ? Quel remede à de ſi funeſtes ſéductions ? c'eſt ce qu'il faut voir dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE IV.

Remede à ces illuſions.

I.

LE grand ſecret pour ſe preſerver de ces illuſions, ou pour les diſſiper, eſt de demaſquer ſans ceſſe toute la Nature ; de dépoüiller les objets de nos ſens de tout ce qui ne leur appartient pas ; & de leur enlever ces charmes impoſteurs qui nous ſéduiſent. Il faut leur dire à peu prés ce qu'un Philoſophe profane vouloit autrefois qu'on dît aux plus terribles apareils des plus cruels tourmens: *Tolle pompam iſtam ſub qua lates, & ſtultos territas.* Dépoſez cette pompe & ces vains ornemens ſous leſquels vous vous cachez, & dont vous vous ſervez pour ſurprendre & ſéduire les eſprits foibles ; & il ſe trouvera que vous n'avez rien que de bas, que de

méprisable, que d'indigne de l'affection du cœur humain.

II.

Non, Cieux, Astres & Meteores, vous n'avez ni cette splendeur, ni cet éclat dont vous nous faites montre, ni ce bruit & ces éclairs dont vous nous menacez; non, terre, plantes, metaux & animaux, vous n'avez ni ces couleurs, ni ces saveurs, ni ces odeurs, ni ces delices dont vous faites parade. A quiconque vous regarde avec les yeux de la raison & de l'intelligence, vous n'êtes que des amas de matiere, percez d'une infinité de tuyaux; & vos surfaces ne sont que des toiles criblées d'une infinité de trous propres à laisser passer ce qui se corrompt & se dérange dans vôtre sein.

III.

Pauvres gens que nous sommes! lorsque nous courons aprés les objets sensibles, nous courons aprés nôtre ombre, puisque effectivement

ment ils n'ont que de l'ombre & 3. *part.*
les vaines apparences des qualités *Sec.* 1.
dont nous possedons, pour ainsi dire, le corps & la réalité.

IV.

Demasquons donc encore une fois toute la Nature, & ôtons lui non seulement des qualitez qu'elle n'a pas; mais aussi une force & une efficace qui ne lui appartiennent pas. Disons souvent aux objets de nos illusions : Que vous estes laides, que vous estes insipides, que vous estes dégoutantes creatures qui nous paroissiez si agreables; mais que vous estes foibles, que vous estes impuissantes, que vous estes incapables de nous faire ni bien ni mal, creatures de qui nous nous imaginions tenir tout nôtre bonheur! vous aime & vous craigne qui voudra : pour moy, je ne vous trouve ni aimables ni redoutables, & je n'ay pour vous qu'un profond mépris.

3. part.
Sec. I.

V.

Mais en même tems que nous découvrons ainsi les defauts & les foibles des creatures, rendons gloire au Createur, & reconnoissons qu'à lui seul appartient la beauté, la perfection, la puissance, la force & l'efficace : & par consequent n'aimons & ne craignons que lui : puisqu'il n'y a que lui de vraiment aimable & redoutable.



SECTION II.

3. part. Sec. 2.

Que les impressions du corps sur l'esprit conspirent à nous cacher nos déréglemens & nos devoirs.

CHAPITRE I.

Obligation d'examiner les mouvemens de son cœur par rapport aux impressions du corps.

I.

IL faut avoüer que l'homme est un étrange paradoxe. Il s'aime & s'estime sans mesure. On ne peut aimer ni estimer que ce que l'on connoît; & cependant il n'apprehende & ne fuit rien tant que de se connoître.

II.

Si vous lui dites qu'il est com-

3. *part.* posé de deux êtres trez-differens,
Sec. 2. l'esprit & le corps : vous l'embarassez. A quoi bon, dit-il, tant de distinctions & de differences ? l'homme est-il different de lui-même ? son essence est-elle divisible ? n'est-il pas parfaitement un, & toûjours le même ?

III.

Si vous lui representez son ame comme un être pensant, qui n'a nulle des proprietez des corps, qui n'est ni étendu, ni répandu dans les diverses parties du corps humain, qui n'a ni figure, ni situation, a proprement parler ; qui n'occupe ni lieu ni espace; qui n'est ni divisible, ni capable de mouvement local : Bon Dieu, se récrie-t-il, que tout cela est abstrait & metaphysique, & qui peut concevoir une telle ame !

IV.

Vous croyez donc trouver mieux vôtre conte à le ramener à son corps, & à tenter, par là,

de lui faire faire connoiſſance avec lui-même. Et en effet il ſemble qu'il y ait lieu de le trouver plus traitable par cet endroit : car ce n'eſt guéres que par là qu'il ſe regarde. C'eſt là, ſelon lui, tout ſon être : il n'en connoît que ce qui frape les ſens ; & c'eſt pour cela qu'il a tant de peine à ſe perſuader qu'il y ait en lui quelque choſe au deſſus du corps. Il ſemble donc que vous deviez trouver une merveilleuſe facilité à le mener, par là, à l'étude de lui-même : mais vous n'y êtes pas encore. 3. part. Sec. 2.

V.

Il eſt vrai que vous pourez trouver vôtre conte, ſi vous voulez vous borner à ne lui parler que de la taille, de l'air & du tour de ce corps : ſi vous vous retranchez à la conſideration de ſa grandeur, de ſa beauté, de ſa force, de ſa ſoupleſſe, de ſon

3. part. Sec. 2. agilité, de sa vigueur, de son adresse. Enfin il vous écoutera même avec plaisir, pourvû que vous en demeuriez à cette écorce & à cette surface; & que vous ne lui disiez de cette partie de lui-même qu'il regarde comme son tout, que ce qu'un Maître à danser, ou un Maître d'armes pouroient lui en dire.

V I.

Mais si vous voulez passer plus avant : si vous pretendez lui démêler les principaux ressorts de son corps : je dis même ceux qui le rendent capable de ces mouvemens dont il se flate tant, & de ses exercices qui lui font tant de plaisir. Si vous entreprenez de lui marquer quel est dans ce corps le premier mobile de ces mouvemens; quels sont ceux qui excitent ses passions; qui réveillent ses inclinations; qui redoublent ses penchants; qui le rendent de bonne ou de mauvaise humeur:

content ou chagrin : traitable ou intraitable : Si, dis-je, vous tentez de lui expliquer ces choſes : dés là vous le cabrez : vous le gendarmez : vous le revoltez. Quoi donc, vous dira-t-il, faut-il être anatomiſte, pour ſe connoître ſoi-même ? faut-il aller foüiller depuis le matin juſqu'au ſoir dans les veines & dans les nerfs, pour voir quelle ſorte de ſang & d'eſprits y circulent ; faut-il s'aler perdre dans cette foreſt de fibres du cerveau, pour en remarquer les agitations, les inflexions & les traces infinies ? eſt-ce qu'on ne s'étoit jamais bien connu avant cette nouvelle Philoſophie ?

3. part. Sec. 2.

VII.

Enfin c'eſt aſſez à la plûpart des gens de ſe connoître comme on connoît les ſtatuës & les tableaux dans un cabinet. Peut-être vous permettront-ils d'aler un peu plus avant, s'il s'agit de la ſanté de leur corps : mais s'il eſt queſtion

3. part. de celle de l'ame : s'il est necessai-
Sec. 2. re de découvrir ce qui y excite ces grandes & subites émotions, ces accez d'ambition, de vengeance & de colere : ces chagrins & ces emportemens : ces ennuis & ces mélancolies : ces transports & ces rages : quoique ces revolutions & cent autres semblables aient presque toûjours leurs sources dans quelques mouvemens du corps ; on ne veut ni les rechercher, ni les demêler, ni les connoître : & par une stupidité qu'on ne peut comprendre, l'homme si different des bêtes, sur tout, par la liberté, aime mieux se laisser enchaîner, sans savoir par qui, & conduire, sans savoir où : que de donner quelque application d'esprit à se mettre en état de conduire lui-même ses aveugles conducteurs ; de secoüer la tirannie de son corps, & de domter ses passions, en moderant les ressorts d'une aussi incommode machine que celle à laquelle il est uni.

3. part. Sec. 2.

VIII.

Cependant comme il eſt peu de devoirs plus eſſentiels que ceux-ci ; il eſt peu de connoiſſances plus importantes que celle-là : puiſque de là dépend le diſcernement ſi neceſſaire du principe de nos actions. Et il ne faut pas s'imaginer que ce diſcernement ſoit ſi aiſé : elles peuvent naître également ou de la charité, ou de la cupidité, ou des impreſſions que nous recevons par le corps. Un illuſtre Auteur a fait voir avec la derniere évidence * que la charité a peu de devoirs & d'actions, pour heroïques qu'elles paroiſſent, qui ne puiſſent eſtre ſi bien imitées par l'amour propre & par la ſimple honneſteté, que non ſeulement on ne les diſtinguera pas au dehors ; mais qu'on ne poura même les démêler dans le cœur d'où elles partent.

* Eſſais de morale 3 volum. Trait. de la charité & de l'amour propre.

3. part. Sec. 2.

IX.

Et je crois pouvoir faire voir aussi qu'il n'est gueres moins difficile de démêler les actions de charité d'avec celles qui viennent des impressions du corps ; & que la vertu a peu de devoirs, qui ne puissent estre remplis en consequence de ces impressions, & dans lesquels elles n'entrent plus ou moins.

X.

Comme donc la difficulté de démêler la charité d'avec l'amour propre, dans nos actions, ne nous dispense pas de travailler à ce discernement ; la difficulté de démêler les actions qui viennent de la charité d'avec celles qui viennent des impressions du corps, nous dispense aussi peu de nous occuper de cette recherche & de ce discernement.

XI.

On est même d'autant plus obligé de s'appliquer à ce dernier,

que, quoique difficile, il l'eſt cependant bien moins que le premier. La raiſon de la difficulté de celui-ci, eſt que l'amour propre, pour peu qu'il ſe déguiſe, n'eſt pas aiſé à reconnoître : quand il eſt éclairé & qu'il va par raiſon à ſes fins, ſes livrées ne ſe diſtinguent pas ſenſiblement de celles de la charité : au lieu que les impreſſions du corps ſont d'ordinaire tres-reconnoiſſables ; & pour peu qu'on s'étudie : il eſt facile de s'en apercevoir. L'amour propre eſt difficile à reconnoître : parce qu'il ſe déguiſe : mais les impreſſions du corps ſont incapables de ſe déguiſer. Ce n'eſt que nôtre negligence, nôtre inaplication, nôtre diſſipation, ou tout au plus leur ſoibleſſe qui nous les cache. Mais lors même qu'elles ſont ſi foibles, qu'elles ne peuvent ſe faire apercevoir par elles-mêmes: elles peuvent eſtre aperçuës à leurs effets; & ſi ce n'eſt pas dés la pre-

3. part. Sec. 2.

3.part. miere fois, c'eſt du moins aprez
Sec. 2. quelques épreuves ſenſibles. C'eſt ainſi qu'on les reconnoît, lorſqu'il s'agit de la ſanté du corps : pourquoi ne s'y prendre pas de même, lorſqu'il eſt question de celle de l'ame ?

XII.

Enfin on ne perd rien à s'étudier ainſi ; & les moindres conjectures que l'on puiſſe former ſur cela, ſont toûjours tres-utiles. Vous craignez, par exemple, que ce ne ſoient les impreſſions que vôtre corps reçoit d'une telle ſituation, d'un tel air, d'un tel aliment, de tels objets ſenſibles qui vous cauſent dans le cœur ces ſentimens dangereux & ces mouvemens dereglez : prenez le plus ſeur : ſupoſez effectivement que ces impreſſions en ſoient la vraye cauſe ; & prenez le parti de les arêter, en vous retranchant l'uſage de ces objets. Si cette tentative réuſſit ; vous connoiſſez la

cauſe de vos maux, & le moyen 3.part.
de vous en preſerver. Mais en tout Sec. 2.
cas, vous ne perdrez rien à cet
eſſay : au contraire ce retranchement volontaire vous tiendra lieu de merite, & vous accoûtumera à vous paſſer, plus aiſément, de l'uſage des choſes ſenſibles : ce qui n'eſt pas un petit bien.

XIII.

Il eſt donc viſible qu'étudiant ainſi les diverſes impreſſions que l'on reçoit par le corps, leurs diverſes cauſes, & les divers mouvemens qu'elles excitent neceſſairement dans le cœur ; on ſe met en état non ſeulement de déméler ce qu'il y a de naturel dans ces mouvemens : mais auſſi de les areſter tout-à-fait, s'il le faut, en évitant ces impreſſions, & de ſecoüer en partie le joug & la tirannie d'une machine, aux mouvemens de laquelle il éſt ſi dangereux de ſe laiſſer conduire ou emporter.

CHAPITRE II.

Combien les impreſſions que l'eſprit reçoit par le corps, entrent dans nos mœurs, & ont de pouvoir pour les varier.

I.

3. par[t]. Sec. 2. IL eſt incroyable à ceux qui ne ſe ſont pas étudiés, combien ces impreſſions ſont capables de remuer le cœur humain, d'y exciter de bonnes ou de mauvaiſes diſpoſitions ; & d'y mettre le calme, ou la tempeſte. Une piqure d'épingle y peut cauſer les plus grands boulverſemens : un ſeul coup d'œil peut en faire, en un inſtant, le cœur du monde le plus injuſte, du plus juſte qu'il étoit ; & il peut au contraire le faire paſſer de la derniere injuſtice à la juſtice. David nous fournit un illuſtre exemple du premier, &

Saint Pierre nous en donne un du 3 part. second. Enfin les plus grandes re- Sec. 2. volutions dans le cœur de l'homme ; & même dans le Gouvernement des Estats, ne doivent le plus souvent leur naissance, qu'à quelque foible impression du corps sur l'esprit.

II.

Ce ne sont pas simplement ces impressions si vives ; & pour ainsi dire si palpables, comme la faim, la soif, le grand froid, & le grand chaud, les douleurs, les plaisirs & les désagrémens des sens qui nous remuent; Tout le monde sait combien tout cela contribuë à nous rendre de bonne ou de mauvaise humeur, enjoués ou chagrins, doux, ou emportés, traitables, ou intraitables, reglés ou dereglés, justes, ou injustes. Ce sont mêmeces impressions sourdes & presque imperceptibles: ou du moins qui ne se laissent connoître qu'à ceux qui s'étudient eux mêmes: parce qu'elles naissent de causes plus cachées ; comme celles

3 part. Sec 2. qui viennent du mouvement du ſang & de celui dés eſprits; de la nature de celui là & des qualitez de ceux-cy: de leur plus ou moins de groſſiereté, de ſolidité, ou de delicateſſe: du battement des poumons, du cours des humeurs, de leurs diverſes qualités, du plus ou moins de flexibilité dans les nerfs, dans les muſcles, dans les fibres &c. Il n'y a pas une de ces diſpoſitions qui ne produiſe dans l'ame quelque impreſſion plus ou mois agreable ou deſagreable. Elles y agiſſent quelquefois ſeparément & quelquefois toutes enſemble. Mais c'eſt d'ordinaire ſi ſourdement; que quoique l'on ſoit frapé de l'impreſſion; on ne ſait preſque à qui s'en prendre: car comme elles ne ſont jamais ſans agir, les unes ou les autres; & qu'on ne s'aperçoit point de ce qui eſt habituel, ou continuel; il arrive ſouvent qu'on ne ſent que trop les effets, ſans en connoitre les cauſes; &

d'ailleurs ces causes sont quelque 3.*part.*
fois en si grand nombre, qu'il n'est Sec. 2.
pas aisé de les démêler.

III.

Ainsi l'on se trouve souvent triste & morne, chagrin & abbatu, tiede & froid pour les choses de pieté, sec & arride, dissipé & inaplique; sans qu'on en puisse dire la raison, ou qu'on en ait aucun sujet apparent. D'autre fois on se trouve guay & ouvert, vif & ardent, tendre & sensible, recueilli & appliqué aux choses de pieté, sans savoir pourquoy : bien qu'assurement tout cela ait d'ordinaire son fonds dans les dispositions de la machine; & que ces dispositions dépendent elles-mémes de l'action continuelle de tous les corps de dehors dont elle est environnée.

IV.

Il y a une espéce d'enchainement dans nos defauts & nos foiblesses. L'atachement du cœur

3. *part.* *Sec.* 2.

pour un objet qui ne le merite pas, ne vient souvent que de la petitesse d'esprit, qui ne permet pas de le considerer de tous ses cotez. La petitesse d'esprit ne vient que de ce que sa capacité, toute bornée qu'elle est, se trouve partagée par des sentimens ou trop vifs, ou en trop grand nombre. La vivacité & la multitude de ces sentimens, ne viennent que de la delicatesse des organes, & de ce que l'on fait trop d'usage de ses sens; & ainsi du premier au dernier, ces attaches du cœur ne viennent que des dispositious du corps.



3. part. Sec. 2.

CHAPITRE III.

Que les impreſſions que l'eſprit reçoit par le corps ne l'uniſſent pas ſimplement à ce corps & à toutes les choſes ſenſibles ; mais même qu'elles l'en rendent eſclave.

I.

JE ne perdray point icy de tems à faire voir que les impreſſions que l'eſprit reçoit du corps, l'uniſſent à ce corps: c'eſt une affaire faite dans le ſecond Traité de la connoiſſance de ſoi-même : Ceux qui ne s'en ſouviennent pas, peuvent le revoir. Mais pour montrer clairement que ces mêmes impreſſions en uniſſant l'eſprit à ce corps, l'uniſſent en même tems à toutes les choſes ſenſibles, & l'en rendent eſclave; Il ne faut que prier les gens de faire reflexion qu'il n'y a pas un objet ſenſible ni dans le Ciel,

3. part. Sec. 2. ni ſur la Terre qui ne puiſſe agir immediatement, ou mediatement ſur ce corps ; ébranler ſes organes, & cauſer dans le cerveau, quelque émotion d'eſprits : Car cette émotion en cauſe neceſſairement une dans l'ame, qui la tourne vers ces objets ; & qui ſouvent l'y attache ſi violemment, qu'elle en devient eſclave.

III.

En effet on devient eſclave des objets dont on ne peut ſe détacher, ni éluder l'impreſſion : Or dés que l'ébranlement que les objets ſenſibles cauſent dans le corps, eſt parvenu juſqu'au cerveau, l'ame ne peut ni en éluder l'impreſſion, ni ſe détacher par ſes propres forces de ces objets, ſi cette impreſſion eſt flateuſe. Elle ne peut naturellement s'empêcher ni de ſentir de la douleur, lorſqu'on frape rudement le corps auquel elle eſt unie, ni d'aimer avec atache les objets qui lui cauſent des ſenti-

mens de plaisir. Et tout cela arive ainsi en consequence de ces dépendances douloureuses & humiliantes qne l'esprit contracte par son union avec le corps, comme nous l'avons fait voir dans le second Traité. 3. part. Sec. 2.

III.

Ainsi l'esprit de l'Homme n'est pas simplemenr uni ; il est même asservi à son corps; & par son corps, à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens, à ses compatriottes; que dis-je? il est même esclave de son chien, de son chat, d'un oiseau, d'un bijou, d'une bagatelle : tout cela plus ou moins, suivant les differences presque infinies des âges, des sexes, des emplois, des conditions, des temperamens & des interets; & il n'y a que la grace de JESUS-CHRIST qui puisse affranchir l'Esprit humain de cette dépendance.

IV.

On aura, sans doute, peine à

3. part. croire qu'on ſoit ainſi eſclave de
Sec. 2. toutes choſes. J'aime tels & tels, dira-t'on, mais je n'en ſuis point eſclave : j'aime mon chien, j'aime mon oiſeau; mais ſans attache. C'eſt ainſi que l'on parle, tant qu'on poſſéde les choſes. On ne ſent point ſes ataches, tant qu'on en jouit : voulez-vous vous les rendre bien ſenſibles, ſevrez-vous de ces choſes : ſeparez-vous en ; & vous verrez, par le déchirement de de vôtre cœur, s'il n'y eſtoit point ataché, s'il n'en eſtoit point eſclave. C'eſt la privation, c'eſt la ſeparation des choſes. qui nous peut aprendre combien nous y tenons.

V.

Eſt-il vraiſemblable que cette femme qui eſt inconſolable ſur la mort de ſon chien, qui ne dort point depuis qu'elle l'a perdu ; n'en fut point eſclave ? Ce joüeur qui fait cent imprecations contre le Ciel, ſur l'argent qu'il perd : Cet autre qui perd le boire, le

manger, le ſommeil, & qui paſſe 3.*part.*
les jours & les nuicts pour rega- *Sec.* 2.
gner une ſomme d'argent qu'il a perdue ; ne ſont-ils point eſclaves de cet argent ?

VI.

C'eſt une erreur de croite qu'on ne puiſſe eſtre eſclave des choſes inſenſibles. C'eſt l'attache du cœur qui fait l'eſclavage ; & ſi vous avez plus d'attache pour vôtre chien, ou pour vôtre atgent, que pour la juſtice : vous eſtes moins eſclave de la juſtice que de vôtre argent & de vôtre chien.

VII.

Bon Dieu ! qu'à ce conte il y a d'eſclaves en ce monde. Souvent ceux qui ſe croyent les plus libres, ſont les plus eſclaves. Les hautes places, les ſituations les plus élevées portent ſouvent les plus grands eſclaves ; Qui ſe croit plus libre, que celui qui eſt plus independant ſelon le monde, que celui qui eſt plus grand Seigneur?

3.*part.* Il eſt certain, cependant que les
Sec. 2. grands Seigneurs ſont d'ordinaire les plus eſclaves. Un païſan ne tient qu'à ſa chaumine & à ſa famille, aulieu qu'un grand Seigneur tient comme d'autres l'ont déja remarqué, à de groſſes terres, à de belles maiſons, à un grand nombre de domeſtiques & d'Officiers; & par un patadoxe ſurprenant, ce grand Seigneur eſt eſclave de ſes eſclaves mêmes. Doutez-vous de ſon eſclavage? voyez-le partir pour quelque voyage, jettez les yenx ſur ſon Equipage. Tous ces Chariots, ces Fourgons, ces Mulets, cette foule d'Officiers & de valets ſont autant de chaînes qui l'environnent. Si un ſeul Officier ne peut le ſuivre, ſon cœur eſt déchiré. Il ſe forme de toutes ces diverſes parties une eſpêce de machine trez-difficile à remuer. On voit ce grand Seigneur attendre les heures entiêres que ſa machine ſoit prête. Il s'inquiête, il s'agite,

il peſte,

il peste, il s'emporte, & ne peut 3. part.
partir. Voulez-vous en savoir la sect. 2.
raison ? Son postillon cherche ses bottes : & ainsi il n'est pas jusqu'à un postillon, jusqu'à un marmiton à qui ce grand Seigneur, ce pretendu Souverain ne tienne.

VIII.

On a déja remarqué qu'un Capitaine, un General d'Armée tient à tous ses Soldats, non seulement parce qu'il ne peut rien executer sans eux; mais particulierement parce qu'il leur doit l'exemple & la conduite ; & autant de Soldats qu'on lui enleve, sont autant de parties de lui-même qu'on lui arrache : il leur est souvent plus uni qu'à son propre corps, plus ataché qu'à sa vie ; & il exposera cent fois celle-ci, plûtôt que de s'exposer à perdre leur estime, & à leur donner mauvais exemple, en se mênageant ; & ainsi il est esclave de ceux à qui il commande, & c'est la plûpart du tems son esclavage qui

3. *part.* fait sa bravoure & sa valeur.
sect. 2.

IX.

L'esclavage de l'esprit humain, en consequence des impressions du corps, est donc beaucoup plus étendu, qu'on ne peut s'imaginer. Mais il est aussi beaucoup plus funeste, & rien n'est plus propre à aveugler l'esprit, & à corrompre le cœur. En effet, un esprit borné & partagé par tant de divers sentimens est-il bien disposé à s'appliquer aux idées intelligibles, qui seules peuvent l'éclairer? Un cœur ainsi lié & enchaîné par le plaisir ou la douleur, a-t-il assez de liberté, pour suspendre son consentement & le jugement de son amour? L'aveuglement de l'esprit & la corruption du cœur sont donc les suites naturelles de cet esclavage; mais il faut faire voir l'un & l'autre un peu plus distinctement.

3. part. sec. 2.

CHAPITRE IV.

Que les impressions que l'esprit reçoit par le corps, le couvrent de tenebres, & l'aveuglent.

I.

POur reconnoître cette verité, c'est assez de faire reflexion que toutes les impressions que l'esprit reçoit par le corps, sont ou de pures sensations, ou des idées sensibles.

II.

Si ce sont de pures sensations; elles sont toutes fausses, elles renferment de faux jugemens; & par consequent elles ne sont propres qu'à aveugler.

Elles sont fausses & renferment de faux jugemens; par deux raisons.

3.*part.* *ſec.*2. 1. Parce qu'elles nous font regarder comme dans les objets de dehors ce qui n'eſt que dans nôtre eſprit. Par exemple, la ſenſation de douleur qui nous revient d'une piquure au bout du doigt, nous fait regarder comme dans la main, ce qui n'eſt que dans l'ame; le ſentiment de douceur que nous éprouvons en mangeant du miel, nous fait attribuer au miel cette douceur, qui n'eſt que dans nôtre ame.

2. Parce qu'elles nous portent à regarder les objets de nos ſens comme les vrayes cauſes de nos ſentimens. Ainſi la plûpart des gens, je dis même de ceux qui ſont deſabuſés des qualités ſenſibles, & qui ne donnent ni la douceur au miel, ni la douleur à l'épingle ou à la main, s'imaginent neanmoins encore que le miel & l'épingle ſont les vrayes cauſes phyſiques des ſentimens que nous éprouvons dans leur uſage.

III.

Si les impreſſions que l'eſprit reçoit par le corps ſont des idées ſenſibles, c'eſt-à-dire des idées jointes à des ſentimens ; outre qu'elles participent aux défauts que nous venons de remarquer dans les ſenſations ; elles ont encore l'obſcurité & la confuſion, & par là elles ne ſont bonnes qu'à couvrir l'eſprit de tenebres, & qu'à l'aveugler. 3. part. ſect. 2.

V I.

Mais ce qui les rend encore les unes & les autres beaucoup plus propres à produire cet effet ; c'eſt que ces ſenſations & ces idées, en tant que ſenſibles, ſont de vrayes maniéres d'être de l'ame, leſquelles la touchant, la modifiant, & faiſant comme partie d'elle-même, l'apliquent ſi vivement & ſi fortement, & rempliſſent tellement la capacité qu'elle a de penſer, qu'elle devient aveugle pour tout le reſte ; & que les plus claires idées des plus grandes veritės (qui ſeu-

3.*part.* les peuvent éclairer l'eſprit) en
ſ. ct. 2. ſont naturellement éclipſées. Car comme ces claires idées ne la touchent ni ne la modifient point, il eſt aiſé qu'elle les néglige, pour s'apliquer à ce qui la touche vivement ; & qu'ainſi les idées ſenſibles faſſent diſparoître les idées intelligibles.

V.

Si l'on doutoit de cecy, il n'y a perſonne qui ne ſoit en état d'en faire, par jour, pluſieurs funeſtes experiences ; & qui ne puiſſe s'apercevoir que quelque bien intentionné qu'il ſoit de prier, & de méditer dans un parfait recueillemẽt, les miſteres & les verités de la Religion ; il ne faut que quelque excez de froid ou de chaud, que quelque ſituation incommode, que quelque bruit extraordinaire, que la vûë de quelque nouvel objet, pour lui faire perdre de vûë le miſtere, la verité & Dieu même.

V I.

De là il eſt aiſé de juger quelles

diſpoſitions & quelle ſituation l'on 3. *part.*
doit réchercher, lors qu'on veut *ſec.* 2.
tout de bon s'apliquer à la priere & à la meditation des choſes éternelles ; & ſi l'on doit s'atendre d'y réuſſir lors qu'on eſt actuellement remué par quelque paſſion, agité de quelque inquietude, troublé de quelque ſoin, plein d'idées ſenſibles puiſées dans le commerce du monde. Ces idées ſont autant de voleurs qui nous dérobent nôtre atention ; & il ſe peut dire que c'eſt faire de la maiſon d'oraiſon une caverne de larrons, que de laiſſer trop remplir ſon eſprit de ces idées.

3. part. sec. 2.

CHAPITRE V.

Que les impressions que l'esprit reçoit par le corps, corrompent le cœur.

I.

LA corruption du cœur consiste à estimer & aimer ce qui n'est ni aimable ni estimable pour lui-même : elle consiste à regarder & à rechercher comme de vrais biens les objets de ses passions. Mais de quelle maniere les impressions sensibles nous portent-elles à l'un & à l'autre ? c'est en seduisant nôtre cœur, & surprenant son jugement par le plaisir qu'elles lui presentent : de sorte que le plaisir que Dieu, pour une bonne fin, a ataché à l'usage des choses sensibles, nous devient, par nôtre fau-

te, un ſujet de ſeduction ; nous 3.part.
fait juger que ces choſes ſont des ſec. 2.
biens réels, & qu'on peut les aimer ; & par là corrompent nôtre cœur.

II.

C'eſt une notion commune, qu'il faut aimer le bien ; c'en eſt encore une qui n'eſt pas moins reçûë, que le plaiſir eſt le caractere du bien : & ſur ces deux notions voicy de quelle maniere le cœur, ou l'eſprit ſeduit par le cœur, raiſonne.

1. Le plaiſir eſt le caractere incontestable du bien : or le plaiſir accompagne l'uſage des choſes ſenſibles ; ces choſes donc & leur uſage ſont de vrais biens.

2. Il faut aimer, ou du moins on peut legitimement aimer le vrai bien.

Or on vient de prouver que les choſes ſenſibles ſont de vrais biens.

Il faut donc, ou du moins on

3. part. sect. 2. peut légitimement aimer les choses sensibles.

III.

Voicy encore un autre sophisme par lequel le cœur toûjours gagné par le plaisir, se seduit lui-même.

On peut aimer la cause du plaisir : l'inclination invincible qu'on a pour le bonheur n'authorise pas simplement cet amour ; elle le rend même indispensable, puisque le plaisir rend en partie heureux.

Or les objets sensibles sont les causes des plaisirs que l'on goute dans leur usage.

On peut donc legitimement aimer les objets sensibles.

IV.

C'est ainsi que raisonnent du-moins tous ceux qui attribuent aux objets les qualités que l'on apelle sensibles ; & qui donnent aux causes secondes une activité & une efficace qui n'apartiennent qu'au Createur ; & ce sont ces erreurs qui conduisent impercepti-

blement un esprit à regarder comme ses vrais biens, les corps au dessus desquels il est, par sa nature, si fort élevé : les corps, dis-je, qui loin de pouvoir agir sur lui & y causer du plaisir, ou de la douleur, ne peuvent même agir comme causes veritables, les uns sur les autres. 3. part. sect. 2.

V.

Ce sont ces erreurs qui conduisent à l'idolatrie des corps, & qui portent à rendre aux plus basses des creatures, un culte d'amour & d'estime qui n'est du qu'à Dieu.

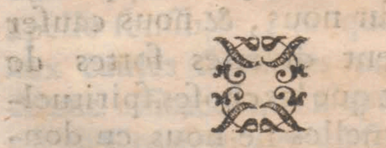
VI.

Ce sont ces erreurs qui font preferer les choses corporelles aux spirituelles, les temporelles aux éternelles : car comme les choses corporelles & temporelles paroissent agir sur nous, & nous causer actuellement diverses sortes de plaisirs ; & que les choses spirituelles & éternelles ne nous en donnent point actuellement ; on pre-

3. part. sect. 2. fere, sans heziter, la joüissance d'un bonheur actuel & present, quoique trez-mince & trez-petit; à l'esperance d'un bonheur infiniment plus solide : parce qu'il paroit éloigné, ou plûtôt parce qu'il disparoit aux yeux de l'imagination, dans l'éloignement où elle le regarde.

VII.

Ce sont enfin ces erreurs, qui jointes aux plaisirs des sens, corrompent le cœur, & le conduisent par cent sophismes d'amour propre à autant de faux jugemens sur tous les objets créés; & autant de fausses maximes toutes capables de nous cacher également & nos déréglemens & nos devoirs; comme nous alons le voir dans le Chapitre suivant.



3. part. sect. 2.

CHAPITRE VI.

Que c'est en substituant dans l'esprit les maximes de la chair & du sang aux verités & aux regles immuables de l'ordre, que les impressions sensibles nous cachent nos déréglemens & nos devoirs.

I.

ON a déja fait voir que les impressions sensibles éclipsent naturellement, par la confusion & la fausseté qui les accompagne, les idées claires des verités & des regles immuables de l'ordre. Et de là il est aisé d'entendre de quelle maniere elles peuvent nous cacher & nos déréglemens & nos devoirs. Car dés qu'on perd de vûë la regle; on ne sait plus quelles sont

3. *part.* ses obligations : on les viole, & l'on
sect. 2. tombe dans le déréglement, sans le savoir.

II.

Pour comprendre presentement que ce qui les rend particulierement capables de ce pernicieux effet, c'est qu'elles substituent les maximes de la chair & du sang aux regles immuables de l'ordre ; il ne faut que rapeler ce qu'on vient de dire de la maniere dont elles corrompent le cœur : car puisque c'est en lui inspirant par leurs plaisirs trompeurs, l'estime & l'amour de choses qui ne sont ni estimables, ni aimables ; je veux dire des choses fragiles & perissables ; on voit, sans peine, combien cette estime & cet amour ménent droit à l'établissement de ces fausses maximes.

III.

Car de là naissent naturellement les fausses idées que l'on se forme des biens de ce monde ; des honneurs, des richesses, de la volupté

du rang, de la qualité, de la naissance, des dignitez, des charges, de l'independance, &c. Tout cela portant avec soy son plaisir actuel, ne peut être regardé que comme fort estimable par des cœurs qui cherchent invinciblement le bonheur, & qui par l'ardeur de cette inclination ne peuvent naturellement remettre à un autre tems à être heureux, pendant qu'ils sentent qu'ils le peuvent être, en quelque façon, dés à present.

3. part. sect. 2.

IV.

C'est donc par là que s'établissent imperceptiblement ces fausses maximes de la cupidité si contraires aux verités & aux régles immuables de l'ordre.

1. Qu'il faut entrer dans le monde avec beaucoup d'ambition.
2. Travailler incessamment à sa fortune, & la pousser aussi loin qu'on le peut.
3. Se faire la reputation d'habi-

3. *part.* le, de ſavant, de brave, de galand
sect. 2. homme, &c.

4. Expoſer, pour cela, ſa ſanté aux plus grandes fatigues; & ſa vie aux plus évidens dangers.

5. Ne ceder à perſonne, quand il y va de l'honneur.

6. Ne ſouffrir nulle injure, ſans la repouſſer par les voyes du faux honneur.

7. Se diſtinguer de toutes les manieres poſſibles: par la naiſſance, quand on ne le peut par les qualités perſonnelles; par le luxe & les magnifiques équipages, quand on ne le peut par la naiſſance; par de grands noms & de vains titres, lors qu'on ne le peut par des qualitez réelles; par les artifices & la fourberie, lors qu'on ne le peut en alant droit.

V.

8. C'eſt encore par là que l'on décide hardiment que c'eſt être heureux que d'avoir de la ſanté, de la beauté, de grands biens, de

grosses Terres, des Charges hono-rables, la faveur des Grands, l'e-stime & l'aprobation des hommes; & qu'on regarde comme le dernier malheur de manquer de ces choses. 3. part. sect. 2.

VI.

9. Par là l'on passe jusqu'à l'excés de soutenir que vivre dans la retraite, dans la solitude, dans l'obscurité, c'est vivre sans honneur.

10. Que l'humilité Chrétienne est une bassesse de cœur.

11. Que la frugalité est une vraye avarice.

12. Que l'atachement aux devoirs de la Religion est superstition.

13. Que l'éloignement des Charges & des Benefices est pusillanimité & foiblesse.

14. Que le refus d'un second Benefice, lors qu'on en a déja un, est petitesse d'esprit.

15. Que se faire une loy de la

3. part. sect. 2. residence, est scrupule.

Et cent autres pareilles maximes sur lesquelles roule le funeste commerce du monde.

VII.

Le moyen donc que les verités purement intelligibles, les regles immuables de l'ordre puissent tenir dans un esprit contre un si grand nombre de maximes qui leur sont directement opposées ? dans un esprit, dis-je, à qui le cœur, corrompu par le plaisir, fait cent illusions ? Il est vrai que les regles immuables de la verité éternelle se presentent à l'esprit avec grande clarté ; & que les fausses maximes de la cupidité sont étrangement envelopées de tenebres & de confusion : mais comme les regles de la verité ne sont point accompagnées de sentiment, & qu'on les connoit, sans les sentir ; & qu'au contraire les maximes de la cupidité sont envelopées de sentimens ; & qu'on les sent, sans les connoî-

tre ; le ſentiment modifiant l'eſ- 3.*part.*
prit & l'apliquant beaucoup plus *ſect.* 2.
que les idées purement intelligibles ; l'eſprit eſt naturellement porté à prendre le degré de ſon aplication pour celui de ſa lumiere ; de ſorte qu'il juge aiſément que les idées ſenſibles des fauſſes maximes de la cupidité ſont incomparablement plus lumineuſes, que les verités intelligibles. Et ainſi la prétenduë lumiere de celles-là fait naturellement diſparoître, à ſon égard, la pure lumiere de celles-cy.

VIII.

Il faut bien que ce ſoit par une ſemblable illuſion qu'un homme d'eſprit, d'ailleurs éclairé des vrayes lumieres de la Religion, entre pluſieurs avis fort chrétiens qu'il donna, il y a quelque tems, à ſes enfans en mourant, laiſſa échaper celui-cy : *Je ne vous eſtimerois, ni ne vous aimerois, mes fils, ſi je pouvois croire que vous ne*

3.part. Sec. 2. *songeassiez point à vouloir aler aux plus grands honneurs de la guerre & de l'Eglise; ou à mourir en chemin.... Ne craignez point la peine : il faut avoir de l'activité pour faire sa fortune.* Que cela fait bien voir combien les fausses maximes de la cupidité tiennent au cœur : puis qu'elles s'y font sentir lors même que l'on se croit parfaitement converti. Le long séjour qu'elles y ont fait, les y a tellement naturalisées, qu'on les y porte souvent sans le savoir ; & qu'on les prend pour des regles de justice.

IX.

Par là donc il est visible que la cupidité établit de plus en plus son regne sur le fondement de ces fausses maximes : & qu'on ne reconnoit plus d'autre devoir, que celui de les suivre, ni d'autre déréglement que celui de s'en éloigner.

X.

ar là les verités éternelles & les

regles immuables de l'ordre ne 3. part.
sont regardées que comme des Sec.2.
ombres, des rêves & de purs phantômes.

XI.

Par là l'on se fait une justice de canoniser ses passions ; & une regularité de les suivre.

XII.

Et par là enfin l'on en vient jusqu'à ne pouvoir croire qu'il y ait aucun dérangement ni aucune corruption dans la nature de l'homme : parce qu'on ne peut se persuader qu'il y ait du desordre à recevoir les impressions des corps, ni à suivre le penchant qu'elles donnent à les aimer, à s'y atacher & à en jouir. Qu'on est peu disposé, lors qu'on en est là, à souhaiter un Liberateur & un Mediateur, & à soupirer aprez sa délivrance ! Et peut-on, aprez cela, ne pas voir combien nous sont funestes les impressions sensibles par la substitution qu'elles font, dans

nôtre esprit, des maximes de la cupidité aux regles de la justice ?

CHAPITRE VII.

Conclusion de cette Section.

I.

SUivant les reflexions contenuës dans cette Section, si l'on demande ce que c'est que le cœur de l'homme, on peut répondre juste, en disant que ce n'est pas simplement le rendez-vous de tous les mouvemens qui se passent dans le corps humain; mais aussi le centre de tous ceux qui se passent dans l'univers. Qu'on en recule les limites tant que l'on voudra; de ses extrémitez les plus éloignées partent des rayons qui aboutissent au cœur, & qui servent à lui transmettre les mêmes ébranlemens dont ils sont agitez. Que dis-je, les

mêmes ? de beaucoup plus vifs & plus violens. *3. part. Sec. 2.*

II.

Il en eſt de ces mouvemens à peu prez comme de ceux de l'orgue. Un homme tranquillement aſſis ſur une chaiſe, remuë légérement du bout du doigt une des touches d'un clavier : & ce foible mouvement, tranſmis à l'inſtant juſqu'à un tuyau fort éloigné, y excite un ſon capable de faire retentir tout le vaiſſeau d'une grande Egliſe. Il eſt trop aiſé d'en faire l'aplication à ce qui ſe paſſe dans le cœur, en conſequence des mouvemens des corps de l'univers les plus reculez.

III.

Il eſt donc vrai que le cœur humain eſt comme le blanc où viſe, & où donne, ſans le ſavoir, tout ce qui ſe meut dans la nature. Il a raport à tout, & tout a raport à lui. Quelle ſituation pour un cœur ſi ſenſible ! comment parer ces

3 part. Sec. 2. coups ? comment s'en mettre à couvert ?

I V.

Le premier pas pour cela, eſt de ſavoir dumoins d'où ils viennent: car rien n'eſt plus déplorable que de ſe ſentir à tous momens remué & bleſſé, ſans ſavoir par qui ; & s'il n'eſt pas abſolument poſſible de connoître la premiere cauſe & la premiere ſource de ces coups ; on doit du moins s'aſſurer que c'eſt par nôtre corps qu'ils paſſent, & qu'ils ſont tranſmis juſques à l'eſprit: car avec cette découverte il eſt aiſé de ſe garantir de pluſieurs de ces coups. Il ne faut, pour cela, que rompre les avenuës, couper les chemins de communication, veiller ſur ſes ſens, fermer leurs portes autant qu'on le peut ; n'y laiſſer paſſer rien de ſuſpect ; & enfin, ſuivant les ordres de Jesus-Christ, s'aracher même les yeux, & ſe couper les pieds & les mains, plûtôt que de permettre qu'ils trans-

tranſmettent au cœur rien qui le 3 part
puiſſe bleſſer. ſect. 3.

V.

Il paroît de là que rien n'eſt plus ſage, ni plus proportionné à nos beſoins, que la Morale de JESUS-CHRIST : & que quoiqu'il n'ait pas prétendu nous enſeigner la Phyſique, il a neanmoins deſiré qu'on s'étudiât ſelon le Phyſique ; & qu'on aprît à connoître les relations qu'a nôtre cœur avec les diſpoſitions du corps, les impreſſions qui lui reviennent des divers ébranlemens de ce corps ; & quels ſont les organes qui lui tranſmettent les plus funeſtes bleſſures. Et comme la diverſité de nos humeurs, de nos gouts, de nos jugemens, de nos inclinations & de nos paſſions dépend extrémement de la diverſité des diſpoſitions de nôtre corps ; on ne doit pas douter que ce ne ſoit ſuivre les intentions de JESUS-CHRIST, que d'étudier

3. part. Sec. 2. ces diſpoſitions, & ce qui eſt capable de les produire, ou de les changer, ſoit l'air, les alimens, les varietés du tems, des ſaiſons, &c. C'eſt ce que l'on va examiner dans la Section ſuivante.





3. part, sect. 3.

SECTION III.

Des causes des impressions que le cœur reçoit par le corps, & des illusions qui naissent de l'ignorance de ces causes.

LEs causes de ces impressions sont ou prochaines, ou éloignées.

Les prochaines sont celles qui se trouvent dans le corps humain: : & elles se reduisent 1. à la constitution des fibres du cerveau & des autres organes. 2. à la nature des esprits & du sang. 3. au temperament. 4. à l'imagination.

Les éloignées sont celles qui se trouvent hors du corps humain ; sçavoir, 1. la temperatu-

3.*part.* re de l'air du climat que l'on ha-
sect. 3. bite. 2. les divers changemens de tems & des saisons, dans un même climat. 3. la nature des alimens dont on se nourit. 4. le genre de vie que l'on méne. 5. les airs & les manieres, les discours & la conduite de ceux avec qui l'on vit. 6. les choses inanimées.



3 part. ſect. 3.

CHAPITRE I.

Des cauſes prochaines.

Idée generale de ces cauſes.

I.

LEs impreſſions du cœur étant atachées par les loix de la nature aux impreſſions du cerveau ; il eſt viſible que celles-là dépendent de toutes les cauſes qui forment celles-cy. Or ces cauſes ſe reduiſent preſque toutes à l'activité des eſprits & à la conſiſtence des fibres des organes : car les impreſſions du cerveau ſont plus ou moins fortes, à proportion de la force des eſprits & de la conſiſtence de ſes fibres.

II.

J'ay déja dit que par le terme *d'eſprits*, je n'entends qu'une vapeur formée, dans le cerveau, des

3 part. plus subtiles parties du sang. Or
s. ct. 3. il est visible que le plus ou le moins de force de cette vapeur dépend 1. de l'abondance ou de la disette de ces petits corps : 2. de leur grosseur, ou de leur petitesse : 3. de leur agitation ou de leur lenteur ; & que toutes ces differences dépendent à leur tour de la nature du sang : je veux dire de sa subtilité, ou de sa grossiereté ; du plus ou du moins de solidité de ses parties ; de leur plus ou moins d'agitation.

III.

Pour la consistence ou la resistence du cerveau, elle dépend de son humidité, ou de sa secheresse ; de la délicatesse, ou de la grossiereté de ses fibres, de leur facilité ou difficulté de se plier.

IV.

Les impressions du cerveau dépendent encore beaucoup de la force du mouvement qui s'excite dans les organes des sens exterieurs, car ce mouvement est trans-

porté dans le cerveau. Or il est visible que le plus ou le moins de cette force dépend en partie de la violence dont les corps de dehors ébranlent ces organes ; & en partie aussi de la constitution de leurs fibres, de leur fermeté, ou de leur délicatesse, qui les rend plus, ou moins capables de resister. 3. part. sect. 3.

V.

Mais pour se former une juste idée de ces causes, il faut bien remarquer qu'elles ne sont pas toûjours les mêmes pendant toute la vie : elles varient beaucoup suivant les divers âges. Les esprits sont d'ordinaire beaucoup plus subtils, plus abondans, plus solides, plus agités dans la jeunesse, que dans un âge plus avancé : parce que le sang des jeunes gens est plus pur, plus agité, composé de parties plus solides & plus propres à se rarefier. Les fibres du cerveau & des autres organes sont molles, délicates & faciles à se plier, dans les enfans :

3.part. elles se séchent, s'affermissent &
sect. 3. s'endurcissent avec l'âge. Mais dans la vieillesse elles deviennent si dures, qu'elles en sont inflexibles.

VI.

Pour le *temperament*, comme je n'entends, par ce terme, que l'assemblage, ou les divers assortimens de ces causes les unes avec les autres; je veux dire de la constitution des fibres, du sang, des humeurs, & des esprits; je n'en feray point d'explication particuliere: étant facile de s'imaginer ces divers assortimens.

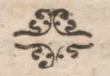
VII.

J'en dis, à peu prez de même de *l'imagination*: car comme elle ne consiste, de la part du corps, que dans les dispositions qu'a le cerveau à former les traces des objets sensibles; & que ces dispositions ne roulent que sur l'activité des esprits & la constitution de ses fibres; il est aisé, aprez ce que l'on

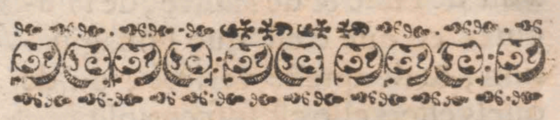
a dit de l'une & de l'autre, de se figurer ce que c'est que l'imagination, & de quelle varieté, ou de quels effets elle est susceptible. 3 part, sect. 3.

VIII.

C'est donc de ces diverses causes que dépendent les diverses impressions du cœur; de sorte qu'on peut assurer qu'il est plus ou moins agité, à proportion que le cerveau est plus ou moins ébranlé par ces causes; & que la plûpart de ses dispositions, je dis même de celles qu'on croit les meilleures, ne dépendent que de celles de la machine; quelque illusion qu'on se fasse sur cela.



3 part. 1. El. 3.



CHAPITRE II.

Des illusions qui naissent de l'ignorance de ces causes ; & 1o. de la nature des esprits & du sang ; de la constitution des fibres & du temperament.

IL est incroyable en combien d'illusions on tombe, faute de connoître & d'étudier ces causes, & leurs effets.

I.

Vous vous croyez parfaitement gueri de vos passions : vous estes surpris de vous voir presentement si tranquile sur le chapitre de vos ennemis : vous leur pardonnez, dites-vous, de bon cœur : ils vous donnent plus de pitié

que de colere : vous vous croyez 3 *part.*
absolument mort à ces ataches *sect.* 3.
délicates sur lesquelles vous vous
estes senti si vif ; & vous ne doutez
point que vôtre cœur ne soit tout
changé. Mais qu'en tout cela l'illusion est à craindre ! Ouvrez les
yeux, & prenez garde si la cause
de ce changement apparent n'est
point l'abbatement de vôtre corps
causé par une longue ou violente
maladie ; si ce n'est point sa langueur qui fait celle de vos passions,
comme c'estoit sa vigueur qui faisoit leur vivacité. Ces passions
sont un feu auquel il faut necessairement de l'aliment; & vôtre corps
n'en fournit plus. Atendez sa convalescence & son parfait rétablissement ; & puis vous verrez si ces
passions, que vous croyez éteintes,
ne se ralumeront pas ; si vôtre embonpoint ne leur rendra pas toute
leur force, & s'il fera seur à vos ennemis de paroître alors devant
vous.

II.

3 part. sect. 3. Que cela seul fait bien voir combien sont douteuses ces conversions qui ne paroissent qu'aux aproches de la mort ! Que la plupart des marques de moderation & de tranquilité, de douceur & de pieté qu'un homme passionné & dergélé donne à l'extremité d'une maladie, sont équivoques & sujettes à illusion ! qu'elles sont suspectes de ne relever que de la machine ! & qu'il y a d'indiscretion à canoniser les gens sur de pareils signes, comme font tous les jours tant de Confesseurs & de Predicateurs ? N'est-ce pas visiblement tendre des pieges funestes à ceux qui marchent dans la voye large ? n'est-ce pas leur donner une fausse confiance que, malgré leurs déréglemens ils n'auront pas une mort moins sainte, que celle de tant de libertins qu'on leur canonise sous ces trompeuses aparences : & que peuvent-ils moins conclure en

leur faveur, de ces éloges si outrés 3. part.
qu'on leur donne à la face des sect. 3.
Autels?

III.

Mais on pousse encore cette illusion plus loin. On ne juge presque de la bonne ou mauvaise mort des gens, que par les dehors & les derniers mouvemens des parties du visage. Si un homme meurt sans convulsions, sans agitation, sans grimaces, & le visage serein, & que pardessus cela il ait repeté quelques paroles de pieté qu'on lui suggeroit; ou répondu par des *oüi*, ou des *non* conformément à ce qu'on lui insinuoit; on se récrie: ah! la belle fin; & l'on assure qu'il est mort comme un Saint, eût-il vécu en demon. Au contraire, si un homme est mort dans les convulsions, & dans l'agitation d'un mal violent, qui lui faisant faire des grimaces, lui ôtoit l'usage de la parole, ou lui troubloit assez la teste, pour lui faire répondre des *oüi*, ou

il auroit falu des *non* : ou des *non* pour des *oüi* : eût-il vécu dans une parfaite régularité, son salut devient douteux pour mille gens. C'est ainsi que les yeux & les oreilles décident du sort des ames.

Puisqu'on en veut juger, que ne se sert-on de sa foy, & de sa raison ? par l'une, on sçauroit que les dispositions essentielles sur lesquelles une ame sera jugée par le Souverain Juge, n'ont rien de sensible ; & par l'autre on remarqueroit que ces mouvemens & ces alterations du visage n'étant point volontaires ; & n'étant d'ordinaire qu'une suite necessaire des impressions de la maladie dont on meurt ; on ne peut en tirer nulle consequence un peu seure pour les dispositions du cœur ; & de là l'on verroit clairement qu'il peut fort naturellement arriver qu'un juste meure dans les convulsions & les grimaces ; pendant qu'un scelerat meurt avec toute la tranquilité de corps & toute la se-

renité de visage que l'on peut souhaiter. Pour ce qui regarde ces *oüi* & ces *non* à tems ou à contre-tems, & ces réponses forcées que l'on extorque, en quelque façon, des malades; il est aisé, pour peu qu'on connoisse la machine, de s'apercevoir qu'il se peut fort bien faire qu'elle seule y ait part. 3. *partie.* *sect.* 3.

I V.

Chaque âge de la vie a ses passions qui lui sont propres; & comme l'on passe d'un âge à un autre d'une maniere imperceptible, on passe aussi d'une passiō à une autre, sans presque s'en apercevoir. Vous vous flatez de n'être plus si vive, ni si emportée que vous étiez autrefois. Vous vous en savez autant de gré, que si vous aviez remporté de signalées victoires: vous concluez même delà, que vous n'êtes pas loin du Royaume de Dieu; & vous ne voyez pas que quelques années plus que vous n'aviez, & quelque degrez de moins dans la chaleur de

3. part. Sec. 3. vôtre ſang & dans le mouvement des eſprits, font tout le merite de vos victoires; & qu'aprez tout, vous n'êtes devenuë moins vive & moins emportée, qu'en devenant timide, chagrine, ombrageuſe, avare & défiante.

V.

Mais quant à une paſſion qui s'en va, on n'en ſubſtitueroit pas une autre qui ne vaut gueres mieux; on ne devroit pas, pour cela, ſe faire toûjours un merite de l'afranchiſſement de cette paſſion: puis qu'il ſe peut fort bien faire qu'il ne ſoit qu'un effet du changement du temperament; & que le cœur n'y ait pas eu plus de part, qu'à la chute des cheveux.

VI.

Ce qui fait le plus d'illuſion, ſur cela, c'eſt qu'on s'imagine que les mêmes objets doivent, en tout tems, exciter les mêmes paſſions Mais on ſe trompe: les paſſion ſont atachées aux mouvemens de

esprits & des fibres du cerveau, & se diversifient suivant la diversité de ces mouvemens. Les mêmes objets ne doivent donc pas exciter en tout tems les mêmes passions, s'il peut ariver qu'ils ne fassent pas, en tout tems, les mêmes impressions dans le cerveau : or cela arive tres-ordinairement. Les impressions du cerveau dépendent de l'action des esprits & de la constitution de ses fibres, & de celle des autres organes des sens ; & tout cela change tous les jours imperceptiblement. Le mouvement des esprits s'affoiblit, les fibres se dessechent, s'afferrissent & s'endurcissent. Les fibres du cerveau ne peuvent donc pas, en tout tems, recevoir les mêmes impressions des mêmes objets ; & par consequent ces objets ne doivent pas produire en tout tems les mêmes passions.

3.part. sec. 3.

VII.

Ne vous remerciez donc point

3. part. sect. 3. de n'être plus si sensible aux spectacles, aux concerts, aux odeurs & aux saveurs. Vous n'en êtes peut-être redevable qu'au changement de la constitution de vos organes. Les humeurs de vos yeux se sont desséchées : les membranes de vos oreilles & de vôtre nez se sont endurcies, ou peut-être relâchées : les fibres de vôtre langue se sont émoussées ; & par là ces organes ne recevant plus les mesmes ébranlemens des mesmes objets, ceux-cy ne vous excitent plus les mesmes sensations.

VIII.

Vous vous aplaudissez de n'avoir plus d'avidité pour les confitures & les sucreries : vous dites que vous n'aimez plus les douceurs ; & vous croyez avoir parfaitement vaincu la friandise. Ne vous y fiez pas trop : il se peut faire que vous aimiez autant que jamais les douceurs & les friandises ; & que si vous n'aimez plus tant les confitures & les sucreries ; ce ne soit que

parce que, ſuivant le changement 3. *part.*
de la conſtitution de vos organes, *ſect.* 3.
elles ne vous donnent plus les ſentimens de douceur & d'agrément qu'elles vous donnoient autrefois.

IX.

Ne vous faites point d'honneur de vôtre clemence en telle rencontre : quelques degrés d'agitation dans vôtre ſang plus que vous n'en aviez alors, vous auroient jetté dans les derniers emportemens : mais en l'état que vous eſtiés, il auroit falu, pour ſe venger, ſe donner des mouvemens qui euſſent alteré l'économie de vôtre temperament, & troublé ce repos ſi doux dont vous jouiſſez ; & ainſi c'eſt le refroidiſſement de vôtre ſang & l'amour du repos qui font le merite de vôtre clemence : c'eſt la pareſſe qui a triomphé de la vengeance ; & dans l'indulgence que vous avez eu pour vôtre ennemi, vous l'avez moins épargné, que vous ne

3. part. sect. 3. vous estes ménagé.

X.

A conter sur ce pié-là, que de gens ne pardonnent à leurs ennemis, que parce qu'ils n'ont pas la force de se venger ; & que les reconciliations qu'on atend à faire dans la langueur d'une maladie, ou au lit de la mort, me paroissent peu seures !

XI.

Ainsi l'on fait souvent à la vertu des gens beaucoup plus d'honneur qu'elle ne mérite : elle n'usurpe que trop ce qui n'est dû qu'au temperament ; & ses conquestes seroient bien reserrées, si elle n'en avoit que de legitimes

XII.

Rien n'est si ordinaire que de se croire plus vertueux que les autres : parce qu'on se sent moins sensible & moins touché de quelques objets. Illusion grossiére qui ne vient que de ce qu'on s'imagine faussement que les mesmes objets doi-

vent produire les mesmes senti- 3. part.
mens & les mesmes passions dans sect. 3.
tous les hommes. Il seroit aisé de revenir de ce préjugé, & de se guerir de cette illusion, si l'on vouloit prendre garde que les sentimens & les passions suivent, comme nous l'avons dit, les ébranlemens du cerveau, & que ces ébranlemens suivent la constitution des organes. Car comme cette constitution, en differens hommes, est d'une telle varieté, qu'on ne peut s'assurer qu'il y en ait seulement deux en qui elle soit semblable; on ne peut aussi répondre qu'il y ait deux hommes en qui les mesmes objets excitent les mesmes sentimens & les mesmes passions.

XIII.

Ne vous en faites donc pas acroire si vous n'avez pas pour certains objets les mesmes emportemens que vous remarquez dans les autres. Un peu plus de consistence dans les fibres de vos organes, fait

3. part. peut-être toute vôtre vertu, & la
sect. 3. difference de vôtre mérite.

XIV.

Flatez-vous aussi peu de la tréve que vous donnent vos vices : & ne vous imaginez pas que ce soit un effet de vôtre travail. Vous n'en estes peut-être redevable qu'à l'éloignement du Soleil. Quelques degrés de plus dans le mouvement des esprits, vous feroient bien sentir que vous n'estes pas affranchi de ces vices, & que (à quelque chose de prez) vos rechutes dans les maladies de l'ame, & dans celles du corps, dépendent des mêmes causes.

XV.

D'où vient que les blessures de l'ame sont, comme celles du corps, sujettes à se rouvrir & par des causes peu differentes ? C'est que les blessures de l'ame sont atachées aux playes & aux impressions du cerveau ; & que quelque soin que l'on prenne de fermer ces playes ;

elles courent autant de risque de 3. *part.*
se rouvrir, que toutes celles des *sect.* 3.
autres parties du corps; parce que si elles sont moins exposées à l'action des corps de dehors: elles sont en recompense dans un sujet beaucoup plus tendre & plus delicat.

XVI.

Ne vous imaginez donc pas, pour vous estre éloigné quelque tems des objets de vos passions, estre gueri de celles-cy, ni dispensé de fuir la presence de ces objets. Ils ont fait, dans vôtre cerveau, des playes dont la cicatrice est aisée à rouvrir. L'éloignement n'a servi qu'à rendre moins batus les chemins qui y conduisent. La moindre presence de l'objet est capable de leur rendre leur premier aplanissement, & de faciliter l'irruption de ces esprits dans ces playes.

XVII.

Que cela fait bien voir combien

3.part. sect. 3. c'est se méconter, aprez avoir quitté le monde, pour se garantir des impressions des objets flateurs, que d'y retourner indiscretement, & se familiariser avec eux, sous prétexte de ce qu'on se trouve moins sensible à leur souvenir, aprez quelques années de solitude!

XVIII.

Que c'est encore se tromper, que de prétendre rompre ses ataches criminelles, en ne rompant pas absolument avec les objets. Quelque leger que soit le commerce qu'on entretient avec eux; il suffit pour empêcher que les playes qu'ils ont faites dans le cerveau, ne se referment. Vous ne joüez, dites-vous, qu'un petit jeu, vous ne voyez ces personnes que rarement. Je le veux: mais enfin vous les voyez, & vous joüez: c'est assez pour tenir du moins entre-ouvertes vos anciennes playes; & tant que cela sera ainsi, il ne faut qu'une subite

émotion

émotion&irruption d'esprits, pour 3.part.
les rouvrir & rendre le mal beau- sect. 3.
coup plus grand ; & alors on peut dire, suivant la parole du Sauveur, que le dernier état de cette ame devient pire que le premier.

XIX.

Ce qu'on apelle bonne, ou mauvaise humeur, force ou foiblesse d'esprit, ne dépend souvent que de la bonne ou mauvaise constitution de la machine ; & ce qu'on nomme bizarerie ou égalité d'esprit, ne vient gueres que de la varieté ou de l'uniformité des dispositions du temperament.

XX.

Il n'est pas surprenant que l'on trouve doux ou chaud en un tems, ce que l'on a trouvé amer & froid dans un autre. Mais il est bien étrange qu'on desaprouve aujourd'huy ce que l'on aprouvoit hier. On ne doit presque pas chercher d'autre cause de cette double inégalité, que l'alternative de nos dis-

3. part. positions mécaniques. Les gouts du
sect. 3. cœur changent, à peu prez, comme ceux de la bouche, & par des causes toutes semblables.

XXI.

Qui ne devient sage & regulier qu'à l'âge de soixante ans, court grand risque, quelques dehors qu'il garde, de n'estre de ses jours ni sage ni regulier. Qui que vous soyez, ne vous flatez pas, à cet âge, d'avoir dompté vos passions. Ce n'est pas vous qui les quittez : ce sont elles qui vous abandonnent faute d'aliment pour entretenir leur feu. Toute vôtre regularité a bien l'air de n'estre qu'une pure impuissance d'estre déréglé.

XXII.

Qu'une conversion coûte peu quand on en est là ! ou plûtôt qu'il est aisé de se donner, en cet état, un air de conversion & de pieté. On se fait à peu de frais une vertu de ce qui est pure necessité. On méprise le monde, parce qu'on s'en voit

négligé : on le fuit, parce qu'il 3 part.
nous fuit. On lie commerce avec sect. 3.
les gens de bien, parce qu'on ne peut plus en avoir d'autre. Si à cela on peut joindre quelque uſage des Sacremens, & quelque aſſiſtance aux Offices de l'Egliſe, le cœur fût-il toûjours le même ; c'en eſt aſſez pour paſſer, dans l'eſprit de bien des gens, pour un prodige de converſion & de piété.

XXIII.

Que tout cela doit rendre ſuſpectes les converſions tardives : & qu'il arrive ſouvent qu'on ſe croit converti par vertu & par grace, pendant que le changement des diſpoſitions du temperament fait tout le merite de cette pretenduë converſion.

XXIV.

Je ne pretens pas par là qu'on ne doive plus à cet âge ſonger à ſe convertir. Il vaut mieux tard que jamais. Une converſion n'eſt nullement tardive quand elle eſt ſincere

3.part. sect.3. & fervente. Les ouvriers qui ne travaillerent qu'à la derniere heure du jour à la vigne du pere de famille, n'eurent pas une moindre paye, que ceux qui étoient venus dés la premiere heure. Je pretends donc seulement qu'on doit alors étudier plus que jamais les dispositions de son cœur, & les demêler d'avec celles de la machine; de peur de tomber dans l'illusion de prendre les unes pour les autres, & de regarder comme une conversion réelle un phantôme de conversion.

XXV.

Bien plus: quoiqu'une conversion qui n'est que l'effet naturel du changement de temperament, ne merite nullement le nom de conversion, & ne puisse rendre une ame agreable à Dieu: il est neanmoins à propos de profiter de ce changement pour arriver à une vraye conversion: car comme ce changement émousse la vivacité

des ſens & affoiblit les paſſions ; on ſe trouve moins indiſpoſé à écouter la parole de la verité & à pratiquer la vertu. Cette verité trouvant le cœur moins défendu, a plus de facilité d'y penetrer ; & en un mot, la grace a moins d'obſtacles à ſurmonter dans cet eſprit & dans ce cœur.

3. part. ſect. 3.

CHAPITRE III.

Où l'on continue à traiter des illuſions qui naiſſent de l'ignorance de ces cauſes.

I.

L'Inſtabilité qui eſt le caractere du cœur humain, eſt bien plus ſenſible dans les jeunes gens, que dans les perſonnes avancées en âge. La délicateſſe des organes beaucoup plus grande en ceux-là,

3.*part.* qu'en ceux-cy, les rend bien plus
1. *ct.* 3. susceptibles des moindres impressions des corps de dehors.

II.

Et ainsi ne demandez pas d'où vient que d'ordinaire il paroît plus de sagesse & d'égalité dans la vieillesse, que dans la jeunesse? c'est que la vieillesse est moins agitée: c'est souvent qu'il y a moins d'ardeur dans son sang, & de mouvement dans ses esprits. Donnez-moy un jeune homme flegmatique & de temperament froid; & je vous le feray voir, à l'âge de vingt ans, aussi sage & aussi moderé, que les Catons à soixante ans.

III.

Ne vous flatez donc pas, jeune homme, de vôtre sagesse & de vôtre moderation: vôtre vertu n'y a peut-être pas plus de part, qu'à l'insensibilité de vos ongles & de vos cheveux.

IV.

Flatez-vous aussi peu, vieillards,

de vôtre tranquilité & de vôtre indifference pour la plûpart des objets qui remuent le plus vivement la jeunesse. Vous n'en estes peutêtre redevables qu'à l'endurcissement de vos organes, à la lenteur du mouvement de vôtre sang, & à la disette des esprits. Cette lenteur & cette disette vous font honneur d'une vertu que vous n'avez pas.

3. part. sect. 3.

V.

Mais quoiqu'on ne doive pas se faire un merite de ces dispositions; on doit neanmoins en profiter: puisqu'elles sont les plus favorables pour se porter à Dieu, & pour entrer dans les voyes de la pieté.

V I.

Il est vrai cependant que cet avantage de la vieillesse au dessus de la jeunesse se trouve souvent extrémement balancé par un trez-grand defaut. L'endurcissement des organes des vieillards rendât leurs fibres

3. part. sec. 3. presque inflexibles, les traces du cerveau, qui consistent dans le pli de ces fibres, en deviennent presque immuables ; & rendent ainsi presque incorrigibles les sentimens, les passions & les préjugés avec lesquels elles sont liées par une longue habitude. Defaut qui ne se trouve pas dans les jeunes gens, à cause de la flexibilité des fibres de leur cerveau. Et ainsi il y a une espéce de compensation entre les avantages & les desavantages de ces deux âges.

VII.

L'immutabilité dont certaines gens se piquent dans leurs sentimens, n'est souvent qu'une pure impuissance d'en changer. L'endurcissement & la consistence des fibres de leur cerveau fait la consistence de leurs erreurs. C'est le sceau, dit agreablement un illustre Auteur, qui scelle leurs préjugés & toutes leurs fausses opinions,

& qui les met à couvert de la force de la raiſon. *3. part. ſect. 3.*

VIII.

Ne demandez donc pas pourquoy il eſt beaucoup plus difficile de faire revenir les vieillards de leurs préjugés, que les jeunes gens. Ce n'eſt pas ſimplement que ce retour paroît plus honteux aux uns, qu'aux autres : (car il eſt vray que s'il eſt honteux de ſe rendre à la verité, il l'eſt bien moins de s'y rendre d'abord, qu'aprez luy avoir fait une longue reſiſtance.) Mais c'eſt que pour revenir d'une erreur, il faut que les vieillards effacent des traces affermies par un uſage inveteré, & en produiſent de contraires : ce qui, comme l'on voit, demande beaucoup de violence, à cauſe de la reſiſtance des fibres de leur cerveau : au lieu que celles des jeunes gens étant trez-pliables, il eſt aiſé de leur donner un pli different de celui que le pré-

3. part. jugé ou la prévention viennent de
ꝯ ct. 3. leur faire prendre.

IX.

On fait quelquefois un merite à certains vieillards d'avoir beaucoup de feu & de vif pour leur âge; au lieu qu'on devroit bien plûtôt les en plaindre. Leur vivacité n'eſt ſouvent que foibleſſe; & leur feu n'eſt qu'une vraye impuiſſance d'arêter le cours des eſprits. J'aimerois autant feliciter un Cocher d'aler vîte, pendant qu'il eſt emporté, malgré lui, par des chevaux fougueux qui ont pris le mord aux dents.

X.

Il paroît ſenſiblement de là quel âge on doit choiſir, je ne dis pas ſimplement pour aprendre les ſciences aux hommes & former leur eſprit & leur jugement; mais auſſi pour jetter dans leur cœur des ſemences de pieté, les plier à la vertu & les aſſujettir aux devoirs de la Religion. Il y a long tems qu'un

Prophete nous a apris que nul âge n'y étoit plus propre que la jeunesse : *Bonum est viro cùm portaverit jugum ab adolescentia sua.* Mais la raison ne nous l'enseigne pas moins clairement. 3. part. sect. 3.

XI.

Que nos jugemens sont peu désinteressés ! que le cœur a de pouvoir pour les corrompre, & que les dispositions du corps ont de part à cette corruption ! La plûpart des gens ne jugent des choses que suivant les dispositions de leur cœur. Tout le monde en convient : c'est ce qu'on entend par le *quisque judicat prout affectus est.* Mais je ne say si tout le monde en sait bien la raison. Elle est plus mécanique qu'on ne pense. Les plus grandes & les plus profondes traces de nôtre cerveau sont celles des idées qui nous sont plus familieres : parce que les esprits y passent plus souvent. Nos plus familieres idées, sont celles des objets pour qui nous avons plus

3. part. sect. 3. d'inclination : or il arrive d'ordinaire qu'en examinant un ſujet, ſur tout s'il eſt nouveau ; les eſprits trouvant plus de facilité à paſſer par ces grandes traces, qu'à en former de nouvelles, y entrent effectivement ; & retraçant ainſi nos plus familieres & plus aimables idées, nous portent, par leur mélange avec celles de l'objet de queſtion, à ne juger de cet objet que ſuivant les diſpoſitions de nôtre cœur.

XII.

Que la lumiere & la raiſon ont peu de part aux mouvemens de nôtre cœur, & que les diſpoſitions de la machine en ont bien davantage ! Vous ne doutez pas que ce ne ſoit par raiſon que vous avez tant d'inclination pour une certaine perſonne, & tant de dégout pour cette autre. Pure illuſion. La raiſon n'y a peut-être nulle part. L'air & les maniéres de l'un, par leurs ſecretes alliances avec la diſpoſi-

tion presente de vôtre corps, vous penetrent & vous charment; au lieu que les manieres de l'autre, par une disposition mécanique contraire à celle de vôtre corps, vous choquent, vous blessent, & vous dégoutent. 3 part. sect. 3.

XIII.

Que de personnes faisant profession de pieté ne jugent s'ils sont bien ou mal avec Dieu, que par le plus, ou le moins de ferveur qu'ils sentent dans leurs exercices! sans prendre garde que ce plus ou moins de ferveur ne vient d'ordinaire que de ces sentimens agreables ou desagreables qui naissent naturellement, mais secretement des dispositions de la machine.

XIV.

Qu'on se trompe souvent en prenant pour divers atraits surnaturels les divers gouts de devotion qui se trouvent en certaines ames! La cause de cette diversité est souvent peu differente de celle de la

3. part. sect. 3. diversité des appetits pour les alimens corporels. Celle-cy ne vient gueres que de la diversité des acides de l'estomach ; & celle-là suit d'ordinaire la difference des esprits animaux & de leurs mouvemens.

X V.

Les austerités corporelles plaisent en un tems & déplaisent en un autre. Quelques degrés de plus ou de moins, dans la chaleur du sang, font cette difference.

X V I.

Ne vous fiez pas trop à cette ardeur passagere que vous sentez presentement pour tout ce qui regarde le service de Dieu ; & qui vous fait embrasser avec tant de plaisir les travaux, les veilles, les jeûnes, les macerations corporelles. Le retour du Soleil renouvellant cette partie de terre que vous habitez, a renouvellé vôtre temperamen, donné une nouvelle vigueur à vôtre sang & à vos esprits ; & la douceur que toute cette bon-

ne diſpoſition produit dans vôtre ame, en conſequence des loix de ſon union avec le corps, vous fait prendre plaiſir dans tous les exercices propres à vous rendre témoignage de cette nouvelle vigueur : & comme les travaux & les exercices penibles y ſont plus propres que les autres ; les peines qui les acompagnent, & qui vous auroient rebuté en un autre tems, ſont preſentement vos délices. Mais attendez que le Soleil ſe ſoit éloigné, & que les gelées & les broüillards ayent pris ſa place ; & puis vous jugerez ſi c'eſt par vertu & par amour pour la juſtice, ou plûtôt par diſpoſition de temperament que vous eſtes ſi fervent & ſi zelé.

3. part. ſect. 3.

XVII.

Ne vous faites point tant d'honneur de l'uniformité de vôtre conduite, ni de vôtre perſeverance dans la profeſſion que vous avez embraſſé. Peut-être n'eſtes vou

3. part. sect. 3. redevable de l'une & de l'autre qu'à la froideur de vôtre temperament, qui ne depend point de vous.

XVIII.

Ne contez pas même trop ſur ces ſentimens de devotion & d'amour pour Dieu, que vous éprouvez quelquefois. Un mouvement d'humeurs un peu plus regulier dans vôtre corps, peut ſeul produire ces effets; & voicy de quelle maniere cela ſe fait.

XIX.

Le plaiſir étant l'appas, ou l'amorce du bien, il porte à l'amour de ce qui paroît le cauſer; & ainſi lorſque le plaiſir eſt excité par un objet qui frape les ſens au dehors, on ſe ſent touché d'amour pour cet objet : mais lorſque le plaiſir ne naît que de la bonne conſtitution du temperament, d'une reguliere circulation du ſang, d'une plus grande pureté & ſubtilité de ce ſang, d'abondance d'eſprits conve-

nables dans le cerveau : enfin de *3. part.*
quelque changement, dans le *sect. 3.*
corps, favorable à sa constitution, ou à celle de ses parties; (car l'Auteur de nôtre estre a ataché à tous ces divers changemens divers sentimens agreables) Alors ne voyant point au dehors d'objets à qui l'on puisse raporter ces plaisirs, s'il arrive qu'en ce moment on soit frapé de l'idée de Dieu, on se sent comme naturellement porté à l'aimer; & la disposition generale que l'on a, pour lors, à aimer, par le sentiment actuel de plaisir, est comme determinée par l'idée de Dieu. On se sent porté vers lui; on prend plaisir à s'en occuper; on tourne de ce côté-là tous ses mouvemens; & les exercices de pieté deviennent, en cet état, trez-agreables.

XX.

On peut voir de là combien les sentimens de devotion, & ceux même d'amour de Dieu, sont équi-

3 part. voques ; combien ſouvent il arrive
ſect. 3. qu'on n'aime que ſoy & ſon plaiſir, lors qu'on croit n'aimer que Dieu; & ſi ce n'eſt pas icy une des plus fecondes ſources des illuſions de l'amour propre. Je ne ſay ſi une partie de celles qu'on remarque dans le Quietiſme n'en ſont pas une ſuite ; & ſi l'on ne pouroit pas expliquer, par là, ces mouvemens ſi ſurprenans de devotion qu'on remarque quelquefois non ſeulement en des perſonnes dereglées, mais même en des heretiques.

XXI.

D'où vient que cet homme à qui l'on a vû tant de paſſion pour les Langues, pour les Médailles, pour l'Hiſtoire, a preſentement tant d'indifference pour tout cela ? c'eſt que l'éclat de grandeur & de rareté que ſon imagination y avoit ataché, & qui l'éblouïſſoit, n'étoit ſoutenu que par la chaleur des eſprits & du ſang ; & ainſi cette chaleur s'étant affoiblie avec l'âge ; l'é-

clat s'eſt diſſipé, & la paſſion s'eſt éteinte. 3. *part.* *ſect.* 3.

XXII.

Bon Dieu ! que toutes nos meilleures diſpoſitions & nos vertus ſont ſuſpectes d'eſtre peu vertueuſes ! qu'elles ont bien l'air de diſpoſitions purement naturelles! & que celles que l'on croit les plus ſolides & les plus affermies, ont peu de conſiſtence, ſi une main également puiſſante & inviſible ne les ſoutient inceſſamment!

XXIII.

Il faut pourtant remarquer (car je ne puis trop le redire) que quoiqu'on ne doive pas conter trop ſur ces ſentimens de devotion; il eſtà propos de ſe ſervir de ces favorables diſpoſitions de temperament pour s'exciter à aimer Dieu : car quoique cet amour ne ſoit pas pur, & qu'il ſe trouve mêlé de beaucoup d'amour propre; le cœur ne laiſſe pas de s'acoûtumer, par là, à ſe tourner & à ſe plier vers cet

3.part. sect.3. objet infini : & ce n'eſt pas peu de pouvoir faire prendre au cœur ce pli & cet heureux tour. Toutes les habitudes ne conſiſtent qu'en quelque choſe de ſemblable.

CHAPITRE IV.

Des illuſions qui regardent l'imagination.

I.

L'Imagination eſt une des plus ordinaires cauſes des impreſſions que le cœur reçoit par le corps, & de ſes illuſions. Dans le commerce d'illuſion qui eſt entre l'eſprit, l'imagination & le cœur, l'eſprit eſt ſouvent la dupe du cœur : mais il eſt encore plus ordinaire que le cœur ſoit la dupe de l'imagination. Comme cette faculté ne repreſente les choſes que ſuivant les diſpoſitions mécaniques

du cerveau; & que ces dispositions, 3. part.
en differens hommes, sont aussi sect. 3.
differentes que les traits de leurs visages; il est visible non seulement que l'imagination de differens hommes doit representer les objets diversement; mais même qu'on ne peut jamais s'assurer qu'aucune les represente naturellement. Tant il est vrai (pour le dire en passant) que ni l'imagination, ni les sens dont elle reçoit les impressions, ne nous sont point donnez pour connoître la verité des choses. A combien donc d'illusions n'est pas exposé un cœur qui juge & veut se conduire suivant les idées de l'imagination?

II.

Une imagination tendre & délicate recevant des impressions trez-profondes des moindres objets, en reçoit aussi des idées trez-grandes, trez-vives & trez-sensibles: elle ne conçoit donc rien que d'outré, que d'excessif, que de vif,

3.part. sect.3. que de pénétrant. Faut-il s'étonner si une telle imagination a tant de pouvoir pour corrompre le cœur, pour le seduire, pour le pencher vers les objets qu'elle lui represente comme aimables : ou le détourner de ceux dont elle lui fait de desagreables portraits ? Car (comme nous l'avons déja remarqué) c'est le plaisir sensible que l'on goute dans l'usage des corps, qui touche, qui charme, qui corrompt & entraîne le cœur, en lui faisant croire que les corps sont son bien : car le plaisir est le caractere du bien. Faut-il, dis-je, s'étonner si elle fait faire à ce cœur tant de faux jugemens : puisque c'est le plus ou le moins de plaisir, le plus ou le moins d'agrément que nous trouvons dans un objet, qui détermine le jugement de nôtre amour. On ne s'avise presque point de resister à ce plaisir, ni de combattre ces preuves de fait de l'excellence des corps ; & ainsi le

cœur en devient esclave, en devenant la dupe de son imagination. *3. part. sect. 3.*

III.

Et qu'on ne dise point que ce n'est pas le cœur qui juge, mais l'esprit. Cela est trez-vrai des jugemens qui se font sur des idées claires & distinctes; mais pour ceux qui se font sur des idées confuses & sensibles, telles que le sont celles que l'imagination fournit; c'est toujours le cœur. Ou enfin, si l'on veut que ce soit l'esprit; ce n'est presque jamais que suivant les inclinations & les sollicitations du cœur qu'il juge.

IV.

Et de là il est aisé de voir 1o. combien l'imagination est une faculté funeste pour le cœur.

2o. Combien il est dangereux d'avoir commerce avec des gens d'une imagination forte ou échauffée: car cette maladie est contagieuse, elle se prend par la con-

3.part. versation plus aisément que la fie-
sect.3. vre.

30. Qu'un langage d'imagination, c'est-à-dire un langage qui n'est que la vive expression d'idées confuses, sensibles & outrées : une éloquence qui ne parle qu'à l'imagination, & qui ne tend qu'à exciter de semblables idées, est peu propre à gagner le cœur à Dieu, & à le tourner vers les choses spirituelles. La raison de cecy, est que cette éloquence ne presentant au cœur que des idées sensibles, vives & flateuses ; elle ne peut naturellement le pencher ni le tourner que vers les objets de ces idées. Or ni Dieu, ni les choses spirituelles ne sont rien de sensible. Ce n'est pas que cette éloquence n'entreprenne assés souvent de parler de Dieu & des choses spirituelles ; mais comme elle ne le fait que d'une maniere extrémement sensible & flateuse, & que par des images vives & agrea-

bles ; quoiqu'elle paroiſſe porter à 3.*part.*
Dieu, elle n'y porte point verita- *ſect.* 3.
blement. Il eſt vrai que ces idées vives & flateuſes ébranlant fortement l'imagination, remuent agreablement le cœur, & lui donnent une eſpéce d'ardeur & d'amour : mais, ſi l'on y prend garde, il ſe trouvera que cette ardeur & cet amour ne ſe terminent qu'à ſoi-même : on s'aime ſoi-même comme agreablement remué : le cœur eſt tout occupé de ſon plaiſir & de ſon charme ; & l'on prend cet amour de ſoi-même pour un vrai amour de Dieu dont le Predicateur parle, & dont l'idée voltigeant ſur la ſurface de l'eſprit de l'auditeur, donne lieu à cette illuſion.

V.

Une marque aſſez ſeure que cela ſe paſſe ainſi, c'eſt que l'ébranlement de l'imagination ne pouvant durer long-tems ; ſi-tôt qu'il vient à ceſſer ; les idées ſenſibles &

3.part. flateuses venant à se dissiper ; le
sect. 3. mouvement du cœur cesse aussi, par la cessation de son plaisir ; & il se trouve aussi froid qu'auparavant pour ce Dieu qu'il croyoit aimer si tendrement.

VI.

C'est là (pour le dire en passant) la vraye cause pour laquelle on retire si peu de fruit de ces sermons où l'on a tant de soin de plaire à l'imagination, de l'ébranler & de l'échauffer. On n'éprouve que trop que quelque touché que l'on soit de cette fausse éloquence, dans le moment, cela ne va pas loin : l'oreille s'y trouve satisfaite par une juste mesure ; les passions flatées par des figures & des mouvemens agreables : l'imagination réjoüie par des expressions vives & sensibles : mais l'esprit y demeure vuide de verités solides & salutaires ; & le cœur sans mouvement pour les vrais biens.

VII.

Ce n'est pas que Dieu ne puisse joindre sa grace à cette éloquence; & qu'alors on ne puisse voir quelques veritables touches & quelques conversions : mais on peut s'assurer que les touches qui ne sont que l'effet naturel de ces discours, ne seront pas de durée; & par dessus cela, il est certain que c'est bien moins à ces discours si étudiés & si polis, si ornés & si propres à flater l'oreille & à échaufer l'imagination, qu'à des discours simples & naturels, & qui partent d'un cœur passionné pour la verité, que Dieu a accoûtumé de joindre sa grace. 3. part. sect. 3.

VIII.

Combien de Livres mieux écrits suivant les regles de l'éloquence humaine, que ne l'est le petit Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST? & cependant de combien ne l'emporte-t'il pas sur tous ces Livres, en fait d'onction, de

3. *part.* *sect.* 3. touches & de conversions? Qu'on lise dans le silence de son cabinet le petit Chapitre de la vanité des choses humaines, & du mépris qu'on en doit faire; & qu'on entende sur le même sujet un de ces Predicateurs à la mode, qui font aujourd'huy tant d'éclat à Paris; & puis que l'on juge du quel des deux on aura tiré plus de fruit.

IX.

On a beau dire qu'on peut faire un bon & un mauvais usage de l'imagination; & que les Predicateurs, par leur éloquence, en font un trez-bon usage: puis qu'ils ne l'agitent & ne l'ébranlent que pour porter à Dieu. L'experience devroit nous avoir désabusés de ces pretendus avantages. J'en apelle à l'évenement. Celuy-cy ne nous aprend que trop que les touches & les conversions qui ne sont que l'effet naturel de ces grands mouvemens d'imagination,

ne ſont de nulle durée, & n'ont nulle conſiſtence. *3. part. ſect. 3.*

X.

Ce qui fait le plus d'illuſion en cecy, ce ſont les premiers effets de cette trompeuſe éloquence. On remarque l'étonnement, & même le tranſport peints ſur le viſage de preſque tous les auditeurs. Ils ne ſortent de ces ſermons qu'en frapant leurs poitrines. Demandez-leur en ſortant ce qu'ils en penſent : ou leur tranſport ne leur permettra pas de vous répondre : ou s'il leur en laiſſe la liberté, ce ne ſera que pour vous dire que jamais homme n'a parlé de la ſorte, & qu'ils ſe ſentent enlevez plûtôt que touchez. Vous ne doutez donc point, non plus qu'eux, qu'ils ne ſoient parfaitement convertis. Mais atendez un peu : laiſſez calmer leur imagination. C'eſt une cloche qui a eſté violemment ébranlée. Le tremouſſement de ſes parties doit durer

3. *part.* quelque tems aprez le coup ; &
sect. 3. doit par ce contre-coup entretenir quelque agitation dans le cœur : mais à mesure que ce tremoussement s'affoiblira, vous verrez cette agitation du cœur s'affoiblir ; & cesser même absolument dés qu'il cessera.

X I.

Mais ce qu'il y a en cela de plaisant, & ce qui fait bien voir l'illusion de ces pretenduës touches, c'est que ces gens se trouvent persuadés, sans sçavoir ni de quoi, ni pourquoi. Ils ne pourront peut-être pas marquer une seule verité de tout ce qu'ils ont entendu, ni aleguer une seule preuve. Ce n'est que l'air, la maniere, le ton, l'accent, ou tout au plus qu'un arangement pompeux de paroles qui les a touchés. Ce n'est souvent qu'un batement de mains & de pieds. Et si on leur avoit prêché des erreurs de cet air touchant dont on leur a annoncé la verité,

peut-être en auroient-ils esté éga- 3.*part.*
lement frapés & persuadés. *sect.* 3.

XII.

Que c'est peu savoir ce qui doit faire la persuasion de l'esprit ! C'est par la force des raisons qu'il faut se laisser persuader : c'est à l'autorité de la foy qu'il faut se rendre ; & non pas à ces airs & à ces manieres sensibles. Et il est même d'autant plus dangereux d'y acoutumer l'esprit, & de l'y rendre trop délicat ; que cette disposition est une des plus fecondes sources d'illusions.

XIII.

Combien de gens se savent le meilleur gré du monde de se trouver si sensibles à ces Prédications ? Ils ne doutent point que ce ne soit un effet de la tendresse de leur cœur, & une marque qu'il est bien tourné pour Dieu. Ils s'en remercient, ils s'en aplaudissent : ils se rendent à ces Sermons avec plaisir, parce qu'on en prend tou-

3part. sect. 3. jours à être remué & agité ; & ils se font même un honneur & un merite de leur assiduité à s'y trouver : quoique peut-être elle n'ait pour principe, ou que l'amour du plaisir, ou qu'une sotte vanité.

XIV.

Il est cependant certain qu'un des pernicieux effets de cette maniere de prêcher & de ne persuader qu'en remuant & échaufant l'imagination ; est d'acoutumer l'esprit à ne se laisser plus persuader que par là, & de le rendre insensible & impenetrable aux plus grandes verités & aux plus fortes raisons, si elles ne sont assaisonnées de ces airs & de ces manieres sensibles & remuantes.

XV.

Quelque habile que soit un Prédicateur : quelque plein qu'il soit des grandes verités de la Religion & de leurs meilleures preuves ; s'il ne remuë & n'échaufe l'imagi-

nation; il ne sera, pour ces esprits 3. part.
delicats, que le plus pauvre hom- sect. 3.
me du monde; & au contraire, ne dît-il que les dernieres pauvretés, & que des erreurs, s'il les debite d'un air devot, s'il les accompagne de manieres agreables & polies, d'un air vif & vehement; s'il sait mettre en œuvre les figures & les expressions metaphoriques: c'est le plus habile, c'est le plus saint des Prédicateurs.

XVI.

N'est-ce pas encore sur ce pié-là qu'on juge communément des ouvrages d'esprit? Qu'un Auteur s'explique heureusement, vivement, fortement: c'est le premier homme du monde. Il a raison en tout, n'avançât-il que des paradoxes, & ne les soutînt-il qu'à force d'exclamations. Qu'un auteur au contraire débite les verités les plus solides & les plus essentielles: qu'il en porte les preuves jusques à la démonstration:

3. part. sect. 3 s'il le fait d'une maniere ſimple & ſéche, fût-elle la plus claire & la plus nette : c'eſt un pitoyable Auteur indigne d'être lû.

XVII.

Rien peut-il mieux faire voir que ces eſprits, dans les diſcours même de Religion, n'en veulent qu'à ces manieres flateuſes, qu'à ces airs remuans & touchans, & nullement aux verités que l'on annonce ; & que le fruit qu'ils y cherchent, & qu'ils en remportent, n'eſt nullement la converſion ni le changement de vie ; mais le ſeul plaiſir d'être remués ? Et en effet, le ſouvenir de ce plaiſir eſt preſque l'unique qui en reſte. On ſe ſouvient d'avoir eſté agreablement remué dans un Sermon, ou par la lecture d'un Livre : mais on n'a pas la moindre idée des verités qui y ont eſté le plus ſolidement prouvées.

XVIII.

Il eſt donc viſible qu'il n'y a gue-

res de ſources d'illuſions plus fe- 3.part.
condes, que l'imagination, & que ſect. 3.
le trop grand uſage que l'on en fait dans les Sermons. Ce n'eſt pas qu'un Predicateur puiſſe ſe diſpenſer de parler à l'imagination. Du moment qu'un homme parle, & qu'il ſe ſert de ſignes ſenſibles; quelque deſſein qu'il ait de n'en vouloir qu'à l'eſprit, il faut neceſſairement que ſes paroles paſſent par l'imagination. Mais il y a bien de la difference entre parler à l'imagination, & la remuer, l'agiter, l'échaufer. Le premier eſt indiſpenſable aux Prédicateurs : mais il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſe diſpenſaſſent toûjours du ſecond : car ſans conter que, par ces manieres, ils ne porteront jamais efficacement les ames à Dieu; il eſt certain de plus, que ces impreſſions ſenſibles ſont de grands obſtacles à l'intelligence des objets ſpirituels, de Dieu & des verités de la Religion.

3. part. sect. 3.

XIX.

C'est dans cette vûë que Saint Augustin ne recommande rien plus instamment, que d'éviter ces impressions, & d'y resister même de toutes ses forces, lorsquelles se presentent. *Donnez-moy*, dit-il, *un esprit qui puisse resister aux sens de sa chair, & aux playes qu'il a reçuës dans son cerveau & dans son ame par leur entremise.* [a] *Donnez-moy un esprit qui puisse voir les choses sans se servir des images des objets sensibles.* Il dit que *les impressions de l'imagination sont de vrayes playes qui nous ont esté faites par les sens.* [b] Il traite ces playes *d'ombres infernales, avec lesquelles on ne doit avoir nul commerce.* [c] Il veut que *l'exercice de resister à ses sens fasse une partie considerable de la discipline des Chrétiens ;* [d] & il ajoûte que *ce n'est nullement leur resister, que de flater & d'entretenir les playes & les blessures que l'on a reçûës par leur canal.* [e]

a Date qui resistat sensibus carnis & plagis quibus per illos in anima vapulavit. Date qui videat sine ulla imaginatione visorum carnalium. *L. de vera Relig. cap.* 34.

b *Epist.* 6.

c Nullã cum istis infernis umbris copules amicitiã *Epist.* 7.

d Nullo modo resistitur corporis sensibus, quæ nobis sacratissima disciplina est; si per eos inflictis

XX.

Que cela fait bien voir, pour le dire en passant, l'illusion de ceux qui croyent qu'on ne peut avancer dans les voyes de la pieté avec la lumiere de la foy, sans le secours des sens & des phantômes de l'imagination, & qui pretendent que ce ne soit que par les images sensibles qu'on puisse parvenir à la connoissance des choses intelligibles.

3 part. sect. 3. plagis, vulneribusque blandimur. Ep. 7.

e L'Auteur de l'Antiquieuse.

XXI.

Que cela montre bien encore l'irregularité de la methode de ceux qui dans l'éducation & l'instruction des jeunes gens, leur font faire un perpetuel usage de leur imagination & de leur memoire, non seulement pour les Langues, mais aussi pour les Histoires, pour la Geographie, la Chronologie, &c.

On dit qu'*il ne faut presque les exercer que dans ce qui depend de la*

3. part. Sec. 3. *memoire : parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible.*[a]

a Educ. d'un Prince, page 35.

Mais c'eſt préciſément tout le contraire : car comme les facultés ſe fortifient par l'exercice : puiſque le jugement eſt foible dans les enfans, & que leur memoire eſt forte ; il faut exercer & cultiver le jugement, dont on a un beſoin infini ; & laiſſer en repos la memoire, dont on a toûjours aſſez.

Mais, dit-on, *on aide le jugement par la memoire.*[b]

b Là même.

Que c'eſt peu connoître le caractere de ces puiſſances ! Rien ne diſſipe, ne confond & n'altere davantage le jugement, qu'une memoire trop inſtruite & trop chargée. Elle fait ſans ceſſe diverſion, & donne le change dans le tems qu'il faudroit ſuivre de plus prez ſon objet, pour en bien juger.

On reconnoit que *l'eſprit des enfans eſt preſque tout rempli de ténébres, & qu'il n'entrevoit que de petits rayons de lumiere.*[c]

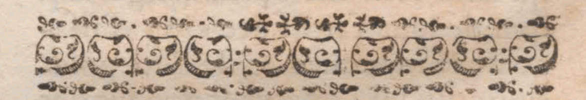
c Là même.

Que ne reconnoit-on donc aussi que ces tenebres ne viennent que des impressions des sens & de l'imagination, qui sont presque toutes tenebreuses & fausses ; & qu'ainsi rien n'est plus dangereux que de leur faire faire trop d'usage de la memoire & de l'imagination, qui ne s'exercent que sur des idées sensibles ; & que rien au contraire n'est plus utile que de bannir celles-cy, pour ménager la vraye lumiere, & faire jour aux idées purement intelligibles. 3 part. sect. 3.

XXII.

On dit qu'il y a plusieurs de nos misteres qui sont du ressort de l'imagination ; & qu'ainsi l'on ne peut, en les prêchant, se dispenser de parler à cette faculté. J'en conviens : mais je say aussi que ce n'est qu'en passant qu'on lui doit parler de ces misteres. Ce ne doit estre que pour les transmettre jusqu'à l'intelligence. Et l'on devroit baucoup recommander aux fide-

3 part. les, lors qu'ils ont une fois reçû la
sect. 3. creance de ces misteres sur la parole de Dieu, de s'acoutumer à ne les regarder plus que par la raison & l'esprit pur.



CHAPITRE V.

Où l'on continuë à faire voir les mauvais effets de l'imagination.

I.

QUe cette mauvaise disposition de faire trop d'usage de son imagination, & de se rendre trop sensible aux airs & aux manieres touchantes de ceux qui nous parlent, ou avec qui nous conversons, nous expose à d'étranges & de frequentes maladies! C'est par là que nous prenons, comme machinalement, les travers

d'esprit, & les déréglemens de 3.part.
cœur de ceux qui nous abordent. sect.3.
Mais cela nous arive sur tout, si ces personnes sont d'une imagination vive, forte & dominante : ou du moins si elles nous sont bien superieures par la naissance, ou par le rang : car on est dans le préjugé que celles-cy doivent estre le modele du bon goust ; & les autres ne laissent pas la liberté de douter si elles l'ont bon, par les manieres vives & fortes dont elles s'expliquent. Et ainsi c'est de ces deux espéces de personnes que l'on prend 1. les airs exterieurs & les modes, les manieres de marcher, de parler, de s'habiller, quelques ridicules qu'elles soient. 2. les tours d'esprit, ses erreurs, ses préjugés, ses travers. 3. les passions & les inclinations du cœur, ses penchans & ses gouts, ses déréglemens & ses vices.

II.

Demandez à ce jeune homme

3. part. sect. 3. pourquoi dans la conversation il conteste & incidente sur tout : pourquoi il prend plaisir à rompre en visiére aux personnes qui ont la reputation d'estre les plus habiles : c'est qu'il a copié, sans presque s'en apercevoir, de mauvais modéles, à qui ces manieres sont ordinaires.

III.

Vous estes en peine d'où vient que cet autre fait le faux brave & l'esprit fort, lorsqu'on lui parle des verités les plus effrayantes de la Religion, & qu'il en parle d'une maniere si cavaliere, ou plûtôt si impie. C'est une maladie qu'il a gagnée à entendre Mr. N. traiter de ces matieres. Ce Mr. est un homme de naissance & d'autorité : il l'a pris pour son heros, & il en imite jusques aux defauts & aux vices.

IV.

Vous estes surpris que tant de Soldats qui ne s'interessent pas fort

à la querelle de leur Souverain, & qui souvent même ne vont à l'Armée que malgré eux, agissent cependant dans l'occasion avec tant de vigueur. C'est que le bruit des tambours & des trompêtes, les clameurs mutuelles des combatans, l'ardeur & l'impetuosité de leurs compagnons : enfin tout cet air de fierté & d'intrépidité qu'ils remarquent dans leurs Chefs, remuë violemment leur imagination, &, par contre-coup, échaufe leur cœur, leur inspire les mêmes passions ; & leur faisant prendre machinalement le même air de fierté & d'intrepidité, les fait aussi agir avec la même vigueur. C'est ainsi que les plus poltrons naturellement, deviennent en peu de tems vaillans par cet exercice ; vaillans, dis-je, par foiblesse, & de cette vaillance machinale.

3. part. sect. 3.

V.

C'est sur la connoissance de ce

3. *part.* foible , qui se trouve toûjours
sect. 3. plus ou moins dans tous les hommes , qu'autrefois les Armées , avant que de venir aux mains , s'y excitoient , en faisant retentir l'air de leurs clameurs.

VI.

Il y a des gens qui avec un tres-petit merite imposent tellement par un certain air d'élevation & de superiorité , qu'on ne peut se defendre ni de les estimer, ni même de les honorer. C'est ainsi que l'esprit & le cœur deviennent également les dupes des yeux & de l'imagination.

VII.

Il paroît de là que l'élevation est un signe fort équivoque de merite ; & quoiqu'elle assortisse parfaitement bien avec lui , elle n'en est pas toûjours accompagnée. C'est à d'autres marques qu'il faut le reconnoître pour en juger.

VIII.

Qu'il est aisé qu'un Prédicateur

qui a touché de penitence ſon auditoire, ſe flate vainement d'en eſtre touché lui-même ! Il en a fait tous les frais & tout le perſonnage : il n'a touché les autres qu'en paroiſſant touché : il a pardeſſus cela ſenti le contre-coup de toutes les impreſſions qu'il a faites dans le cœur de ſes auditeurs. L'air contrit & penitent de leur viſage l'a prêché en même tems qu'il les prêchoit. Mais aprez tout, il ſe peut fort bien faire qu'il ne ſoit point vraiment touché, & que ſon eſprit ſoit la dupe de ſon cœur, comme ſon cœur eſt devenu le joüet de ſon imagination, & de celle de ſes auditeurs. 3.*part.* *ſect.*3.

I X.

Un des mauvais effets de ce trop frequent uſage des ſens & de l'imagination, eſt de rendre extrêmement délicat pour les manieres: mais trez-ſtupide & trez-émouſſé pour les differences des choſes :

c'eſt de rendre incapable de demêler les verités un peu envelopées ; incapable même de bien uſer de ſa raiſon. Car ce qui flate les ſens touchant & modifiant l'eſprit, ſa capacité qui eſt bornée, en eſt tellement partagée, qu'il ne lui en reſte pas aſſez pour aprofondir une verité.

X.

Et qu'on ne diſe point que l'eſprit n'eſt pas toûjours occupé de ces ſenſations agreables. L'habitude qu'il a priſe de ne s'apliquer aux objets qu'à proportion qu'ils le touchent agreablement, fait que lors même qu'il eſt affranchi de l'impreſſion actuelle des objets ſenſibles, il ne peut s'apliquer aux verités intelligibles : parce qu'elles ſont deſtituées de ces impreſſions ſenſibles & touchantes qui ſont toute l'amorce de ſon aplication.

XI.

Et par là s'établit de plus en plus

le commerce d'illuſion qui eſt entre l'eſprit, l'imagination & le cœur : car aprez que l'imagination a ſeduit & corrompu le cœur par ſes images ſenſibles & flateuſes ; il rend à l'eſprit cette ſeduction, faiſant qu'il n'eſtime rien de grand, de ſolide, de relevé, ni de vray que ce qui eſt ſenſible & flateur. De ſorte qu'au lieu de ne trouver rien de beau, s'il n'eſt vrai : on ne trouve rien de vrai, s'il n'eſt beau & agreable. 3.part. ſect. 5.

XII.

De là vient l'indolence de la plûpart des gens ſur tout ce qu'on leur dit de la beatitude celeſte. C'eſt ce qui fait qu'il en eſt ſi peu à qui l'on puiſſe perſuader par raiſon, que les joyes de l'éternité ſeront infiniment plus charmantes que les plaiſirs ſenſibles de cette vie, & qu'il faut un effort de toute leur foy, pour les mettre en état de le croire.

3.part. sect. 3.

XIII.

De là vient leur indifference pour la justice, pour la verité, pour la sagesse. Quoi qu'on leur dise de la beauté de la premiere, de l'éclat de la seconde, & de l'étenduë de la troisiéme; on parle à des souches ou à des statuës: on court même risque de passer dans leur esprit pour un conteur de visions & de songes. Par la longue habitude qu'ils ont contractée de ne faire usage que de leur imagination, cette maniere de penser leur est devenuë si ordinaire & si naturelle, qu'ils ne peuvent plus, sans de trez-grands efforts, se tirer de là, ni donner la moindre atention aux idées purement intelligibles. Ils ne les aperçoivent que comme des éclairs, sans les pouvoir retenir; & dans le moment qu'ils voudroient s'en saisir, ils se trouvent entrainés par les impressions de mille idées sensibles, qui parlent bien plus haut, &

& avec plus d'autorité que les intelligibles, qui se font regarder comme bien plus réelles; & en comparaison desquelles les autres ne paroissent que comme des idées creuses & chimeriques.

3. part. sect. 3.

XIV.

De là vient que les verités les plus consolantes & les plus effrayantes de l'éternité, les touchent si peu : tout cela n'ayant rien de sensible, disparoît à leurs yeux, & est conté pour rien par leur imagination.

XV.

De là vient enfin leur insensibilité sur tout ce que vous leur dites de la dignité & de l'excellence de l'homme, consideré par sa plus noble partie; de sa spiritualité, de son immortalité, de sa destination à joüir de Dieu. Vous pensez par là leur bien relever le courage, & leur inspirer un extréme dégout de tous les objets sensibles, & des fortunes

3.*part.* perissables. Vous vous trompez.
sect. 3. Ils vous abandonneront tous ces titres pour le plus petit plaisir, pour une satisfaction d'un moment. O sens, ô imagination, ô miserable corps, que vous nous estes funestes!

CHAPITRE VI.

Des causes éloignées des impressions du cœur, & de leurs mauvaises suites. Et I. De la temperature de l'air du climat que l'on habite.

I.

ON s'aperçoit assez que l'air du climat que l'on habite fait de grands changemens dans le corps, & a beaucoup de part à

la bonne ou à la mauvaiſe ſanté : 3. part.
Mais on ne s'aperçoit pas ſi aiſé- ſect. 3.
ment des alterations qu'il cauſe dans le cœur, & de la force qu'il a pour varier nos mœurs. Rien cependant n'eſt plus ſenſible à ceux qui s'étudient un peu.

II.

L'air entrant par la reſpiration dans le ſang, comme on en convient aujourd'huy, & ſe mêlant entre ſes parties ; il eſt viſible que ſuivant ſes diverſes qualités : je veux dire ſon plus ou moins de groſſiereté, ou de ſubtilité, ſon plus ou moins d'agitation, ſon plus ou moins de diſpoſition à faire reſſort & à ſe rarefier ; il doit cauſer de trez-grandes varietés dans la nature & le mouvement du ſang, & de plus grandes encore dans la nature & le mouvement des eſprits.

III.

Puis que les impreſſionsdu cœur dependent donc, comme nous

3. part. sect. 3. l'avons déja dit, de celles du cerveau ; & que celles-cy dependent de la nature & du mouvement du ſang & des eſprits : il eſt évident que les varietés de l'air en cauſant de ſi grandes dans la nature & le mouvement du ſang & des eſprits, elles en doivent cauſer de pareilles dans les impreſſions du cœur : je veux dire qu'elles doivent former dans ce cœur une fort grande diverſité d'impreſſions.

IV.

On peut aſſurer, ſans crainte de ſe tromper, que c'eſt là la principale cauſe de la diverſité des mœurs des differentes Nations : c'eſt ce qui fait que les unes ſont belliqueuſes & les autres pacifiques ; les unes laborieuſes, & les autres pareſſeuſes ; les unes ingenieuſes, & les autres ſtupides : les unes ſtudieuſes, & les autres inapliquées. C'eſt ce qui fait même qu'entre les ſtudieu-

ſes, les unes ſont plus fixes, plus profondes, & plus atachées à un même ſujet; pendant que les autres ne ſont que ſuperficielles & voltigeantes. C'eſt ce qui fait que les unes ſont dociles, traitables, polies, & les autres feroces, groſſieres & intraitables. C'eſt enfin ce qui fait communément que le penchant dominant dans les unes eſt l'ambition; dans les autres la volupté des ſens; dans quelques autres l'avarice. Icy le vol, là la fourberie. Dans celles-là la bonne chere; dans celles-cy la galanterie, &c.

3.part. ſect.3.

V.

Mais qui peut eſtimer les deſordres & les illuſions qui naiſſent de la force de cette cauſe, & de l'ignorance où l'on eſt de ces impreſſions? C'eſt là la plus ordinaire ſource de toutes les mauvaiſes coutumes: c'eſt ce qui remplit les eſprits de préjugés, & qui fait regarder ſi favorable-

3.part. ment les uſages d'un païys, qu'on
ſect. 3. traite de ridicule tout ce qui s'en éloigne. C'eſt par là que les plus pernicieuſes coutumes paſſent en loix ; & que ce que l'on tient pour juſte dans une Nation, eſt eſtimé injuſte dans une autre. De là vient enfin que ce qui decide de la regularité ou de l'irregularité des mœurs, n'eſt pas l'ordre immuable de la juſtice : mais l'ordre des climats, & leur diſtance de l'équateur.

VI.

Que de gens ſe font honneur de leur vivacité d'eſprit & de leur penetration, comme de qualités qu'ils ont ſu ſe donner par leur travail & leur étude ; qui, cependant, n'en ſont redevables qu'à quelques degrés de proximité ou d'éloignement du Soleil ?

VII.

Ne vous remerciez point de vôtre tranquillité & de vôtre

moderation, comme de vertus *3. part.*
qui vous ayent beaucoup couté : *sect. 3.*
peut-être que si vous en connoissiez bien la cause, vous ne vous en sauriez pas plus de gré, qu'aux orangers de Portugal de porter de meilleures oranges que les autres.

VIII.

Enfin nos mœurs aussi-bien que nos vignes tiennent beaucoup de la nature du terroir où elles prennent racine.

CHAPITRE VII.

Des divers changemens du tems & des saisons dans un même climat.

I.

LEs divers changemens du tems & des saisons ne font pas moins d'impression dans le

3.*part.* cœur humain, & n'entrent pas
sect.3. moins dans ses mœurs, que la temperature de l'air; & cela pour des raisons assez semblables, & que je ne repeterai point : parce que chacun peut sur cela se rendre savant par son experience.

II.

Ainsi l'on éprouve d'ordinaire qu'un tems chargé & pluvieux rend pesant, morne & chagrin : au lieu qu'un tems découvert & serein rend guai, vif & dispos. Que l'on rapelle & que l'on compare les dispositions où l'on se trouve au printems & en hiver; & l'on sera surpris combien en ces deux saisons l'homme est different de lui-même.

III.

Il y en a qui reçoivent dans l'esprit & dans le cœur de trez-desagreables & de trez-vives impressions des vents, des neiges & des broüillards; & l'on peut dire que dans la plûpart des gens l'esprit a

ſes vents, ſes neiges & ſes broüil- *3. part. ſect. 3.*
lards, qui répondent à ceux du dehors.

IV.

Rien ne prouve mieux les étroites relations qu'a notre petit monde avec ce qui ſe paſſe dans le grand : car il eſt peu d'eſprits & peu de cœurs qui ne reçoivent les contre-coups de tout ce qui s'y paſſe de plus conſiderable. Et on les reçoit plus ou moins vivement, plus ou moins ſenſiblement, à proportion que la machine eſt plus ou moins robuſte, plus ou moins delicate, plus ou moins bien montée.

V.

De là viennent non ſeulement les maladies du corps, mais auſſi celles de l'eſprit & du cœur. C'eſt ſouvent ce qui produit ces alterations ſubites, ces ſaillies d'humeur, ces mouvemens de paſſions; ces diſpoſitions pour la guerre, ou pour la paix, pour la

3 part. sect. 3. concorde ou pour la discorde, pour le travail ou pour le divertissement.

VI.

Vous voulez connoître l'humeur d'un homme avant que de vous lier avec lui ? rien n'est mieux pensé : mais prenez garde à ne l'étudier pas superficiellement. Ne vous en tenez pas aux premieres montres. Cette humeur a diverses faces, comme les batimens : mais ces faces changent comme le tems, ce que ne font pas celles des batimens. Tel vous aura charmé dans un beau tems, qui vous fera desesperer, dés que le Coq aura tourné.

VII.

Les bizareries de l'humeur de l'esprit suivent naturellement les revolutions des humeurs du corps; & celles-cy ne sont que les écos des caprices du tems & des saisons. Il faut donc étudier l'homme dans tous les tems, si l'on

veut s'assurer de sou humeur.

VIII. 3.part. sect. 3.

Que cela fait bien voir la temerité & le peu de sagesse de la plûpart des alliances de nos jours! Elles se contractent sur la premiere entre-vûë, & souvent même sans s'estre vûs. Quelle cruauté ! de lier, pour toute la vie, par des liens sacrez, des humeurs peut-être aussi antipatiques que le feu & l'eau ! Quelle sorte de bien peut-on atendre de pareilles societés ! & faut-il s'étonner si elles ne se terminent le plus souvent qu'à de scandaleux divorces en cette vie, qui doivent estre suivis, dans l'éternité, d'une cruelle réunion dans les flammes devorantes !

IX.

Voulez-vous savoir pourquoy votre Raporteur vous a tantôt reçu d'une maniere si chagrine ? c'est qu'il faisoit broüillard ; & que celui-cy en causoit un chagri-

33.part. sect. 3. nant dans sa teste. Revenez dans un beau tems : vous le trouverez tout autre.

X.

Vous estes en peine d'où vient qu'aujourd'hui, pendant votre Sermon, votre Auditoire paroissoit, contre son ordinaire, si morne & si abbatu, si inquiet & si inapliqué : c'est que le tems étoit pluvieux & chargé : ou peut-être qu'il faisoit trop chaud.

X I.

Ce pauvre homme n'a été si injustement condamné, & n'a perdu la cause du monde la plus juste ; que parce que pendant que son Avocat la plaidoit, un froid violent ôtoit à ses Juges l'aplication necessaire : ou leur a fait negliger de demander des éclaircissemens d'où dependoit le juste jugement de cette cause. Deux ou trois degrés d'élevation dans le termometre lui auroient fait gagner son procez.

XII.

Qu'est-ce qui fait l'inconstance de l'homme ? quelle est la cause la plus ordinaire & la plus universelle de cette inégalité d'humeur, de cette instabilité d'esprit, de cette agitation de cœur, par laquelle, comme dit Job, il ne demeure jamais en même état? c'est le plus souvent l'inégalité du tems, des saisons, des alterations de l'air, laquelle en produisant une assez semblable dans son temperament, en excite une autre peu differente dans son cœur. Assurément si c'est estre fou, que de changer comme la Lune; il est plus de fous, qu'on ne pense. 3. part. sect. 3.

XIII.

C'est de cette même source que viennent les infidelitez pour ses amis & pour Dieu même; le peu de resolution dans ses entreprises, le peu d'atachement à ses devoirs, le peu d'assiduité à ses emplois, le

3. part. sect. 3. peu de fermeté dans son poste, le peu de residence dans son Benefice. Non ce n'est pas toujours par ambition, ni même par affaire qu'on le quitte. Quelque ébullition dans les humeurs du Pasteur causée par quelque alteration dans le tems, suffit pour l'enlever à son troupeau : mais une disposition oposée sufit aussi pour l'y ramener. Et tel s'enfuit à Paris pendant un rude hiver, qu'un printems ramenera avec les irondelles, & par une cause peu differente.

XIV.

Qu'on se fait d'illusions sur les objets, ou les causes de ses passions ! On veut perpetuellement raporter celles-cy à quelques objets sensibles ; & souvent elles n'ont point d'autres causes que les diverses dispositions de l'air que l'on respire. On se sent prevenu de joye ou de tristesse, à proportion que ces dispositions de l'air facilitent ou retardent la

circulation du ſang; de ſorte que ceux qui ne font reflexion ni ſur les diſpoſitions de l'air, ni ſur leurs effets, ſe prennent d'ordinaire de leur joye & de leur triſteſſe aux premiers objets qui leur frapent les ſens; & accuſent ainſi de leur chagrin des ſujets qui en ſont fort innocens; & en remercient d'autres d'une joye, à laquelle ils n'ont nullement contribué. 3.part. ſect. 3.

XV.

Ainſi lors qu'un homme eſt ému de joye par quelqu'une de ces cauſes ſourdes; tout lui rit, tout le divertit, tout lui plait: il ſe prend à tout de ſa joye: le plus deſagreable concert le charme, le plus mauvais Predicateur lui paroit paſſable & l'édifie. Si au contraire il eſt ſourdement frapé de chagrin, tout lui deplait, tout le deſole: il ſe prend à tout de ſon chagrin: les plus habiles Orateurs n'ont rien que de plat. Il baillera

3. part. sect. 3. cent fois dans les festes les plus enjoüées.

XVI.

Qu'il seroit à propos, avant que de s'engager à traiter avec les gens, de pressentir ces dispositions! mais il seroit encore bien mieux que chacun étudiât pour soy-même les causes insensibles de ces dispositions, quand ce ne seroit que pour éviter l'erreur de les atribuer à qui elles n'apartiennent pas.

XVII.

Ne vous fiez pas trop à ces sentimens de tendresse & d'ardeur pour Dieu: non plus qu'à ces resolutions que vous prenez sur l'execution de vos devoirs. Un demi tour de Coq peut faire, en un instant, geler tous ces fruits.

XVIII.

Tel plein d'un zele aparemment tout apostolique s'est embarqué pour les Indes par un vent

favorable, qui dés que le vent a changé, auroit voulu estre de retour : tant il est vrai que nos vertus, non plus que nos vignes, ne sont gueres moins les unes que les autres à la merci du caprice des vents & des saisons.

3. part. sect. 3.

XIX.

Il n'est point necessaire, pour expliquer tous ces effets, de recourir aux vertus occultes ni aux influences secretes des astres. Ce qui se passe auprez de nous & dans nôtre air grossier, est plus que suffisant. C'est du moins ce qui nous touche & nous remuë immediatement : car je ne voudrois pas nier que les influences des astres n'y eussent quelque part, & que par les épanchemens presque continuels qu'ils font dans nôtre sphere, de la matiere qui leur est propre (car c'est là tout ce que j'entens par leurs influences) ils ne produisissent de grands changemens dans l'air que nous respi-

3. part. sect. 3.
rons ; que ces changemens n'en produisissent de pareils dans nôtre corps, & que ceux-cy n'excitassent, par contre-coup, des alterations considerables dans nôtre cœur. Et comme tous ces changemens, de la part des astres, ne viennent que du mêlange d'une matiere si deliée, qu'elle est imperceptible ; on a raison de traiter leur action d'influence secrête.

XX.

Mais par cette même raison, l'on voit bien (pour le dire en passant) la vanité de cette science qu'on apelle *Astrologie judiciaire*, & le peu de fondement qu'ont les faiseurs d'horoscope, de prétendre sur la seule inspection de la situation des Astres, prédire, je ne dis pas simplement les évenemens qui dépendent de nôtre liberté, mais même les divers changemens de tems : car pour le faire avec quelque justesse, il faudroit savoir non seu-

lement la nature de cette ma- 3. *part.*
tiere deliée propre à chaque Af- *fect.* 3.
tre, je veux dire, sa grosseur, sa
solidité, sa figure & son mouve-
ment; il faudroit de plus connoî-
tre ces mêmes dispositions dans
la matiere qui compose la sphere
de la terre, & sur tout dans l'air
que nous respirons, afin de juger
avec quelque fondement, des di-
vers effets qui pouroient naître
de leur mêlange. J'avouë qu'avec
cette double connoissance, on
pouroit assez vrai-semblablement
prédire en general les humeurs
dominantes des hommes, leurs
penchans pour la paix ou pour la
guerre, en un temps plûtôt qu'-
en un autre; les famines, les ma-
ladies, l'abondance ou la sterili-
té: mais avec tout cela on seroit
encore fort éloigné de prédire les
divers évenemens de la vie des
particuliers, leurs fortunes, leurs
decadences, leur genre de mort:
car tout cela ne dépendant pas

3. part. simplement de l'enchaînement
sect. 3. des causes necessaires, mais particuliermeent de la liberté humaine à qui cet enchaînement n'impose nulle necessité ; on est toûjours maître de resister au penchant qu'il imprime, ou enfin, de le diversifier selon la diversité des conjonctures, en tant de manieres, que nul esprit créé ne peut naturellement prédire en particulier quel parti on prendra. Mais revenons aux éfets si réels & si sensibles que les changemens du temps & des saisons produisent dans nôtre cœur.

XXI.

Il ne faut, ny deviner, ny conjecturer ; il ne faut qu'un moment de reflexion, pour s'apercevoir que les diverses revolutions des saisons & des temps produisent d'ordinaire des revolutions toutes semblables de passions & de vices dans nôtre cœur. Ces passions & ces vices y servent,

ou plûtôt y dominent par quartier. *3. part.*
Ce cœur a ſes paſſions de prin- *ſect. 3.*
temps, ſes vices d'été, ſes paſſions d'automne, & ſes vices d'hiver.

XXII.

Il y a cependant des vices & des paſſions plus propres à certains âges de la vie, qu'à d'autres ; & comme on peut tres-bien diſtinguer tout le cours de la vie de l'homme en quatre ſaiſons, & luy donner ſon printems, ſon été, ſon automne & ſon hiver : on peut dire auſſi que les vices propres au printemps de la jeuneſſe, ſont tres-differens de ceux qui accompagnent la vieilleſſe, & que ſi celle-cy ſe trouve affranchie de ceux de la jeuneſſe, elle n'y a d'ordinaire pas plus de part ny plus de merite, qu'à n'avoir plus de cheveux ny de dents ; & qu'ainſi ſouvent on ſe flate d'avoir quité les vices, lors que ce ſont eux qui nous ont quité,

3. part. sect. 3.

XXIII.

La jeunesse étant, comme l'a si agreablement dit un illustre Auteur, *une ivresse continuelle & la fievre de la raison*; on s'atendra, sans doute, que la vieillesse en doit estre la santé & le bon sens; mais on s'y trompe fort: & il n'arive que trop souvent que la vieillesse est un assoupissement continuel, & la letargie de la raison.

XXIV.

Nos passions, comme les eaux de la mer, & par des causes peu differentes, ont leurs tempêtes & leur calme: dans leur calme, on se croit incapable d'agitation; dans la tempête, on ne croit pas jamais voir le calme. Ce sont extremitez à éviter: le juste milieu est de se défier de la tempête dans le plus grand calme, & d'esperer le calme dans la plus furieuse tempête.

XXV.

Il est de la prudence pendant le

calme, de se précautionner con- *3. part.*
tre la tempête, & de travailler *sect. 3.*
pendant la tempête à ramener le calme. Il faut avoüer cependant qu'à moins qu'une main invisible & toute puissante ne s'en mêle, les éforts que l'on fait pendant la tempête sont tres-inutiles, & les resolutions que l'on prend pendant le calme, sont fort suspectes d'illusion. Tel se croit alors converti & tout changé dans le cœur, qui ne l'est qu'en quelque partie de son temperament, & pour quelques jours. Les cicatrices des playes que ses passions lui ont faites, sont encore dans son cerveau & dans son cœur. Un autre vent viendra à s'élever, il causera une nouvelle ébulition dans son sang, il ramenera dans le cerveau des esprits propres à r'ouvrir ces cicatrices.

XXVI.

Enfin, qui que vous soyez, ne vous flatez ni de la tranquilité de

3. part. sect. 3. vôtre cœur, ni de la ſanté de vôtre ame. Sans une grace ſinguliere elles ne ſont pas moins à la merci des ſaiſons, que la ſanté de vôtre corps ; & ſouvent telle ſaiſon qui fait l'embonpoint de celui-cy, jette le trouble dans vôtre cœur, par les paſſions qu'elle y excite ; & donne, par leur entremiſe, la mort à vôtre ame.

XXVII.

Bon Dieu ! qu'eſt-ce que l'homme ? permettez, Seigneur, de vous le demander icy ? N'eſt-ce pas le joüet des vents ? c'eſt peu dire : Si l'on en croit un Prophete, il eſt devenu lui-même tout ſemblable au vent, par ſon agitation continuelle : *Homo vanitati ſimilis factus eſt.* C'eſt encore trop peu, & cela ne remplit qu'une partie de l'idée de l'homme : il faut, pour lui donner ſa perfection, ajoûter avec le même Prophete, que l'homme a l'agitation & l'inſtabilité de tous les

les vents : *Universa vanitas omnis homo vivens.* Ce qu'il est bon de lui dire, non pas afin qu'il se desespere : mais afin qu'il se connoisse tel qu'il est ; & qu'il cherche à s'apuyer sur quelque chose de plus fixe & de plus ferme, que ce qu'il trouve dans son cœur.

3. part. sect. 3.



CHAPITRE VIII.

De la nature des alimens dont on use, & du genre de vie que l'on méne.

I.

UNe des causes qui change autant les dispositions de nôtre machine ; & qui, par contre-coup, produit d'aussi grands changemens dans l'esprit, dans le cœur & dans les mœurs, ce sont les divers alimens dont on use. Il est

3 part. sect. 3. incroyable de combien de differens effets ils sont capables, suivant leurs diverses qualités; leur grossiereté, ou leur delicatesse; leur acidité, ou leur douceur; leur chaleur, ou leur froideur; leur excez, ou leur defaut. Pour en conjecturer quelque chose, il suffit de savoir que ces alimens se mêlent avec le sang, & deviennent ainsi la matiere dont se forment les esprits animaux, du mouvement desquels dependent la plûpart des impressions du cœur.

II.

Un homme qui a beaucoup jeûné se trouve abbatu, non seulement de corps, mais aussi d'esprit & de cœur. Son humeur en devient aigre, chagrine, inquiete, intraitable, facile à s'irriter. Un repas moderé lui rend sa belle humeur, son calme, sa serenité, sa facilité, sa douceur, sa politesse ordinaire.

III.

3.part. sect.3.

L'excez des alimens rend pesant, ſtupide, indolent, inſenſible. Leur groſſiereté produit à peu prez les mêmes effets. Au lieu que les alimens delicats, legers, ſpiritueux, & en mediocre quantité, donnent du feu & de la vivacité d'eſprit : mais auſſi ils inclinent à la magnanimité, à l'ambition, à la volupté, à la liberalité.

IV.

Enfin la chaleur, ou la froideur des alimens produiſent les mêmes diſpoſitions dans le temperament; & par là, penchent le cœur ou aux grandes & difficiles entrepriſes, ou à l'oiſiveté & à la pareſſe. Et tout cela ſe paſſe ainſi, à parler generalement : car à entrer dans le détail des particuliers, tout cela ſe trouve encore infiniment varié par la diverſité des temperamens.

V.

3. part. sect. 3. Le vin, par exemple, qui réveille la plûpart des gens, & leur donne du feu & de la vivacité, en endort quelques-uns, & les abrutit. Il produit dans les uns la colere & les emportemens; dans les autres l'agrément & la complaisance, la douceur & la liberalité: on en voit même à qui il donne ce qu'on apelle devotion, & qui par sa vapeur s'atendrissent jusqu'aux larmes sur les sujets de pieté; & tout cela en consequence de la diversité des dispositions qu'il rencontre dans le cerveau: tant il est vrai que nos mœurs dependent beaucoup des dispositions de la machine.

VI.

Les unes & les autres reçoivent encore de grands changemens du genre de vie que l'on méne. Une vie dure & laborieuse affermissant les organes, met en état d'estre trez-peu blessé des

mouvemens mediocres ; & par consequent d'en estre trez-peu frapé dans l'esprit & dans le cœur. 3.*part.* *sect.* 3.

VII.

Au lieu qu'une vie molle, delicate & sensuelle rend, par une raison contraire, d'une sensibilité & d'une delicatesse à estre extrêmement blessé des plus petits mouvemens ; &, par contre-coup, à en estre infiniment touché dans l'esprit & dans le cœur. Et de là viennent encore les bonnes & les mauvaises humeurs, les impatiences, les chagrins, & les divers penchants au bien & au mal.

VIII.

Que de gens se font honneur de soûtenir guayement l'austerité & les exercices de la penitence, qui ne sont redevables de cette disposition qu'à la dureté de l'éducation qu'ils ont euë, & qu'ils ont portée sans merite !

IX.

3. part. sect. 3. Vous vous plaignez de vôtre extréme sensibilité dans les exercices de la penitence ; & vous continuez à vivre mollement & delicatement. Quelle illusion ! Il faut, par une vie plus dure endurcir peu à peu vos organes, si vous voulez vous mettre en état de soutenir ces exercices.

X.

Tel se croit le plus vaillant homme du monde, parce qu'il vient de faire une action vigoureuse, qui n'en est redevable qu'à un doigt de vin qu'il avoit pris auparavant. A jeun & de sang froid il n'auroit pas même osé se mettre en défense. La plus haute valeur & la plus basse poltronnerie ne different souvent que de quelques degrés d'agitation dans les esprits animaux.

XI.

Vous vous savez parfaitement bon gré d'avoir soufert tranqui-

ſement une injure ; & dés là vous vous croyez d'une extrême moderation. Vôtre épuiſement cauſé par le defaut d'alimens a fait, en cette rencontre, toute vôtre vertu : parce qu'il a fait vôtre indolence.

3. part. ſect. 3.

XII.

Vous eſtes en peine d'où vient qu'un de vos amis vous a refuſé, contre ſon ordinaire, une aſſez petite grace : c'eſt que vous l'avez pris à jeun, & dans un tems où ſon cerveau manquoit d'eſprits. Revenez aprez dîner : vous le trouverez tout autre : un nouveau retour d'eſprits lui ramenera ſa tendreſſe, ſa ſenſibilité & ſa profuſion pour vous.

XIII.

Quel tems prend Herodiade pour demander à Herode la teſte de Jean-Batiſte ? Si elle l'avoit pris à jeun, elle n'y auroit pas reuſſi : c'eſt au milieu d'un repas delicieux, lorſque les liqueurs

3. ſert. pleines d'eſprits l'avoient rendu
ſect. 3. plus guai, plus vif, plus complaiſant. Quelques degrés de plus, ou de moins de chaleur dans le vin dont uſe un Souverain, font ſouvent l'établiſſement ou le renverſement des plus grandes fortunes. Un vin de Bourgogne ou de Champagne en fait la difference. Et rien n'eſt plus rare que ce que l'on voit de nos jours en France : je veux dire, que ce flegme & ce ſang froid toûjours égal, qui aprez, comme avant le repas, ne ſe ſent determiné que par le merite connu, à faire les fortunes des uns ou des autres ; & à remplir les premieres Charges de dignes ſujets.



3. part. sect. 3.

CHAPITRE IX.

Des airs & des manieres, des discours & de la conduite de ceux avec qui l'on converse.

I.

CE ne sont pas simplement les grands changemens dans nôtre machine, qui mettent tant de varieté dans nos mœurs : les plus petits y en produisent aussi-bien que les grands ; & l'on peut dire que tout ce qui vient à l'esprit par le corps, fait impression sur les mœurs. Les airs, les manieres, les discours, la conduite, les passions de ceux avec qui l'on converse, agissent sur le cœur en même temps que sur le corps, & donnent à ce cœur la plûpart de ses mouvemens.

3. part. sect. 3.

II.

D'où viennent d'ordinaire nos inclinations & nos aversions, ou, si l'on veut, nos simpaties & nos antipaties? Tout cela n'a guere sa source que dans l'exterieur & les dehors des hommes. Leurs airs, leurs manieres, leurs parures nous frapent les sens; & suivant la nature du contre-coup qui s'en fait dans le cœur, on se sent ou du penchant, ou de l'éloignement pour les gens. Eh! de quels préjugés, de quelles illusions, de quels desordres cela ne remplit-il pas ce cœur? C'est de là que viennent les haines injustes, les attachemens criminels, les desirs déréglés, les plus brutales passions.

III.

Non, ce n'est presque jamais par les qualités de l'esprit & du cœur qu'on s'attache aux gens, ou qu'on s'en éloigne: on se sent pris ou éloigné avant que de les avoir connus. C'est la taille, c'est l'air,

ce sont les manieres, c'est le tein, 3. part.
c'est la couleur des cheveux, c'est sect. 3.
celle de l'habit, c'est la façon de cet habit, c'est une peruque, c'est un ajustement particulier qui sied ou qui ne sied pas; non pas suivant le jugement de la raison, mais suivant l'impression des sens: car il est incroyable combien peu en cela la raison est consultée, & combien on s'en raporte aux sens.

IV.

Qu'un homme soit proprement ou negligemment vêtu, il n'en est ny plus, ny moins honnête homme: Cependant ces minces differences le changent du blanc au noir dans l'esprit de la plûpart des gens, parce que leurs sens & leur imagination en sont diversement frapés.

V.

Qu'allant rendre visite à un homme de consideration, on le trouve les cheveux rasés, sans perruque, une grande barbe, en lin-

3. part. ge sale, & le reste des habits auf-
sect. 3. si negligé ; & que l'on se sonde un peu, pour voir si l'on se sent pour luy en cet état, bien de l'estime, de l'inclination & du respect ; ou plûtôt, si l'on ne se sent pas frapé de dispositions toutes differentes, de quelque merite que cet homme soit d'ailleurs.

VI.

Au contraire, qu'un homme soit manifiquement ou gravement vêtu, grand rabat, grande peruque, longue robe ; on ne peut se défendre, ni de luy rendre du *respect, ni de* luy donner de l'estime, quelque peu estimable qu'il soit en éfet. L'hermine, *l'écarlate*, le cordon bleu, la calote rouge abatent l'imagination, malgré qu'on en ait ; & par contre-coup, font plier non seulement le corps par des marques de respect, ce qui est dans l'ordre ; non seulement l'esprit, en inspirant de l'estime souvent pour ceux qui ne la me-

ritent point ; mais même le cœur 3. part.
par des bassesses , des flateries , sect. 3.
d'aveugles loüanges. Qu'on s'examine , & l'on sentira vingt fois par jour l'impression de cette foiblesse.

VII.

Nous y sommes sujets , non seulement à l'égard de diverses personnes , mais aussi à l'égard de la même. Un même homme vû le même jour , en habit de ceremonie & dans son negligé ; ou bien avec des habits differemment assortis, nous paroît doux ou sévére, fier ou traitable , & nous inspire des sentimens & des devoirs tout differens ; plus ou moins d'estime , plus ou moins d'inclination : & ainsi l'on donne son estime aux ajustemens , au prix des étofes , & son inclination à la couleur des habits & des cheveux.

VIII.

Le comble de l'illusion , est que nous sommes les dupes de nous-

3. part. sect. 3. mêmes à cet égard ; & il n'y à gueres de gens qui aprés avoir bien passé du tems à s'ajuster, ne s'estiment, ne s'aiment davantage, & ne se croyent plus hommes de consequence, que lors qu'ils sont dans leur negligé.

IX.

Il est étonnant à combien peu de frais un homme sans merite peut se donner du relief & de la consideration dans l'esprit du vulgaire. On en a vû d'un trez-mince merite, ne se faire regarder qu'avec crainte & respect, par l'air seul de gravité qu'ils affectoient. Un colet bien empesé & bien tiré, de larges manchettes, un chapeau bien dressé qui ne fait qu'efleurer le haut du front ; & enfin un ton de consequence dans la voix, les faisoit passer pour des oracles, & reverer comme des esprits du premier ordre.

X.

Quelque chose qu'un malha-

bile homme entreprenne de prou- 3. part.
ver ; s'il le fait d'un air d'autorité sect. 3.
& de suffisance, avec feu & facilité d'expression, ne dît-il que des impertinences, il a raison pour mille gens : on l'écoute avec admiration : ses moindres expressions sont des demonstrations ; & l'on demeure convaincu de ce qu'il a voulu prouver ; sans s'en pouvoir alleguer d'autres raisons, que le ton & l'accent dont il a tiré ses consequences, & que la veneration qu'on se sent pour lui : tant il est vrai que l'esprit & le cœur sont souvent les dupes de l'imagination.

XI.

Cette foiblesse est encore bien plus ordinaire, lors qu'on a afaire aux personnes à qui la naissance ou la fortune, l'emploi ou le caractere, ou d'autres qualités exterieures donnent de l'autorité. On ne peut presque pas s'imaginer que ces personnes ayent ja-

3. part. sect. 3.
mais tort. Tout ce qu'elles disent sont des oracles & des decisions sans apel. C'est un Docteur : c'est un illustre Prélat: donc il a raison: cette consequence que l'esprit tire imperceptiblement ne reçoit nul doute chez bien des gens. Ces Messieurs eux-mêmes en sont les premiers persuadés : ou du moins ils agissent comme s'ils l'étoient, par la connoissance qu'ils ont de ce foible presque universellement répandu dans les esprits. Qu'il est doux , qu'il est commode de n'avoir à aleguer , pour toute bonne raison de ce que l'on avance , qu'un cordon bleu , ou une croix sur la poitrine!

XII.

Il est étrange combien l'air de hauteur & de susisance nous impose. Quelques libertins infectés de cet air traiteront & parleront avec mépris des devoirs & des creances de la Religion : il n'en faut pas davantage pour corrom-

pre le cœur de la plûpart des jeu- 3.part.
nes gens qui les entendront. L'air sect.3.
ſeul dont ces libertins aſſiſteront à un Sermon, ſera capable de gâter de jeunes eſprits qui font leurs heros de ces Meſſieurs, & qui les regardent comme le modele du bon goût. Qui pouroit exprimer combien cet air de libertinage, ſur tout lors qu'il ſe trouve joint au rang & à la naiſſance, fait de ravage dans une Cour, dans une Ville, dans une Province ? Jamais maladies contagieuſes n'eurent de plus promptes ni de plus funeſtes ſuites.

XIII.

Les airs de modeſtie, de pieté & de vertu font à peu prez des effets tout contraires. Jettez les yeux ſur une aſſemblée de jeunes ſolitaires que l'on éléve pour ſe conſacrer à Dieu. Cette ſalutaire triſteſſe, cette douceur & cette tranquilité, cette modeſtie & ce recueillement qui paroiſſent ſur

leur visage ; ce respect pour les sacrés misteres , ce silence religieux ; enfin tout cet air si mortifié & si penitent vous donne premierement une haute idée de cet état : Il vous remplit ensuite d'estime pour le bonheur qui y est ataché , & pour celui qui doit le suivre ; il vous inspire souvent un grand desir d'y participer , ou un vrai regret de ne le pouvoir faire : Enfin il vous oblige, comme naturellement , à prendre quelque chose non seulement de cet air de modestie & de mortification , mais aussi de la realité ; de sorte qu'on ne revient gueres de ces spectacles religieux , sans quelque touche dans le cœur, & sans quelque desir de conversion & de changement de vie. Je défie tous ceux qui ont esté à la Trape , & qui ont un peu observé l'air de ces solitaires, de me démentir sur cela. Tant il est vrai qu'on devient saint avec les saints, & mé-

chant avec les méchans ; & que les seuls airs de la machine font d'étranges impressions sur nôtre cœur & dans nos mœurs.

3.part. sect. 3.

XIV.

Il faut pourtant l'avoüer ; les airs de libertinage ont bien plus de pouvoir pour nous porter à l'impieté, que les airs de modestie & de mortification pour nous donner de la pieté. La raison de cette difference est, que les premiers trouvent dans nôtre cœur une cupidité qui favorise extrêmement leurs efforts & leur entrée, & avec laquelle ils entretiennent une continuelle intelligence : au lieu que les derniers ne trouvent que des obstacles à penetrer dans le cœur : parce qu'ils le trouvent presque toûjours défendu par les efforts de cette cupidité.

XV.

L'air pretieux & dedaigneux, l'air brillant & enjoüé n'ont pas

3. part. sect. 3. moins de pouvoir ſur bien des eſprits. Un homme enteſté de l'Hiſtoire, parlant du choix des Sciences, vous dira de cet air pretieux: Pitoyable galimatias que la Metaphyſique ! dés que j'en trouve un morceau dans quelque Livre, j'y paſſe comme ſur la braiſe. Il n'en faut pas davantage pour faire impreſſion ſur des imaginations foibles, & pour leur donner le dernier dégout d'une Science, ſans les principes de laquelle il eſt impoſſible de raiſonner ſolidement, ſur quelque ſujet que ce ſoit ; je dis même en fait d'Hiſtoire.

XVI.

Un autre d'un air enjoüé & brillant vous ramenera les faits les plus éclatans de l'antiquité ; & vous les depeindra avec autant de facilité & de vivacité, que s'ils ſe paſſoient ſous vos yeux. Un de ſes admirateurs ſe recriera: La belle choſe que l'Hiſtoire ! Il

n'en faut pas davantage pour en- *3.part.*
gager mille jeunes gens à donner *sect. 3.*
teste baissée dans cette étude où la memoire tient le haut bout, & la curiosité est si flatée : & à conter pour rien au prix d'elle, les Sciences de reflexion, qui seules peuvent servir à former le jugement & à donner de la justesse.

XVII.

Il seroit infini d'entrer dans le détail des effets de ce foible. C'est par là que les enfans prennent de si bonne heure les fausses maximes du monde. Un pere & une mere s'entretenant sans reflexion en presence de leur famille, parlent avec estime de ce qui ne merite que du mépris ; & avec mépris ou froideur de ce qu'on ne peut trop estimer ; relêvent extraordinairement les grandeurs humaines, les talens de l'esprit, les qualités du corps, l'habileté, la valeur, le savoir, &c. & ne marquent que de l'indifference

3. part. sect. 3. pour la vertu, la justice, les biens de l'éternité. Il n'en faut pas davantage pour corrompre le cœur & le jugement de leurs enfans ; & pour leur donner une estime infinie d'objets qu'ils ne peuvent trop fuir pour estre hureux, & du dégout de ceux qu'ils ne peuvent trop rechercher. C'est par là que s'établissent imperceptiblement dans leur esprit les plus fausses & les plus mauvaises maximes ; & c'est sur celles-cy qu'ils forment leur goût, & qu'ils prennent leurs mesures sur le choix des conditions: choix d'où depend d'ordinaire tout leur bonheur, ou leur malheur.

XVIII.

Quel remede à de si grands maux ? Il n'en est point de plus souverain, que de suivre le conseil du Saint-Esprit : je veux dire, de juger juste des choses. *Justum judicium judicate.* De negliger les apparences, les airs & les manie-

res ſenſibles : d'aler juſqu'au fond *3. part.*
des choſes, juſqu'aux qualités per- *ſect. 3.*
ſonnelles : & puis les comparant avec l'ordre immuable de la juſtice, juger ſuivant le raport qu'elles ont avec cet ordre.

XIX.

Il faut, pour ainſi dire, demaſquer tous les hommes : car effectivement il n'y a preſque rien de naturel dans leurs dehors. Tout y eſt affeté ; tout y eſt étudié ; tout y eſt deguiſé ; & ils laiſſent bien moins paroître ce qu'ils ſont, que ce qu'ils veulent qu'on les croye.

XX.

Dépoüillez cet homme de ces airs de grandeur ſous leſquels vôtre imagination s'abat, & vôtre cœur plie. Otez lui cette grande robe rouge, cette hermine, ſa calote & ſa peruque même, s'il le faut : & vous le verrez foible comme le reſte des hommes ; & peut-être l'eſprit plus petit, le cœur plus bas, plus mercenaire,

3.part. plus corrompu que le reste des
sect. 3. hommes.

XXI.

Cependant quoique l'air & les manieres nous imposent étrangement, & nous fassent souvent illusion ; il seroit aisé, en les étudiant un peu, d'arriver par là à la connoissance de ce qu'il y a de plus caché dans le cœur de l'homme : ces airs & ces manieres sont d'ornaire les plus naturelles expressions des sentimens qu'un homme a de lui-même. L'air dont il marche, le ton & l'accent dont il parle marquent souvent assez juste le plus ou le moins d'estime qu'il a de lui-même, & le rang qu'il se donne par raport aux autres. [L'air de fierté & de brutalité, dit un excellent Auteur, est l'air d'un homme qui s'estime beaucoup, & qui neglige assez l'estime des autres : l'air modeste est l'air d'un homme qui s'estime peu, & qui estime assez les autres : l'air

grave

grave est l'air d'un homme qui s'estime beaucoup, & qui desire fort d'estre estimé ; & l'air simple celui d'un homme qui ne s'ocupe gueres de soy ni des autres.] * Il faut donc, pour connoître l'homme, étudier ces airs : mais parce qu'il peut se contrefaire, & faire montre de certains airs qui ne répondent pas à ses dispositions interieures, il faut les étudier plus d'un jour : on ne peut gueres manquer de conter sur les airs qui lui sont les plus ordinaires : car il est mal-aisé qu'un homme se puisse contrefaire long-tems. Mais pour conter juste ; il faut le surprendre dans certains mouvemens qui lui échapent comme malgré lui, lors qu'il n'est pas en garde : on peut s'assurer que ce sont là des traits d'aprez nature.

3. part. sect. 3.

** L'Auteur de la recherche de la verité.*

XXII.

Il y a deux heures qu'un tel me parle avec toute la tranquilité, toute la politesse, toute la defe-

3 *part.* rence & toute la modeſtie poſſi-
ſect. 3. bles. J'en ſuis charmé, & tout preſt à lui donner mon eſtime. Je viens par malheur à lui dire quelque choſe de deſagreable, ou à lui diſputer le terrain ſur un ſujet où je crois avoir raiſon ; & je le vois tout d'un coup s'échaufer, & paſſer dans des airs de fierté, de hauteur & d'emportement : ce moment me le fait mieux connoître que les deux heures qui ont precedé. Le voilà, dis-je en moi-même, dans ſon état naturel : le premier étoit comedie ; je me retire, & remporte mon eſtime.



3.part. sect. 3.

CHAPITRE X.

Continuation du même sujet. Que tous les hommes ont dans leurs corps des principes mécaniques de compassion & d'imitation, qui sont de grandes sources d'illusions & de dereglemens pour le cœur.

I.

DAns le dessein d'établir une societé entre les hommes ; rien n'a esté plus sage à Dieu, que de les lier dabord par l'entremise des corps, & de faire que par leurs divers mouvemens ils se communicassent non seulement leurs airs & leurs manieres ; mais aussi leurs pensées, leurs inclinations & leurs passions. Car,

3. part. sect. 3. par là, ils ſont comme neceſſités de partager mutuellement leurs divers interets, leurs biens & leurs maux.

II.

Et c'eſt ce que Dieu a merveilleuſement executé, en mettant dans le corps humain, mais ſur tout dans le cerveau, des principes mécaniques, je veux dire des diſpoſitions & des reſſorts qui les portent naturellement, & avant toute reflexion & tout raiſonnement, à s'imiter & à ſe ſecourir mutuellement: en un mot, à l'imitation & à la compaſſion.

III.

Mais ce qui a eſté ſi ſagement inſtitué pour une ſi excellente fin, nous eſt devenu, par le deſordre du peché, une ſource feconde d'illuſions & de déréglemens pour le cœur. Diſons quelque choſe des effets qui naiſſent du principe d'imitation, & puis nous traiterons de ceux qui

viennent du principe de com- *3.part.*
passion. *sect. 3.*

§. I.

Des effets qui naissent des principes d'imitation.

I.

La moindre reflexion sufit pour s'apercevoir que c'est en consequence de ces principes que l'on prend, tous les jours, sans presque s'en apercevoir, les airs & les manieres de ceux avec qui l'on converse. Presque tout ce qu'on apelle politesse ou rudesse, manieres aisées ou gesnées, ne sont que des effets de ces principes; & se gagnent, pour ainsi dire, mécaniquement.

II.

C'est par là que se prennent, souvent malgré qu'on en ait, les accens des païs; la bonne ou la mauvaise prononciation; & c'est enfin ce qui fait cette grande

3. part. sect. 3. difference qui se trouve entre les hommes élevés à la Cour, dans la Ville, & dans les Provinces.

III.

Ce ne seroit pas un grand mal, si en consequence de ce principe on ne risquoit que de gagner de mauvais accens & de mauvais airs: mais cela va beaucoup plus loin. C'est par là que les maladies de l'esprit & du cœur deviennent aussi contagieuses que celles du corps, & qu'elles se communiquent & se prennent à peu prez de la même maniere. La fievre se gagne par la bouche, en respirant l'halene d'un fievreux; & les travers d'esprit, les extravagances & les passions se gagnent par les yeux & les oreilles, en voyant ou entendant des extravagans & des emportés.

IV.

Qu'on fasse reflexion sur ce que l'on ressent lors qu'on rencontre un homme passionné; & l'on véra

qu'on ſe trouve non ſeulement *3.part.*
agité dans le cœur des mêmes *ſec: 3.*
paſſions qui l'animent; mais même naturellement porté à prendre le même air ſur le viſage, la même ſituation, la même poſture, & les mêmes mouvemens de tout le corps. Un homme effrayé & ſaiſi de crainte répand l'épouvante & l'effroy dans le cœur de tous ceux qui l'abordent. Un homme enflammé de colere remuë & enflamme de ſa ſeule contenance les humeurs les plus douces.

V.

C'eſt aparemment ſur ce principe que JESUS-CHRIST a dit qu'il étoit impoſſible qu'il n'arivât des ſcandales: car comme les hommes ſont d'ordinaire peu en garde contre la coruption, & peu apliquez à reſiſter dans le mal aux principes mécaniques qu'ils ont pour l'imitation; il eſt comme neceſſaire qu'ils gagnent

3. part. sect. 3. mécaniquement les maladies d'esprit, & les passions les uns des autres ; passions, dis-je, qui sont la grande source de tous les scandales.

VI.

On comprend encore par là quel malheur on s'atire, suivant la parole de Jesus-Christ, lors qu'on donne scandale par des actions déréglées, & même par des airs & des manieres trop libres. Cela est d'une consequence infinie ; & l'on se charge, par là, du desordre & des pechez que commettent ceux qui se laissent aler à ces impressions.

VII.

J'ay ajoûté, *par des airs & des manieres trop libres.* Parce qu'il revient souvent plus de scandale de ceux-cy, que des actions les plus déréglées. Comme ces actions portent avec elles un caractere d'horreur ; il est

plus aisé de se garantir de leurs 3. part. impressions ; au lieu que par une sect. 3. raison contraire, étant moins en garde contre les airs & les manieres, on en prend plus aisément les impressions. Et de là on peut juger si dans ces saintes Communautés où l'on fait une particuliere profession de recueillement & de modestie ; c'est une petite faute d'y prendre des airs de dissipation & d'immodestie. On peut dire que c'est là la source funeste de tout leur relâchement.

VIII.

Mais comme les enfans, les jeunes gens, & tous ceux dont le temperament est delicat, sont plus sujets à gagner les maladies du corps ; ils sont aussi plus susceptibles des maladies de l'esprit & du cœur : parce que les fibres de leur cerveau étant plus delicates & plus flexibles, elles sont aussi plus susceptibles des impres-

3. part. sions des objets sensibles ; & rendent par consequent plus disposé à imiter ceux avec qui l'on vit.
j. ch. 3.

I X.

Que cela fait bien voir (pour le dire en passant) de quelle consequence il est, pour l'éducation des jeunes gens, de ne mettre auprez d'eux que des personnes, je ne dis pas simplement savantes & habiles : mais même polies, moderées, reglées, & d'un esprit droit. Quelques leçons de moderation, de politesse & de sagesse qu'un Gouverneur ou un Precepteur donne à son éleve ; elles profiteront peu, si lui-même n'est poli, sage & moderé. Un Precepteur donne tous les jours à son éleve deux sortes de leçons ; l'une par la voix & la parole, l'autre par sa conduite & ses manieres : or la leçon de l'action & de la conduite lui fait bien plus d'impression, que celle des paro-

ſes ; & il trouve bien plus de fa- 3. part.
cilité à imiter ſes airs, ſes manie- ſect. 3.
res & ſes paſſions, qu'à faire ce qu'il dit.

X.

On a vû des enfans d'une telle facilité à contrefaire les airs & les manieres des autres, que pour n'avoir vû qu'une ſeule fois certaines gens un peu extraordinaires ; ils les repréſentoient de la maniere du monde la plus naturelle, la plus vive, & la plus reſſemblante. Que ſi cela arive ainſi à l'égard des étrangers ; quelles impreſſions ne leur font pas les domeſtiques ; mais ſur tout un pere & une mere, qu'on les acoûtume à regarder comme les vrais modeles de leur conduite ? Et de quelle conſequence n'eſt-il pas, pour ces enfans, que les peres & meres ſe contiennent devant eux : évitent toute paſſion : vivent dans la retenuë & l'égalité d'eſprit ? Non, une mere, pour bien éle-

3. part. ver ses enfans, n'est pas obligée
sect. 3. d'estre savante, mais elle doit estre sage & moderée ; & par-dessus cela, il seroit à souhaiter qu'elle n'eût nul travers dans l'esprit : car si elle en a ; c'est un miracle, si ses enfans n'en tiennent.

XI.

Ce principe d'imitation agit souvent en nous, sans que nous le sachions, & que nous nous en apercevions. On pouroit en produire mille exemples ; en voicy un qui tiendra lieu de tous les autres. Un homme d'esprit & de vertu, de profession & de genie à estre fort éloigné de chanter des airs profanes, s'étant un jour trouvé dans un Coche d'eau, où l'on chanta plusieurs fois un air tout nouveau ; quoi qu'il ne s'y fût nullement apliqué, & qu'il se fût même entretenu de choses bien differentes ; cet air fit imperceptiblement tant d'impression

ſur ſon cerveau, qu'il ariva ſur le soir, qu'étant tombé en foibleſſe, parce qu'il avoit paſſé toute la journée ſans manger ; à demi revenu de ſon ébloüiſſement, par les ſecours qu'on lui donna, il ſe mit à chanter cet air, qu'il n'avoit jamais entendu que ce jour-là ; & le chanta effectivement avec beaucoup de juſteſſe, juſqu'à ce qu'il fut parfaitement revenu à lui-même. Les eſprits animaux étant libres pendant ce moment d'eclipſe de raiſon, ſuivoient naturellement l'impreſſion & la determination de mouvement qu'ils avoient reçûës pendant qu'on chantoit cet air ; & cette impreſſion les portoit mécaniquement à exciter dans les organes de ſa voix le même mouvement qui avoit agité les organes de ceux qu'il avoit oüi chanter, & d'où dependoit l'execution de cet air. 3. part. ſect. 3.

XII.

Que ſi ce principe d'imitation

3. part. sect. 3. a tant de pouvoir ſur nous, à nôtre inſçu; que n'eſt-il pas capable de faire, pour peu qu'on s'aplique à le mettre en uſage? C'eſt de là que viennent la plûpart de nos vices, de nos vertus, & de nos paſſions. On ſe ſent naturellement porté à imiter & à copier: on ſeconde delibérément la diſpoſition naturelle, & l'on prend ainſi les bonnes ou les mauvaiſes qualités de ceux avec qui l'on vit; & c'eſt ce qui fait dire à un Prophete, qu'on devient ſaint avec les ſaints, & impie avec les impies.

XIII.

On voit, de là, de quelle conſequence il eſt de ne ſe lier & de ne s'aſſocier qu'avec des perſonnes ſages & reglées: ou du moins qui faſſent profeſſion de tendre à la perfection. C'eſt l'avantage des Communautez Eccleſiaſtiques & Religieuſes: Mais parce que dans ces Communautez même tout le

monde n'eſt pas également parfait, ou ne tend pas également à la perfection : l'on doit encore y faire un triage, & ne ſe propoſer pour modéle que ceux qui ſe diſtinguent par leur ſageſſe & leur vertu. Car enfin preſque tout nôtre mal ne vient que de ce que dans la neceſſité d'imiter & de copier, on ne travaille qu'aprez de mauvais originaux. C'eſt ainſi que l'on fait de trez méchantes copies, & qu'on abuſe d'un principe que Dieu ne nous a donné que pour le bien & la perfection des ſocietés. 3. part. ſect. 3.

XIV.

Cet abus fait voir qu'un homme qui travaille à ſe perfectionner, doit ſe rendre tellement maître de ſa machine, qu'il ſoit en état de reſiſter au penchant qu'elle a à l'imitation, lors qu'elle porte à copier de mauvais modéles ; & qu'il ne ſe ſerve de ce penchant que lorſque la raiſon

3.part. sect. 3. ou la Religion le lui ordonnent, ou permettent. On le fait bien pour les mauvais accens & pour les mauvais airs; pourquoi ne le feroit-on pas pour tout ce qui va à corompre le cœur, comme les émotions, les passions & les vices des hommes?

§. II.

Des effets qui naissent du principe de compassion.

I.

DIfficilement se trouvera-t-il quelqu'un qui n'ait pas ressenti, plusieurs fois en la vie, les impressions & les effets de ce principe. Il n'est pas possible, à moins que de s'estre fait, par un long usage, une habitude de dureté & de cruauté, de voir fraper violemment un homme, ou lui faire quelque grande playe, sans en estre touché &

atendri. Il n'eſt pas même poſſi- 3. part.
ble de voir exprimer vivement ſect. 3.
quelque paſſion, ſans en recevoir l'impreſſion, ſans en reſſentir le contre-coup, & ſans y prendre quelque part : tout cela plus ou moins ſuivant la diverſité des diſpoſitions du cerveau des ſpectateurs. Et voicy, à peu prez de quelle maniere cela ſe fait.

A la vûë de la vive expreſſion d'une paſſion il ſe forme dans nôtre cerveau deux ſortes de traces ou d'images : l'une de l'objet de la paſſion ; & l'autre des mouvemens qu'il excite dans la perſonne qui eſt actuellement paſſionnée. Ces traces ſont plus ou moins profondes, à proportion que l'objet de la paſſion nous intereſſe ; & que les mouvemens de la perſonne paſſionnée ſont plus vifs & plus violens. L'impreſſion de ces traces, à proportion de ſa violence, met plus ou moins en mouvement les

3.part. esprits contenus dans le cerveau;
sect.3. & ce mouvement d'esprits, à proportion de sa force, excite 1. dans l'ame des sentimens conformes à l'objet de la passion; 2. dans le cœur des émotions plus ou moins sensibles, & une pente plus ou moins forte pour l'objet; 3. dans le corps des mouvemens plus ou moins grands par raport à cet objet. Et ainsi il se peut dire qu'en consequence des merveilleux raports que Dieu a mis entre nos corps, un homme passionné, ou qui exprime vivement une passion, l'imprime dans ses spectateurs aussi naturellement qu'un cachet s'imprime sur la cire; & que la corde d'un lut étant touchée n'ébranle pas plus necessairement la corde pareille d'un autre lut, parfaitement d'acord, dans une certaine distance; qu'un homme qui exprime vivement une passion, en excite une pareille dans ses

spectateurs. C'est sur ce fondement que roule l'art de persuader ; & c'est le premier sens dans lequel je prens le terme de compassion. Mais comme il se prend aussi, & même plus ordinairement, pour la part que l'on prend aux evenemens tragiques, & aux maux du prochain ; voicy comme cela se passe. 3. part. sect. 3.

II.

A la vûë d'une de ces scenes violentes, les esprits animaux se portent naturellement & violemment du cerveau dans les parties de notre corps, qui répondent à celles que nous voyons maltraiter dans un autre homme. Là ils excitent un frémissement, qui d'une part nous avertit de nous tenir sur nos gardes ; & de l'autre, nous donne par contre-coup, un vif sentiment du mal de cet homme : or ce vif sentiment nous blessant, excite en notre cœur l'atendrissement & la compassion ; & nous

3.part. sect. 3. porte naturellement & ſans reflexion, à ſoûlager ce miſerable, par le même empreſſement naturel que nous avons à nous ſoulager nous-mêmes : parce qu'effectivement, en le ſoulageant, nous nous ſoulageons.

Que d'illuſions la connoiſſance de ce ſeul principe eſt capable de diſſiper !

III.

Qui le croiroit, que dans la pitié qu'on a des autres ; dans la ſenſibilité qu'on témoigne pour leurs maux ; on ſe regardât ſouvent beaucoup plus qu'eux, & qu'on fût plus ſenſible à ſon propre mal, qu'à celuy d'autruy ? Rien cependant n'eſt plus ordinaire ; & ce ſentiment ne vient pas ſimplement, (comme un habil homme l'a crû) des reflexions que l'on fait, ſur ce qu'on peut tomber dans les mêmes maux ; ni du deſir que l'on a de s'atirer les mêmes ſecours en de pareilles ren-

contres : ce n'eſt ni une habile prévoyance de l'avenir, ni un apareil qu'on ſe prépare par avance. Ce n'eſt pas même toûjours un mouvement de charité dans les plus juſtes : ce ſentiment prévient toute reflexion, toute prévoyance, tout deſir. Les reflexions de la charité & de la prudence peuvent venir enſuite, & faire un bon uſage d'une diſpoſition qu'elles trouvent déja dans le cœur; mais d'ordinaire elles n'ont eu nulle part à ſa naiſſance. Ce ſentiment vient de ce que l'on ſoufre actuellement quelque choſe d'aſſez ſemblable à ce qu'on voit ſouffrir aux autres; & de ce qu'on veut ſe ſoulager en les ſecourant.

3. part. ſect. 3.

IV.

Que ce ſeul principe eſt propre à deciller les yeux ! & que de gens pouroient, par là, ſe détromper de leur vertu pretenduë ! Il doit du moins leur ren-

3. part. sect. 3. dre cette vertu fort suspecte, & les empêcher de se savoir si bon gré de leur tendresse pour les miserables; & même de la compassion dont ils se sentent touchés, lors qu'ils pensent aux soufrances de JESUS-CHRIST: car il se peut fort bien faire que tout cela ne soit qu'un effet naturel du principe mécanique de compassion.

V.

Qu'on ne s'aplaudisse donc point d'avoir le cœur tendre & sensible pour les miseres du prochain. Qu'on ne se flate pas aisément que ce soit la charité qui ait formé cette disposition. Souvent cette sensibilité ne vient que d'une plus grande delicatesse d'organes. Car le mouvement des esprits excité à la vûë sensible d'un objet touchant, se communicant plus violemment aux fibres d'un corps delicat, qu'à celles d'un corps robuste ou en-

durci ; les ſentimens qui s'en ex- 3. part. ſect. 3.
citent dans l'ame, doivent, en conſequence des loix de ſon union, eſtre à proportion plus vifs. Et c'eſt par cette raiſon que les femmes & les enfans ſont beaucoup plus tendres & plus portés à la compaſſion que les autres. Il s'en trouve qui, par cette diſpoſition, ne peuvent, ſans s'évanoüir, voir ſeigner une perſonne, ou tuer un poulet.

V I.

Qu'on juge de là, combien il eſt aiſé, ſur tout aux femmes, de donner dans l'illuſion à l'égard des ſentimens de devotion. Leur imagination beaucoup plus vive & plus delicate que celle des hommes, peut faire dans leur corps, & par contre-coup dans leur ame, à peu prez, les mêmes impreſſions que la preſence ſenſible d'un objet.

VII.

3. part. sect. 3.

Ainsi les simples images qu'elles se forment de la Passion de Jesus-Christ, & des suplices des Martirs, dans leurs meditations, peuvent les remuer & les atendrir à peu prez autant qu'auroit fait la realité de ces évenemens, si elles y avoient été presentes. Et cela leur arive, sur tout si, avec cela, leur imagination se trouve aidée par la vûë sensible de quelques tableaux ou de quelques figures qui representent vivement ces evenemens tragiques.

VIII.

Qu'on ne se fie donc pas aux sentimens de compassion, de tendresse & de condoleance que l'on éprouve alors : qu'on se fie aussi peu aux larmes que l'on répand ; qu'on ne se fie enfin, ni à ces desirs d'imitation de soufrance dont on est touché ; ni même à ces exercices de pénitence dont on

s'aquite alors avec tant de plaisir. 3.part.
Je ne dis pas que ces choses soient sect. 3.
mauvaises, à Dieu ne plaise, mais elles sont équivoques; & il se peut fort bien faire que toute cette compassion, cette tendresse & ces larmes ne soient qu'une suite necessaire de la delicatesse des organes & de la vivacité d'une imagination échaufée; & que ces exercices de pénitence ne viennent que du plaisir que l'on trouve à prendre le plus de part que l'on peut aux douleurs de ceux à qui l'on compatit.

IX.

Il y a encore plus que cela, & l'illusion peut aler plus loin: car il peut ariver à quelques personnes d'un temperament extremement delicat, que pendant qu'elles s'apliquent fortement à la consideration d'un objet touchant, par exemple, d'un Crucifix; elles se representent si vivement la douleur des playes des mains & des

3. part. pieds, & celle que causa le cou-
sect. 3. ronement d'épines ; qu'elles ressentent dans les parties de leur corps qui répondent à celles-là, un fremissement d'esprits qui leur cause quelque douleur ; & de là il peut encore ariver que par le desir qu'elles ont de participer au suplice du Sauveur, elles prennent par une illusion de bonne foy, ce leger sentiment de douleur, pour une impression réelle des playes du Sauveur, & pour une vraye aplication de sa courone d'épines.

X.

On auroit peut-être peine à croire que cette compassion naturelle qui suit necessairement de l'impression sensible d'une figure devote sur l'imagination de quelques personnes, pût aler jusques là ; je veux dire, jusqu'à causer quelque douleur dans les parties du corps : si je ne faisois voir par un fait incontestable, qu'elle

peut même aler plus loin. Voici le fait, je ne dirai rien que je n'aye vû & entendu. 3. part. sect. 3.

XI.

Dans une Ville de ce Royaume je rencontrai un jour un jeune homme âgé de quinze à seize ans, que l'on soutenoit par dessous les bras, parce qu'il ne pouvoit se soutenir lui-même. A peine eus-je jeté les yeux sur lui, que je fus trez-surpris de lui trouver bien de la ressemblance avec un Crucifix. Il avoit le visage livide, moucheté de quelques goutes de sang, la tête enfoncée entre les épaules, la poitrine avancée, les bras depuis l'épaule jusqu'au coude élevez, les deux pieds l'un sur l'autre, & les genoüils pliés. Dans les reflexions que me fit faire en peu de tems l'extraordinaire de ce spectacle, je fus frapé d'une extrême curiosité d'avoir un moment de conversation avec M^e sa mere. Je l'obtins: & elle eut

3. part. Sect. 3. la bonté de me donner, sur cela, tous les éclaircissemens que je souhaitois & que j'atendois. Elle m'aprit donc qu'ayant eu, étant fille, beaucoup de devotion à un Crucifix qu'elle conservoit, & s'étant fait une espêce d'habitude d'aler lui conter toutes les peines qui lui arivoient; étant ensuite mariée, il lui en ariva une assez cuisante, pendant sa grossesse; pour en aler chercher, à son ordinaire, l'adoucissement aux pieds de son Crucifix. Que là elle se sentit extraordinairement touchée des soufrances du Sauveur; qu'elle demeura assez long-tems à les repasser les unes aprez les autres dans son cœur, avec tendresse & desir de les imiter; & qu'enfin elle ne soupçonnoit point d'autre cause de ce qui étoit arivé à l'enfant dont elle acoucha ensuite. Mais elle ajoûta que ce que j'en voyois, alors, n'étoit rien, en comparaison de ce qu'il

étoit lors qu'il naquit : que les cinq playes étoient parfaitement marquées ; aussi-bien que le sang & les larmes sur le visage : & que tout étoit beaucoup plus ressemblant : mais qu'elle lui avoit fait faire tant de remedes, qu'elle avoit un peu diminué de cette ressemblance.

3.part. sect. 3.

XII.

Il n'y a, ce me semble, personne qui ne voye bien de ce simple & fidele recit que la compassion naturelle excitée dans cette femme, par la vûë sensible du Crucifix ; & soûtenuë de l'action de l'imagination, dût determiner les esprits à se porter avec rapidité non seulement dans les parties du corps de la mere, qui répondoient à celles qu'elle voyoit maltraitées dans le Crucifix ; mais aussi, par contre-coup, dans celles de l'enfant qu'elle portoit. Car les enfans dans le sein de leurs meres, sont avec elles dans une

3.part. parfaite communauté de mouve-
sect. 3. mens & de sentimens. Et l'on voit bien encore que la difference des effets que ce cours d'esprits produisit dans la mere & dans l'enfant, ne vient que de celle de la delicatesse de leurs organes. Car les membres de l'enfant étant incomparablement plus delicats que ceux de la mere : ce qui ne produisit dans ceux-cy que quelque fremissement, ou quelque legere douleur, forma dans ceux-là, à cause de leur extréme molesse, ces impressions & ce dérangement qui causent tant d'admiration.

XIII.

Ajoûtez à cela, que la mere s'étant sentie portée à l'imitation du Crucifix qu'elle consideroit ; son enfant aura dû aussi s'y sentir disposé : Mais il y a eu entre l'une & l'autre cette notable difference ; que les esprits & les autres principes d'imitation dont nous

avons parlé cy-dessus, & qui leur 3. part.
convenoient également, n'ayant sect. 3.
pu rien déranger dans le corps de la mere, à cause de la dureté & de la resistance de ses organes; auront trouvé une extréme facilité à faire prendre au corps de l'enfant, à cause de la delicatesse de ses membres & de ses fibres, la posture & la situation du Crucifix, & en un mot, à lui faire exprimer sa parfaite ressemblance.

XIV.

Et il faut bien remarquer qu'il n'est point necessaire que tout ce dérangement se soit fait en même tems. Comme la mere ne consideroit les soufrances du Sauveur que par parties, & que les unes aprés les autres; les esprits ne se portoient aussi que successivement dans les diverses parties de la mere & de l'enfant.

XV.

Au reste qu'on n'infere pas de cet exemple, que les femmes,

3. part. sect. 3. dans le tems de leur grossesse, ne doivent pas mediter la Passion de JESUS-CHRIST. Ce que l'on en doit raisonnablement conclure, est: que les femmes & les hommes devroient, en la meditant, faire beaucoup plus d'usage de leur foy & de leur intelligence, que de leur imagination: car il est inconcevable combien cette faculté, lors qu'elle est une fois échaufée, impose & séduit dans les exercices de la vie spirituelle; & sur tout dans celui de l'oraison. Elle fait prendre des phantomes pour des realités; de pures visions, pour des révélations: des états chimeriques, pour des états effectifs: des mouvemens purement naturels, pour des impressions surnaturelles de l'Esprit de Dieu: des épuisemens de teste, & des éblouïssemens pour des extases: de simples mouvemens d'amour propre pour les plus vives flammes de l'amour de

Dieu : quelque redoublement dans les batemens du cœur, pour de nouveaux accez de cet amour divin. Un *in folio* ne sufiroit pas, si l'on vouloit faire un détail de ce que l'on sait de ces égaremens, & de ce qu'on en a apris d'original. 3. part. sect. 3.

§. III.

Continuation du même sujet.

I.

SI les effets de ce principe mécanique de compassion ne se répandoient que sur le corps, ce ne seroit pas un grand mal ; mais ils passent jusques au cœur ; & c'est ce qui fait qu'on entre si aisément dans les passions de ceux avec qui l'on converse ; & qu'elles se gagnent quelquefois aussi facilement que la fievre. Cela arive, sur tout, entre les personnes dont les dispositions de temperament ont quelque con-

✠

MODLITWA

Do S. JANA KANTEGO.

SWięty JANIE KANTY! Polakow ozdobo, Obronco Krakowa; na ziemi Laurem Doktorſkim á w Niebie Koroną Chwały uwieńczony, miłośniku uboſtwa y ubogich, ſam ich odziewaiący, y karmiący! zapowietrzonych Lekarzu, kilku umarłych wſkrzeſicielu obmow, y nieprawdy ſię ſtrzegący, w poſtach ſię kochaiący! ileś Cnot miał, tyle Ci oddaię pochwał, á proſzę, wyiednay mi u BOGA choć cząſtkę tych doskonałości, y Cnot twoich, á naybardziey

miłość Naywyżſzego Dobra, z ktorego na mnie ſpłynie wſzyſtko. Wyiednay mi też Swięty Doktorze! od Naywyżſzey Mądrości naypierwſzą mądrość, toieſt boiaźń Boſką, y umieiętność Prawa Jego, ábym według niego żyiąc świątobliwie, skonał ſzczęśliwie y zbawiennie. Przytym Oyczyznę twoię, y naſzę broń od wſzelkiey przeciwności, zachoway ią w pokoiu, w Wierze nienaruſzoną, w Cnoty Chrześciańſkie, y w złotą wolność zawſze kwitnącą, *Amen.*

Na część tego Swiętego, Oycze naſz, 1. Zdrowá Marya, y Chwała Oycu. &c.

3. part. sect. 3.
formité. Ce n'est pas qu'un homme passionné & agité d'une passion violente ne passionne, dans le moment, presque tous ceux qui le voient, soit qu'ils soient de même, ou de different temperament. Il n'est presque pas possible d'empêcher que la vûë sensible des traits que la passion forme sur le visage de cet homme, ne produise des traces dans le cerveau, des mouvemens dans les esprits animaux, & des impressions dans le cœur, fort semblables à celles dont cet homme est agité : mais lorsque ces impressions ne sont pas favorisées par le temperament, & par les dispositions de la machine ; elles s'effacent d'ordinaire dés qu'on n'est plus en presence de cet emporté.

II.

C'est aparemment icy une des raisons pour lesquelles on retire si peu de fruit de certains Ser-

mons dont on a été extrémement 3.*part.*
touché, lors qu'on les entendoit. *sect.* 3.
Le Predicateur prêchoit de la maniere du monde la plus vive, la vertu, l'austerité & la penitence. Il se donnoit cent divers mouvemens pour paroître penetré de leur beauté & transporté de leur amour. L'image si sensible & si vive de ces dispositions peinte sur son visage, en formoit imperceptiblement une toute semblable dans le cerveau, sur le visage, & même dans le cœur de ses auditeurs, on se croyoit inébranlable dans l'amour de la penitence. Mais le Predicateur a-t-il disparu ? toutes ces dispositions se sont evanouiës. Parce que ne trouvant rien qui les favorisât dans le temperament des auditeurs ; n'y trouvant au contraire rien que de fort opposé à l'austerité & à la penitence ; ces dispositions, qui n'avoient pû y estre introduites qu'avec violen-

3.part. ce ; ont diſparu, dés que l'effort
ſect. 3. a ceſſé. Et dés que le Predicateur s'eſt tû : *periit memoria eorum cum ſonitu.*

III.

On peut voir de là la raiſon de l'extrême diference des éfets que produiſent aujourd'huy nos plus ſaintes prédications, à ceux que produiſoient autrefois ces diſcours & ces harangues que l'on faiſoit au peuple & aux ſoldats, pour les porter à quelque entrepriſe violente & extrémement difficile. Ces diſcours étoient preſque toûjours ſuivis de l'éfet & d'un hureux ſuccez ; parce que quoique les entrepriſes fuſſent d'ordinaire fort contraires au temperament de la plûpart de ceux qu'on y vouloit porter: neanmoins, comme il ne s'agiſſoit que d'une action paſſagere, & qu'on les y apliquoit dés qu'on les avoit ſufiſament remués ; on ne donnoit pas le tems au mouvement de ſe

ralentir, ni à la passion qu'on avoit alumée, de se refroidir : Au lieu que la vertu, l'austerité & la penitence étant pour les Chrétiens des exercices de toute la vie, & les prédications qui y portent, étant trez-rares ; les mouvemens & les saintes passions qu'elles excitent, se dissipent bientôt, si elles ne sont soutenuës par la grace.

3. part. sect. 3.

IV.

On peut encore juger de là, de quelle utilité sont les exhortations à la mort, que l'on fait à ceux qui sont condamnez à mourir, ou d'une mort violente, ou d'une mort naturelle ; & combien cela peut leur servir à faire du moins avec tranquilité, le sacrifice de leur vie.

V.

En combien d'illusions l'ignorance de toutes ces choses ne peut-elle pas nous jeter ? Dans une disposition favorable on en-

3. part. sect. 3. tend un Prédicateur dire merveilles sur le mépris du monde, & étaler de la maniere la plus éloquente & la plus touchante, les avantages de la vie Religieuse & solitaire. A ce discours, le feu s'alume, le cœur s'embrase, la chaleur se répand jusques sur le corps. En cet état, l'esprit & la chair n'imaginent plus d'autre joye que celle de goûter Dieu. Dans ce moment actuel d'une ardeur passagere, on prend son parti; & sans consulter personne, on part de la main, & l'on se jête avec éclat dans un Cloître. A peine ce pas est-il fait, que ce feu venant à s'éteindre, on se trouve tombé des nuës; on ne regarde plus le Cloître que comme une terre qui devore ses habitans; on ne songe plus qu'à en sortir; ou si parce que le pas est fait, on veut soutenir la gageure, à quels ennuis & quels chagrins ne s'expose-t-on pas!

VI. 3. part. sect. 3.

D'où viennent la plûpart des liaiſons, des ſimpaties, des ataches? D'où vient que les perſonnes guayes cherchent les humeurs enjoüées; que les triſtes ſe lient avec les melancholiques; que les tranquiles ſe plaiſent avec les humeurs douces; que les emportés ſe faufilent ſi volontiers avec les turbulens? C'eſt que dans ces liaiſons chacun trouve de quoi entretenir ſa paſſion favorite, & ſe ſent remué d'une maniere conforme à ſon temperament; de ſorte que comme rien ne fait plus de plaiſir; rien auſſi n'atache plus aux perſonnes qui le cauſent: & ainſi il arive ſouvent que l'on prend pour de parfaites amitiés, des liaiſons qui ne relevent que de la machine.

VII.

Il eſt ſurprenant combien ce qui frape les yeux, l'oreille & les autres ſens, a de pouvoir pour

3. part. changer subitement le cœur hu-
sect. 3. main, & pour le corompre. Ce foible en ce qui regarde les yeux, est assez connu ; & c'est même sur cette connoissance, qu'est fondée la retenuë de ceux qui veillent un peu sur leur cœur, & la défiance perpetuelle où ils sont de leurs yeux.

VIII.

Mais communément on ne se défie pas assez de l'oreille : on ne la croit pas si suspecte d'intelligence avec les ennemis du cœur ; ou du moins on s'imagine qu'il y a bien plus loin de l'oreille, que des yeux au cœur. Pures illusions : le chemin est tout aussi court. Du cœur à tous les sens il y a des chemins couverts si glissans, & des cordes tellement tenduës, que les mouvemens se transmettent en un instant d'un bout à l'autre : & les impressions que font sur ce cœur, les ébranlemens excités sur le tambour de l'oreil-

le, par les chanſons, les airs me- 3. *part.*
lodieux, & le ſeul ton de la voix, *ſect.* 3.
ne ſont ni moins vives, ni moins touchantes, ni moins dangereuſes, que celles qui paſſent par les yeux.

IX.

Un air bien chanté a deux ſortes de langages, tous deux propres à ſe faire entendre du cœur; mais dont l'un lui fait des impreſſions bien plus vives que l'autre. Ces deux langages ſont fondés ſur deux ſignifications qui ſont propres à cet air: l'une eſt arbitraire & d'établiſſement humain; l'autre eſt naturelle & fondée ſur les loix de l'union de l'eſprit avec le corps.

X.

La ſignification arbitraire, eſt celle qui eſt atachée aux paroles: car il eſt viſible que ce n'eſt que parce que les hommes en ſont convenus, que tels & tels termes ſignifient telles & telles cho-

3.part. ses. La liaison des idées avec les
sect.3. termes est purement d'institution humaine.

XI.

La signification naturelle dans les chansons, est celle qui est atachée à l'air & à ses cadences, au ton de la voix & à ses inflexions: car tout cela presente naturellement à l'esprit des auditeurs, les images des diverses passions & des divers mouvemens dont la personne qui chante est agitée, ou du moins dont elle feint de l'être; & l'image de ces mouvemens forme par contre-coup, des passions toutes semblables dans le cœur des auditeurs.

XII.

Mais ce n'est pas encore là tout ce que comprend cette signification naturelle: mille idées accessoires, fort differentes de celles que presentent les paroles, & toutes touchantes & remuantes, se glissent furtivement dans l'es-

prit des auditeurs, & cela diffe- 3.part.
remment, ſuivant la diverſité de ſect. 3.
leur temperament, de leur âge, de leurs inclinations, de leurs habitudes; & les remuent auſſi differemment, ſuivant les diſpoſitions de leur machine.

Or il eſt bien certain que ce n'eſt qu'en conſequence des loix de l'union de l'eſprit & du corps, que ces voix, ces airs, ces cadences forment ces impreſſions, excitent ces idées, & conſpirent ainſi à toucher le cœur & à le remuer, à l'atendrir, ou à l'aigrir.

XIII.

Ce qu'il y a en cela de bien digne d'être remarqué, c'eſt que ce n'eſt pas ſimplement à entendre chanter les autres qu'on ſe ſent remué: on ſe remuë ſoi-même en chantant. Que disje? on ſe touche, on s'atendrit en imaginant ſimplement les diverſes cadences & inflexions d'un air, ſans même ſonger aux paroles.

3 part. sect. 3.

XIV.

Voilà donc ce que comprend la signification naturelle d'un air, & ce qui fait voir combien elle est plus vive, plus remuante & plus touchante que la signification des paroles. Mais quoi qu'elle soit si étenduë, si vive, si remuante & si touchante; c'est neanmoins celle à laquelle d'ordinaire on fait moins d'atention, & dont on se defie le moins : on ne prend garde qu'à la signification des termes ; & pourvû qu'ils ne presentent à l'esprit nulle idée deshonnête, on ne soupçonne pas qu'il y ait le moindre danger à les entendre chanter.

XV.

Mais que c'est peu connoître cette signification naturelle ; & que c'est être peu savant dans la connoissance de l'homme, que de ne pas voir le desordre qu'elle peut causer dans un cœur, & les playes qu'elle y peut former! telle

parole qui non chantée n'auroit *3.part.*
pas eu la force de vous faire la *ſect. 3.*
moindre impreſſion, eſt capable, lors qu'elle eſt chantée, de vous toucher, de vous remuer, & de tout boulverſer dans votre cœur. Tout vous parle, tout vous impoſe, tout vous ſeduit dans un air bien chanté ; paroles, cadences, inflexions, chutes ; il n'eſt pas juſques au ton de la voix de la perſonne qui chante, qui n'ait ſon langage particulier, ſouvent intelligible au ſeul cœur. Il n'y a rien en tout cela, qui n'excite des ſentimens, qui pour être quelquefois un peu ſourds, n'en remuent pas moins vivement ; rien enfin qui ne rapelle d'anciennes idées, ou qui n'en excite de nouvelles, les unes & les autres ſouvent fort dangereuſes.

XVI.

Cependant mille gens, d'ailleurs craignans Dieu, prennent plaiſir à entendre bien chanter, ſans

croire faire le plus petit mal. Quel mal fais-je, disent-ils ? j'écoute des paroles qui n'ont rien que de chaste, que d'honeste, que d'édifiant. C'est un plaisir qui n'est point défendu, & dont on peut user innocemment.

C'est ainsi qu'on ne fait atention qu'au sens des paroles, à la justesse de la composition de l'air, & à la maniere mesurée & methodique dont on le chante; & qu'amusé de ces objets directs & principaux, on ne fait nulle reflexion sur cent idées accessoires qui se presentent furtivement à l'esprit; sur mille sentimens doux & tendres qui se glissent dans le cœur, & sur autant de mouvemens de passion dont on est imperceptiblement agité.

XVII.

Il n'y a point d'air qui par ses differentes parties & ses diverses mesures ne soit propre à faire naitre differentes passions, & à

exciter divers mouvemens dans 3.part.
le cœur. L'impreſſion lui en con- ſect. 3.
tinuë, tant que l'imagination conſerve les images de ſes meſures & de ſes cadences ; & , ce qui eſt bien remarquable , c'eſt que lors qu'une fois les traces de ces cadences & celles de ces paſſions & de ces mouvemens ont eſté bien unies ; quoique dabord le ſens des paroles ait contribué à exciter ceux-cy ; on ne peut plus enſuite entendre chanter l'air ſeul, ſans paroles , ni même ſe retracer tacitement les images de ſes cadences & de ſes meſures , ſans ſentir les mouvemens de ces paſſions ſe renouveller. Et tout cela ſe paſſe auſſi neceſſairement, qu'un écho repete l'air de ceux qui chantent à une juſte diſtance du lieu où il eſt.

XVIII.

Cecy fait bien voir l'illuſion de ceux qui s'imaginent que pour ôter aux airs ce qu'ils ont de pro-

3. *part.* *sect.* 3. fane & de dangereux, il n'y a qu'à changer les paroles ; & que dés qu'on en aura substitué d'édifiantes, ces airs n'auront plus rien que de spirituel, que de consacré ; & pouront passer pour des Cantiques propres à estre chantés même dans nos Eglises. Cette maniere de spiritualiser les airs, n'est qu'une pure illusion ; & elle est d'autant plus dangereuse, qu'on s'en défie moins. L'esprit trompé par le sens specieux des paroles conte pour rien le langage de l'air ; ou, s'il en est remué, il ne soubçonne pas qu'il y ait le moindre mal à s'abandonner à ces mouvemens, & à se laisser atendrir le cœur ; & il ne fait pas reflexion que cent idées accessoires extrémement sensibles & touchantes dérobent imperceptiblement les mouvemens de ce cœur, & le tournent vers des objets fort differens de ceux de la pieté.

XIX.

XIX.

Cet effet est sur tout immancable, lorsque ces airs spiritualisés ont dabord été composés sur des paroles profanes ou trop libres : car la liaison de l'air avec ces paroles en a produit une autre bien plus étroite de l'air avec les sentimens & les mouvemens du cœur; de sorte que quoique avec le tems les paroles puissent s'oublier, & leur liaison avec l'air puisse ainsi se détruire; la liaison de l'air avec les sentimens & les mouvemens ne se rompt presque jamais. Et ainsi l'on a beau substituer des paroles édifiantes à un air dont on a autrefois reçu des impressions dangereuses; il arivera presque toûjours, que pendant que le sens de ces nouvelles paroles voltigera sur la surface de l'esprit; il se trouvera penetré de cent idées furtives, qui rameneront imperceptiblement dans le cœur les anciennes impressions.

XX.

3. part. sect. 3. C'est faute de reflexion sur ces idées furtives, & sur ces clandestines impressions, qu'en fait de pieté on conte d'ordinaire pour rien les chansons, pourvû que les paroles n'ayent rien qui blesse la pudeur. C'est sur cela que bien des gens qui font profession d'avoir rompu avec le monde, se dédommagent de leur rupture, sur tout dans le commencement de leur conversion ; & se soutiennent contre l'ennui de leur nouvel état.

XXI.

On en a connu qui, sans nulle obligation à la solitude, passoient les journées entieres à chanter un air, ou à le rouler sourdement dans leur imagination ; & à qui un tel exercice tenoit lieu de tous les plaisirs, de toutes les compagnies, de toutes sortes de divertissemens. C'estoit leur causer le dernier chagrin, que de les inter-

rompre dans cette ocupation : ou que de leur offrir compagnie. D'où venoit cela ? & qui pouvoit faire leur charme dans cet exercice ? Estoit-ce le sens des paroles, ou la justesse des cadences de l'air ? ni l'un ni l'autre. C'estoient cent idées accessoires & furtives, qui donnoient à leur cœur cent divers mouvemens ; & qui excitoient de ces passions melancoliques, dont la douceur tranquile & recueillie est ennemie de la dissipation & des grands mouvemens. Mais laquelle cependant n'est gueres moins propre qu'eux à afoiblir & corompre le cœur.

3. part. sect. 3.

XXII.

Ces idées accessoires & furtives sont la plus ample, & en même tems la plus funeste source de nos illusions. Cette source est la plus funeste : parce qu'elle nous corrompt le cœur, la plûpart du tems, sans que nous nous en apercevions. Et elle est la plus éten-

3. *part.* duë : parce qu'elle ſe trouve dans
ſect. 3. tous nos ſens ; & que nous ne faiſons preſque nul uſage d'aucun objet ſenſible, qu'il ne s'excite de ces idées.

XXIII.

La vûë d'une ſeule couleur eſt capable, par le moyen de ces idées, de reſſuſciter une paſſion qu'on croyoit amortie.

On a connu une perſonne à qui l'odeur d'une certaine fleur ramenoit immancablement, toutes les fois qu'elle la ſentoit, un grand nombre d'idées ſenſibles de grandeur, de nobleſſe, de beauté, de delicateſſe, de volupté, dont l'amas confus excitoit imperceptiblement, dans ſon cœur des mouvemens de paſſion conformes à ces objets. Elle a eſté long-tems à croire qu'il n'y avoit, pour elle, nulle action plus indiferente, que celle de ſentir cette fleur. Uniquement frapée de la ſimplicité, & pour ainſi dire, de l'innocence de

cet objet, elle ne faisoit nulle attention sur ces idées furtives, & moins encore sur ce qui se passoit dans son cœur. De tous ces divers mouvemens agreables dont il étoit touché, elle se faisoit une espêce d'objet confus & total, qu'elle ne regardoit que sous l'image d'un plaisir innocent. 3. part. sect. 3.

XXIV.

Si l'on s'observoit un peu, si l'on étudioit ce qui se passe au dedans de soi-même; peut-être trouveroit-on qu'il n'y a gueres d'objets sensibles qui ne nous fassent de pareilles illusions, & qui ne les fassent même quelquefois aux plus gens de bien. On trouveroit sur les saveurs, ce qu'on a trouvé sur les odeurs, les sons & les couleurs; que cent idées accessoires se mêlent furtivement avec les idées principales, & vont corompre le cœur, pendant que celles-cy amusent l'esprit. Mais on ne sait presque ce que c'est

3.part. sect.3. que de rentrer en soi-même, que de veiller sur ses pensées, & que de suivre les mouvemens de son cœur. On l'a déja dit ailleurs : mais on ne peut trop le redire ; presque tout l'examen de la plûpart des gens ne consiste qu'à regarder dans leurs mains, & dans les dehors de leurs sens. Ils trouvent qu'ils n'ont point tué, point batu, point juré, point médit. En voila assez pour se savoir le meilleur gré du monde, & pour se croire parfaitement irreprehensibles devant Dieu.

XXV.

Ce n'est pas simplement dans les chansons ; c'est aussi dans le simple usage de la parole, & dans les conversations que l'air & les manieres sont un langage naturel, qui se fait bien mieux entendre que celui des paroles ; & qui est aussi bien plus propre que lui, à nous faire illusion, à nous seduire & à nous corompre le cœur.

XXVI.

Comme le langage de la parole n'eſt qu'arbitraire & d'inſtitution humaine ; il eſt aiſé qu'on l'employe à marquer des choſes toutes diferentes de ce qu'on a dans l'eſprit & dans le cœur ; & qu'un homme , par exemple , n'ayant pour vous qu'un profond mépris , & qu'une extréme indiference ; vous diſe, dans les plus beaux termes du monde , qu'il vous eſtime & vous honore infiniment. Il n'en coute , pour cela , que quelques mouvemens à l'inſtrument du monde le plus mobile : je veux dire , à la langue. Et ainſi quiconque connoit un peu l'extréme facilité qu'ont les hommes à faire de pareils complimens, & dire de ſemblables douceurs , ne s'y laiſſera pas facilement prendre. Il n'y a gueres que les ſots , les hommes vains & credules , en ce qui les flate , ou ceux qui n'ont nul uſage du

3.part. ſect. 3.

3. part. monde, qui donnent dans ces
sect. 3. panneaux.

XXVII.

Il n'en est pas ainsi du langage de l'air & des manieres, c'est l'expression même de la nature; & comme on ne peut contrefaire celle-là, sans violenter celle-cy; on ne se défie gueres qu'un homme veüille se faire cette violence, sans autre dessein que d'imposer. De telles fictions coutent trop à la nature; & ne peuvent pas même estre long-tems soutenuës: parce que rien n'est plus penible que de n'estre pas naturel.

XXVIII.

Et ainsi il est trez-mal aisé qu'un esprit muni de ces justes préjugez, voyant venir à lui un homme de l'air du monde le plus honnête, le plus officieux, le plus poli; lui faire mille caresses respectueuses & mille offres obligeantes de services; lui dire cent douceurs; lui faire cent complimens flateurs, &

tout cela de la maniere la plus engageante : Il eſt, dis-je, trez-mal aiſé qu'un eſprit un peu ſenſible aux differens airs, ne ſe laiſſe prendre à ceux-cy ; ne les regarde comme les vives expreſſions du cœur de celui qui lui parle ; & ne ſe flatte d'eſtre parfaitement bien dans ſon eſprit, & dans ſon cœur.

3. part. ſect. 3.

XXIX.

Et cependant qu'il eſt à craindre qu'on ne s'y trompe ! & que tout ce langage autrefois ſi naturel, autrefois ſi expreſſif des vrais ſentimens du cœur, autrefois ſi ſeur & ſi ſincere, eſt aujourd'huy devenu équivoque, fourbe & trompeur ! Pour diſſimuler honnêtement ſes ſentimens, on ſe contentoit autrefois d'un *trez-humble ſerviteur* ſéchement prononcé. Sur cela, on ſe le tenoit pour dit, & il n'étoit pas beſoin d'une grande penetration d'eſprit, pour juger du conte qu'il y avoit à faire ſur un pareil compliment :

3. part. peu de gens y étoient pris. Mais
lect. 3. aujourd'huy tout parle dans les fourbes; la bouche, les yeux, le front, les mains & les pieds : ils mettent tout en usage. Ils ont trouvé l'art de forcer la nature jusques à répandre sur leurs visages les airs de sincerité, de candeur, de simplicité, de franchise, de zéle, d'empressement & de dévoüement pour ceux qu'ils ne songent qu'à trahir & à perdre. Faut-il s'étonner s'ils y reussissent si bien ? Ils mentent impudemment, je ne dis pas simplement de la bouche : mais de tout leur cœur, de tout leur corps, de toute leur personne. Non seulement ils abusent de la parole, signe arbitraire universellement reçu, & institué exprez pour l'entretien de la societé ; ils violent même les loix & les droits les plus inviolables de la nature, en la forçant de répandre sur le visage & sur tout le maintien des fourbes, ses

ſignes les plus naturels, & mille caracteres de ſentimens & de mouvemens qu'ils n'ont point dans le cœur. 3. part. ſect. 3.

XXX.

Que les airs ont de pouvoir pour changer les diſpoſitions du cœur, & pour corompre le jugement de ſon amour! Ce n'eſt preſque que ſur les airs, & rarement ſur les qualités eſſentielles & ſolides, qu'on juge du merite des hommes; ce n'eſt que ſur les faux raports de l'imagination, & nullement ſur le diſcernement de la raiſon que ſe forment les premieres impreſſions du cœur par raport aux gens. Car l'imagination qui lui rend conte de ces airs, lui tient un langage bien plus vif & plus ſenſible que celui de la raiſon: elle parle bien plus haut, & ſe fait bien mieux écouter.

XXXI.

D'ailleurs le préjugé general où ſont les hommes charnels con-

3. part. ſect. 3. tre tout ce qui tient du metaphyſique, fait qu'ils ne regardent les plus pures lumieres de la raiſon, que comme des vûes ſombres & abſtraites, qui ne doivent paſſer que pour fort inferieures aux idées vives & ſenſibles de l'imagination, lors qu'il s'agit de juger du merite des gens ; & ainſi c'eſt preſque toûjours l'air qui décide de ce merite ; & c'eſt ſur tout dans les Cours, dans le grand monde, qu'on le reconnoit comme l'arbitre ſouverain, non ſeulement du merite des hommes ; mais même de leur fortune & de leurs deſtinées. Je crois avoir déja touché ce ſujet : mais on ne peut trop le retoucher, tant il eſt important, & peu obſervé.

XXXII.

L'air ſimple & negligé ne s'atire d'ordinaire que le mépris. Dût-il cacher le plus honnête homme du monde ; ſi c'eſt ſous une peruque mal peignée, ſous

un chapeau poudreux, ou ſous 3 part.
une ſoutanne crotée; c'en eſt fait ſect. 3.
de la reputation de cet homme: l'imagination ne peut croire que de ſi petits dehors cachent rien de grand.

XXXIII.

Au contraire, l'air propre & poli, l'air étudié & compoſé enleve dabord l'eſtime, & ne laiſſe preſque pas à l'imagination, la liberté de douter s'il cache un homme de merite & de conſequence, ou un ſot.

XXXIV.

L'air fier & deciſif eſt pour mille gens le caractere inconteſtable d'un ſavant homme; & au contraire, ſous un air timide & modeſte, on ne peut pas s'imaginer qu'on puiſſe trouver la moindre habileté.

XXXV.

Le grand air, l'air noble, l'air d'éclat enleve l'eſtime de preſque tout le monde; & celui qui a

3.part. sect. 3. trouvé l'art de s'en revêtir, peut conter qu'il a trouvé la clef des cœurs : on l'estimera, on l'aimera, il aura raison en toutes choses, ne dît-il que des impertinences : il sera regardé comme le modele du bon goût, non seulement sur les modes & les ajustemens, mais aussi dans les choses d'esprit, & en ce qui ne releve que de la raison & du bon sens ; ce sera son caprice qui donnera le prix aux choses, & les moindres pointes d'esprit passeront avec son atache, pour les plus ingenieuses découvertes.

XXXVI.

Tout au contraire de l'air sombre, bas & obscur ; tout homme qui a le malheur d'en estre revêtu, doit s'atendre à un mépris presque universel : quelques bonnes choses qu'il dise, il n'aura jamais raison, le travers de sa figure en metra jusques dans son esprit, l'obscurité & la bassesse

de ſon air ſe répandront juſques ſur ſes plus nobles penſées & ſes plus claires expreſſions. Pour décrier les plus grandes verités, ce ſera aſſez de lui en voir parler avec eſtime.

3. part. ſect. 3.

XXXVII.

D'où vient qu'un homme d'un trez-petit merite, dés qu'il eſt mis en place, commence à nous paroître tout autre, non ſeulement par ſon rang & ſa dignité, mais auſſi par ſes qualités perſonnelles? D'où vient qu'on y trouve & qu'on y révére même une habileté, un genie, un ſavoir, une eloquence, une force d'eſprit parfaitement inconuës juſques alors; & qu'au contraire, s'il vient à être deſtitué & à perdre ſa place, il redeſcend tout d'un coup de deux ou trois crans dans notre eſtime; il perd en un moment toutes ces bonnes qualités ſous leſquelles ſon rang nous l'avoit fait paroître; & plus dénué de merite que

3. part. jamais, à peine peut-il retrouver
sect. 3. dans notre esprit la premiere place qu'il y avoit ocupée ? C'est encore un coup, que nous ne jugeons du merite des gens que par les dehors, & nullement par le fond : c'est que l'accessoire & le frivole fait sur notre imagination, & par contre-coup, sur notre cœur, plus d'impression que le réel & le principal : c'est enfin que le brillant de la grandeur nous éblouït & nous empêche d'apercevoir dans l'homme ce qui fait l'homme, pour ne nous y laisser plus voir que ce qu'il a de fastueux, en un mot, que de vains titres, signes fort équivoques de merite & de vertu.

XXXVIII.

Notre illusion à cet égard, est bien moins excusable que celles qui nous reviennent des airs & des manieres ; car les charges, les dignitez, les titres de grandeur sont, comme je viens de

le dire, parfaitement équivoques. *3 part.*
Il eſt encor vrai aujourd'hui, ce *ſect. 3.*
que Saint Auguſtin remarquoit de ſon tems, que ſouvent ils cachent bien de mal-honnêtes gens: mais il eſt rare au contraire, que les airs & les manieres ſoient équivoques.

XXXIX.

Quel remede donc, & quel preſervatif contre ce torrent d'illuſions qui nous viennent des airs & des manieres ? Le voicy. Ce n'eſt pas aſſez d'entrer en défiance de ces ſignes ſi naturels ? Il s'en trouvera de ſi vifs, de ſi ſenſibles, & de ſi flateurs ; que malgré toute la défiance, on s'en laiſſera flater, toucher, ébranler ; en un mot, on s'y laiſſera prendre. Il faut travailler à ſe rendre moins ſenſible & moins delicat aux airs & aux manieres ; & à faire moins d'uſage de ſon imagination. Il faut s'acoûtumer, (& cecy peut encore ſervir contre

3. part. sect. 3. les illusions qui nous reviennent du brillant de la grandeur) il faut, dis-je s'acoûtumer à consulter la raison : à juger des choses par elles-mêmes, & non pas par les manieres ; il faut même passer jusques à mépriser celles-cy. Il faut sans cesse dépoüiller les hommes de ces airs flateurs, de ces manieres seduisantes, de ces dehors imposteurs ; & les attendre, pour les connoître, aux ocasions de services réels. En un mot, on ne peut trop s'endurcir aux airs & aux manieres. Cette regle est également utile pour la vie civile, & pour la pieté ; pour la perfection de l'esprit, & pour celle du cœur.



3. part. sect. 3.

CHAPITRE XI.

De la seule presence des objets corporels, passionnés, ou non, animés, ou non.

I.

CE ne sont pas simplement les objets passionnés ou animés qui nous passionnent & qui font impression dans nôtre cœur ; la simple presence d'un objet corporel, soit qu'il soit passionné, ou qu'il ne le soit pas ; animé ou non, peut nous remuer trez-vivement, & faire dans nôtre cœur de grands ravages.

II.

Comment un saint Roy parfaitement selon le cœur de Dieu ; le plus doux & le plus équitable des hommes devint-il en un mo-

3.part. sect. 3. ment adultere, homicide, ennemi de Dieu, barbare, inhumain, violateur des plus saintes loix de la raison & de la justice ? Quelques aparences de blanc & de rouge mêlés sur le visage d'une femme, causerent, dés la premiere fois, tous ces funestes effets. Il seroit aisé d'aleguer une infinité de pareils exemples.

III.

Les choses même les plus insensibles peuvent faire de trez-vives impressions dans le cœur humain, par la liaison des traces qu'elles rencontrent dans le cerveau, & par ces idées accessoires dont je parlois tantôt. C'est par là que même le silence & l'obscurité d'un bois, le murmure d'un ruisseau, l'odeur d'une fleur, le chant d'un oiseau peuvent remuer le cœur d'une maniere trez-vive, réveiller des passions que l'on croyoit éteintes, & en exciter de nouvelles. Il y a bien de l'aparence

que le jeune Benoît n'avoit de ses jours éprouvé rien de semblable à ce qu'il ressentit dans le fond de sa solitude, lors qu'un oiseau qui vint se situer devant lui, lui rapela l'idée d'un objet flateur, qu'il n'avoit peut-être jamais regardé que fort indifferemment.

3. part. sect. 3.

VI.

A peine Isaac eut-il senti les parfums des habits d'Esaü, dont Jacob s'étoit revêtu, que cette odeur lui retraça si vivement l'idée de son fils ainé, qu'il ne douta plus que ce ne fût lui : & qu'alors toute sa tendresse pour lui, qui avoit été comme suspenduë, par son doute, se ranima. Ce fut ainsi que son esprit & son cœur devinrent les dupes de son odorat.

V.

Cette illusion n'est pas si rare qu'on pouroit se l'imaginer. Que de devots acoûtumez à de longues stations dans les Eglises, ne s'y croyent atachés que par le

3. *part.* cœur, qui, dans la verité, n'y ſont
ſect. 3. retenus que par les ſens. Il y fait frais, il y fait beau, il y ſent bon. Il n'en faut pas davantage pour les retenir; & ainſi une bonne voute impenetrable aux rayons du Soleil, la manificence des ornemens, quelque caſſolette, ou quelques fleurs ſont les vrais liens qui atachent là ſecretement ces devots: pendant qu'ils en font tout l'honneur à Dieu, & tout le merite à leur cœur.

VI.

Preſque tout nous plait, dés qu'il eſt nouveau: & les mêmes choſes qui nous ont charmé dans leur nouveauté, nous deviennent inſuportables, en vieilliſſant, ſans changer de nature. Je ne parle pas ſimplement des choſes animées, comme des hommes; car il eſt vrai que ceux-cy changent en vieilliſſant, du moins par le corps. Je parle des choſes les plus inſenſibles, comme des belles maiſons,

des jardins, des bijoux, des aju-ſtemens. Nous changeons de diſ-poſitions de cœur par raport à tout cela, ſans que cela change. Et quoique l'action de ces objets ſoit, de leur part, toûjours la même; les impreſſions qui en reviennent au cœur ſont trez-differentes.

3. part. ſect. 3.

VII.

Cette inegalité, cette bizarerie, cette inſtabilité de nos gouts & de nos ſentimens eſt la grande ſource de cette éternelle viciſſitude des modes. Tel ajuſtement dont on avoit eſté enchanté, lors qu'on l'inventa, rebute, dés qu'il a quelques années. On avoit cent fois dit qu'il n'y avoit rien de mieux: qu'il ſeïoit parfaitement bien: que ſa durée ſeroit éternelle; & à peine a-t-il dix ans de vie, qu'on le condamne au feu: ou qu'on le relegue chez les Iroquois.

Plût à Dieu que cet amour du changement & de la nouveauté ne paſsât pas juſques dans les de-

3. part. sect. 3. voirs de la Religion & dans les exercices de pieté !

VIII.

Reconnoissons du moins nôtre foible ; & combien les dispositions de nôtre cœur sont dependantes des impressions que les corps du dehors font sur nos sens : puisque cette instabilité ne vient que du changement qui arive à nos organes. Dés qu'ils se sont endurcis à l'action des objets ; ils n'en sont plus également ébranlés ; & l'impression qui en revient au cœur n'en est plus ni si vive, ni si sensible ; & ainsi ces objets, sans nul changement de leur part, nous deviennent imperceptiblement insipides, desagreables, degoutans ; de sorte que l'on veut changer, à quelque prix que ce soit. Que cela fait bien voir aussi la petitesse & le vuide de ces objets, & que ce n'est pas pour eux que nôtre cœur est créé ! Il est vrai cependant que malgré leur peti-

tesse

teſſe & leur vuide, nous y tenons ſouvent beaucoup plus que nous ne penſons. 3.part. ſect. 3.

IX.

Dans l'opulence & l'abondance de toutes choſes où vous eſtes né, vous vous imaginez ne tenir à rien de ce que vous poſſedez ſi tranquillement. On vous vient annoncer, dans un jour de regale avec vos amis, que vos vignes ont eſté grêlées; ou que vôtre caroſſe ayant verſé, les glaces en ſont caſſées. Vous recevez tranquilement ces nouvelles : la joye de la preſence de vos amis vous permet à peine d'y faire reflexion, & vous jureriez que vous n'avez nulle atache à ces choſes : mais obſervez-vous un peu dans la ſuite : ſondez de tems en tems vôtre cœur; & vous verrez qu'au milieu de cette foule de ſentimens agreables qui vous reviennent de la preſence de vos amis; il y a dans je ne ſay quel coin de vous-même

3. part. sect. 3. un certain sentiment confus & sourd, qui vous retient & vous empêche de vous abandonner au plaisir; un sentiment, dis-je, qui se répand imperceptiblement sur les autres sentimens agreables, & qui les trouble. Vous serez même quelque tems à porter l'impression desagreable de ce sentiment, sans savoir quel il est; vous voudrez vous divertir pleinement, & vous ne le pourez: étudiez-vous donc: revenez sur vos pas: rapelez ce qui vous est arivé; & vous reconnoîtrez enfin que ce qui vous retient ainsi, & qui trouble vôtre joye, est une impression desagreable qui s'est formée, à vôtre insçu, dans vôtre cœur, & qui vous est restée des nouvelles qu'on vous a tantôt aportées; & ne doutez plus, aprez cela, que ce cœur ne tînt à vos vignes, & aux glaces de vôtre carosse.

X.

Ce qui fait que nous ne croyons

pas tenir à la plûpart des choſes auxquelles nous tenons; c'eſt que nous avons preſque toûjours ou quelque affaire importante, ou quelque paſſion particuliere & violente, qui nous ocupe, & qui enlevant preſque toute nôtre aplication, ne nous permet pas de faire atention aux autres objets de nos ataches.

3. *part. ſect.* 3.

X I.

Vous vous imaginez que cet homme qui ſollicite une affaire de conſequence; & que cet Abbé qui eſt tout ocupé du ſoin de ſe diſpoſer aux Actes publics, d'où dependent ſa reception au Doctorat, & le reſte de ſa fortune Eccleſiaſtique, tiennent peu à leur patrie, & prennent peu de part aux affaires publiques. Faites gagner le procez à l'un, & donnez à l'autre le Bonnet de Docteur; obſervez les enſuite dans leur état de deſocupation & de tranquilité, & vous verrez par leur empreſſe-

3. *part.* *sect.* 3. ment pour les nouvelles, leur inquietude pour les évenemens, leur joye pour les hureux succez, & leur chagrin pour les pertes des villes & des batailles, si les interets de leur patrie & la gloire de leur nation leur sont fort indifferentes; & s'ils n'y tenoient pas fortement, sans le savoir.

XII.

Vous vous étonnez de ce que les solitaires sont d'ordinaire les plus touchez de ces évenemens, lors qu'ils viennent à leur connoissance. C'est qu'afranchis des passions violentes, & du soin des affaires temporelles, ils sont en état de ressentir les moindres blessures, & d'être blessés des moindres coups que l'on porte aux objets auxquels ils tiennent. De tous ces objets à leur cœur il y a des rayons de communication, par lesquels ces objets lui transmettent leurs mouvemens.

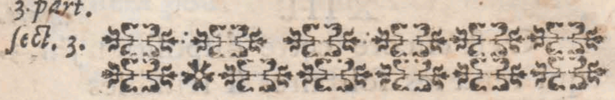
XIII.

C'eſt encore cette diſpoſition qui rend les ſolitaires ſi ſenſibles aux plus petits ſujets de chagrin, & qui fait qu'on les voit quelquefois ſe conſumer d'ennui pour des bagatelles qui auroient à peine areſté un moment les gens engagés dans le commerce du monde. *3. part. ſect. 3.*

XIV.

Hureux ceux qui tout ocupez du deſir de plaire à Dieu, & de la grande affaire du ſalut, ſe mettent en état d'eſtre peu touchés non ſeulement de ces bagatelles; mais même des plus grandes affaires du monde, & de tout ce qu'il eſtime le plus. Qu'il eſt aiſé de devenir indifferent pour tout ce qui paſſe, lors qu'on aſpire à des biens immuables & éternels!

3. part. sect. 3.



CHAPITRE XII.

Preservatifs contre les impressions & les illusions qui nous reviennent de la part des corps de dehors.

I.

IL faut l'avoüer de bonne foy, sans la grace de Jesus-Christ il y a peu de remedes contre les impressions qui nous reviennent de la part des corps de dehors. Une impression d'amertume répanduë dans le cœur, en même tems que les objets sensibles y répandent leurs trompeuses douceurs : un plaisir spirituel plus grand que celui des sens, délivre bien-tôt le cœur & de ces plaisirs trompeurs, & de ces douceurs se-

duiſantes. Mais ſans cette grace de plaiſir, ou d'amertume, qu'il eſt mal-aiſé de ne pas ſuccomber à ces agreables, mais funeſtes impreſſions des objets ſenſibles! 3.part. ſect. 3.

II.

Puis qu'il eſt donc ſi difficile de ſe defendre de ces impreſſions, lors qu'elles ont paſſé dans le cœur; il faut mettre tout en œuvre pour leur en interdire l'accez; & pour cela je ne ſay que deux voyes qui puiſſent avoir quelque ſuccez; l'une, d'éluder autant que l'on peut l'action des corps propres à nous faire de ces impreſſions; & l'autre, de s'afermir, ou de s'endurcir contre cette action.

III.

Les corps qui nous environnent ſont de deux ſortes. Il y en a de l'uſage deſquels on peut abſolument ſe paſſer; & il y en a d'autres à l'uſage deſquels nous ſommes aſſujettis malgré nous.

Il y en a dont les impreſſions

3. part. nous ſont trez-funeſtes ; & il s'en
ſ. ct. 3. trouve auſſi dont les impreſſions n'ont rien, par elles-mêmes, de dangereux ; quoi qu'elles ſoient ſouvent incommodes, & que par là elles entrent indirectement dans nos mœurs.

IV.

Il faut donc que chacun s'étudie avec ſoin ; & voïe de quels corps il reçoit de plus facheuſes, de plus incommodes, de plus dangereuſes, de plus funeſtes impreſſions.

V.

Par bonheur, pour nous, il ſe trouve que les corps dont nous recevons de plus funeſtes bleſſures, ſont ceux de l'uſage deſquels nous pouvons abſolument nous paſſer, & dont par conſequent nous pouvons éluder les impreſſions ; & ainſi quand on a remarqué que tels & tels alimens, telles & telles liqueurs, tels ſpectacles, telles compagnies alu-

ment dans le cœur de dangereuses flammes, ou excitent des sentimens seduisans; il ne faut pas heziter à se les retrancher. Ce sont là proprement ces yeux scandaleux qu'il faut s'aracher; ce sont ces mains & ces pieds qu'on doit se couper, suivant l'Evangile. On peût bien se passer de telles liqueurs, de tels alimens qui ne sont que pour la delicatesse; on peut bien vivre content, sans telle & telle compagnie; sans ces assemblées profanes; sans ces divertissemens de theatre, qui ne sont bons qu'à faire du cœur humain le theatre invisible, mais réel de toutes les passions. Si l'on se trouve donc blessé, comme effectivement on ne l'est que trop souvent, de tous ces objets: c'est qu'on le veut bien.

3.part. sect. 3.

VI.

A l'égard des autres corps dont nous ne pouvons absolument éluder l'impression; comme l'air, les

3. par. Sect. 3. brouïllards, les pluïes, le froid, le chaud ; ces épanchemens imperceptibles de matieres subtiles, qui causent tant de revolutions & de maladies ; tous ces divers mouvemens des corps environnans, qui en remuant nôtre imagination, ébranlent nôtre cœur, par contre-coup ; le parti qu'il y a à prendre, est de travailler à s'afermir contre ces mouvemens, par un genre de vie un peu dur & severe. Une vie molle & delicate rend d'une extréme sensibilité pour les plus foibles impressions des corps. Les moindres alors sont capables de troubler l'esprit dans ses fonctions, & de toucher le cœur : au lieu qu'une vie de travail & d'exercice émousse la pointe des sens, & affoiblit leur vivacité. Un corps acoûtumé à se traiter un peu durement, s'endurcit imperceptiblement à l'action des autres corps. Ses fibres devenuës plus

fermes & plus ſolides ſont moins ſuſceptibles de l'ébranlement de ces corps ; & par conſequent le contre-coup qui s'en porte dans l'eſprit & dans le cœur, eſt bien moins violent, bien moins en état de partager l'un & l'autre.

3. part. ſect. 3.

VII.

Auſſi a-t-on toûjours vû que tous ceux qui ont fait quelque profeſſion ou d'acquerir la vertu, ou de chercher la verité, ont aſſez negligé les aiſes de la vie, ont eu peu de ſoin de leur corps, & ont vécu aſſez durement.

VIII.

Que ſi on a eu le malheur d'eſtre élevé trop delicatement ; & que l'on ait un corps d'une conſtitution à eſtre ſuſceptible des moindres impreſſions des corps étrangers ; je ne ſay plus qu'un moyen pour ſe preſerver, ou du moins pour ſe mettre un peu à couvert des ſentimens deſagreables qui en pouroient reve-

3. part. sect. 3. nir. Il faut faire diversion par la contemplation & l'amour de la verité. L'esprit étant fini, & chaque pensée le partageant ; il arive souvent qu'une pensée en bannit une autre : ou du moins elle l'afoiblit. On peut donc par une aplication serieuse à la verité, je ne dis pas bannir absolument tout sentiment desagreable ; (Il y a des douleurs d'une vivacité à resister aux plus grands efforts de contemplation naturelle.) Mais du moins éclipser les moderés, & affoiblir les plus violens. Un grand plaisir & un fort amour effacent aisément un plaisir & un amour moderé, & balancent du moins beaucoup un grand plaisir & un grand amour. Or la contemplation de la verité est capable & d'exciter de grands plaisirs, & de donner beaucoup d'amour.
" J'ay connu une personne qui dans
" la découverte des verités pure-
" ment naturelles se sentoit agitée

de plaisirs si vifs, que ne se trouvant pas assez de force pour les soutenir long-tems; elle étoit obligée de discontinuer son aplication, comme pour prendre haleine, & renouveller ses forces, dans ces intervales. 3.part. sect.3.

I X.

Je say bien que les ames emprisonnées dans un corps de la delicatesse que je viens de representer, ont de grands obstacles à la contemplation de la verité: & que les sentimens si vifs & si frequens dont elles sont agitées y mettent beaucoup d'opposition: mais enfin leurs agitations ne sont pas continuelles. Elles doivent donc profiter des momens de calme & de tranquilité, pour faire connoissance avec la verité, & pour lui faire leur cour. Leur assiduité à la chercher & à fraper à sa porte, leur en facilitera l'ouverture; peut-être même cette verité fera-t-elle une partie du chemin; &

3. part. sect. 3. dés qu'ils auront esté assez hureux pour en obtenir quelques faveurs; ils sentiront pour elle une atache qui balancera facilement leur esclavage pour les objets sensibles. Il est vrai qu'ils ne détruiront cet esclavage qu'en devenant esclaves de la verité. Mais, mon Dieu! que cet esclavage est libre! & qu'il rend une ame superieure à tout ce qui est créé!

X.

Icy je ne doute pas que ceux qui n'ont jamais fait nulle épreuve de ces choses, ne les regardent comme de beaux rêves, & ne soient fort tentés de s'en divertir. Mais à toutes leurs railleries, les ames qui en ont fait une hureuse experience, n'auroient pour toute réponse que cette excellente parole de Saint Augustin, sur un sujet pareil: *Rideat me ista dicentem qui hæc non videt; & ego doleam ridentem me. Que ceux qui n'ont nulle connoissance des choses*

que j'avance, se rient de moy : pour moy je n'auray que de la compassion pour les rieurs. 3. part. sect. 3.

XI.

Aprez tout, quelques inévitables & quelques continuelles que soient les douleurs & les peines de cette vie, on peut, avec le tems, se les rendre moins insuportables, sur tout lors qu'on les reçoit dans des vûës Chrétiennes; & qu'on s'en fait un negoce pour une vie plus hureuse.

XII.

Enfin pour ce qui regarde les illusions qui nous reviennent des impressions des corps étrangers; le moyen le plus seur de s'en affranchir, est d'observer & d'étudier ces impressions, & de s'acoûtumer à discerner la part qu'elles ont à nôtre conduite; & à démêler ce que nos actions tiennent des ébranlemens de la machine, d'avec ce qu'elles tiennent de nôtre raison, de nôtre liberté, &

3.part. même de la grace, si cela se
sect. 3. peut.

XIII.

Cette étude fait la plus considerable partie de la connoissance de soi-même. Et je ne dirai rien de trop, en avançant qu'elle est peut-être de toutes les études la plus importante & la plus convenable non seulement à un Chrétien, mais même à un homme raisonnable : puis qu'il ne faut qu'être raisonnable pour vouloir se mettre en état de se conduire soi-même, pour renoncer à se laisser emporter aux mouvemens d'une pure machine; ou enfin, dans la necessité d'estre conduit, pour ne s'abandonner qu'à la conduite d'une intelligence infinie.





4. part.

QUATRIE'ME PARTIE.

Du cœur humain consideré en lui-même.

I.



E cœur de l'homme n'avoit esté fait que pour se porter à Dieu, & pour tendre vers cet Estre souverain, comme à l'hureux terme & à l'unique centre de tous ses mouvemens. Le precepte de l'amour de Dieu fut écrit, dés le commencement, dans le fond de son estre de la main même de son divin Auteur; & ne fut qu'une suite du dessein de Dieu sur lui; &, pour ainsi dire, du tour qu'il lui donna dans sa creation.

4 part.

II.

Telle fut la ſituation de ce cœur dans le premier état. Mais Dieu lui ayant laiſſé la liberré d'y demeurer, s'il vouloit; ce cœur ſi bien tourné n'uſa de cette liberté que pour ſe precipiter & ſe détourner de Dieu: & depuis cela, ce cœur qui auparavant n'étoit qu'amour de Dieu, ne devint, en un moment, qu'amour propre; & n'aima plus, abandonné à lui-même, que ce qui a raport à lui. C'eſt là proprement la grande ſource de l'irregularité de tous ſes mouvemens, & ce qui fait le déréglement de ſes inclinations.

III.

Il faudroit s'être peu étudié, pour ne pas voir que c'eſt à ce malhureux pere que tous nos vices doivent leur naiſſance, leur progrez & leur durée; & que, ſuivant qu'il le juge utile à ſes interets, il excite, il arête, il ſuſpend, ou fait même mourir les

uns ou les autres de ces mauvais 4 parts
enfans ; de ſorte neanmoins qu'il lui en faut toûjours un certain nombre, & que s'il en étoufe quelques-uns, ce n'eſt que pour donner aux autres plus de vivacité & de vigueur.

IV.

Il eſt vrai cependant qu'il y en a trois ou quatre dont il ne peut preſque jamais ſe défaire abſolument : parce qu'ils ſont comme les Generaux dont il ſe ſert pour étendre & établir ſon regne ; ſavoir, 1. l'amour du plaiſir, ou du bonheur ; 2. l'amour de l'eſtime, ou de la gloire ; 3. l'amour de l'opulence, ou des richeſſes ; 4. l'amour de la grandeur, ou de l'élevation.

V.

Ces inclinations qui jointes à l'amour de ſoi-même, dont elles naiſſent, ſont comme le fond du cœur humain, ſont bonnes & legitimes, ou du moins indifferen-

4 *part.* tes d'elles-mêmes, & dans l'institution de la nature : Mais le peché ayant empoisonné cette source & corompu l'amour de nous-mêmes ; il a aussi déréglé ces inclinations, & les a transformées en autant de vices, en les changeant en passions : parce qu'elles sont devenuës, par là, seditieuses & sujettes à se soulever contre la raison : & ainsi l'amour déréglé ou passionné de l'estime est un vice qu'on apelle *orgueil*. L'amour passionné du plaisir est le vice de la *volupté*. L'amour outré de l'opulence est le vice de l'*avarice*. L'amour demesuré de la grandeur est le vice de l'*ambition*.

VI.

Comme c'est à ces quatre inclinations, & à l'amour propre qui est leur pere, que peuvent se reduire tous nos vices & toutes nos passions ; c'est aussi à ces cinq chefs que nous nous retrancherons dans la découverte du cœur humain pris en

lui-même; & encore ne doit-on pas s'atendre que nous nous arêtions à faire de magnifiques portraits, ou de vives descriptions de ces vices capitaux ; ni que nous insistions beaucoup à en faire voir l'énormité, le desordre, ou les mauvaises suites. Tout cela a déja esté executé plus d'une fois, par d'habiles mains ; & ainsi nos recherches sur cela, se termineront à découvrir, par diverses reflexions, les diverses illusions que ces vices ou ces inclinations déréglées font à nôtre cœur : ou celles que nôtre cœur fait à nôtre esprit, par l'entremise de ces vices. 4 part.

VII.

Je say bien qu'il n'est pas possible de considerer ces inclinations dans cet état de déréglement, sans les regarder avec quelque raport ou à la justice immuable, ou au corps humain : car ce n'est qu'à cause du mouvement du

4 part. ſang & des eſprits, qu'elles deviennent des émotions ſenſibles : & le cœur de l'homme a de ſi étroites relations avec Dieu & avec ſon corps, qu'il eſt comme impoſſible de l'en détacher abſolument, même par la penſée : mais icy nôtre atention ne ſe portera directement qu'à découvrir les illuſions que ces inclinations nous font ; & ne regardera qu'indirectement les relations qu'elles ont avec la juſtice & avec le corps. Nous alons donc commencer par quelques reflexions generales ſur les principales ſources de ces illuſions ; & puis nous entrerons dans le détail.



4 part. sect. I.


SECTION I.

Reflexions sur les principales sources des illusions que les passions font au cœur humain.

CEs sources principales d'illusions ne sont elles-mêmes que des illusions capitales que les passions font à nôtre cœur. J'en trouve cinq ou six.

1°. Elles ne lui laissent voir leurs objets, que par leurs beaux endroits, & par ce qu'ils ont de specieux & de legitime.

2°. Si le legitime ne s'y trouve pas ; elles y répandent d'agreables & de seduisantes couleurs.

3°. Elles nous portent à atribuer à leurs objets les sentimens dont nous sommes frapés à leur presence.

4 part. sect. 1. 4°. Elles nous portent à croire que les mêmes objets doivent exciter les mêmes passions dans le cœur de tous les hommes.

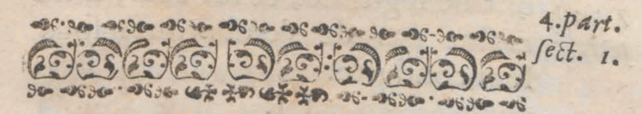
5o. Elles ne nous plaisent qu'autant qu'elles nous ménent à leur objet.

6o. Elles nous representent comme possibles les objets les plus impossibles.

Touchons legerement quelque chose de ces sources.



Chapitre



4. part. sect. 1.

CHAPITRE I.

Que les passions ne nous laissent voir leurs objets que par leurs beaux endroits, & parce qu'ils ont de specieux & de legitime.

I.

ON ne seduit jamais mieux un aveugle, qu'en le flatant de le mener où il veut aler. C'est ce que les passions font merveilleusement bien à l'égard du cœur humain. Il a un merveilleux penchant pour leurs objets. Mais il ne voudroit pourtant pas s'y porter, s'il les croyoit illegitimes. Que font les passions ? elles ne lui laissent voir ces objets, que par les beaux endroits, & par ce qu'ils

4. part. ont de legitime; & ſur cela, il ne
ſect. craint pas de s'embarquer ſous
leur conduite.

II.

Ainſi l'ambition dans un homme qui a encore quelque conſcience, ne lui laiſſera voir dans les premieres Charges de l'Etat ou de l'Egliſe, que les moyens & la facilité de ſe rendre utile à l'un & à l'autre: & dans cette vûë ſéduiſante, que ne fait-on pas pour ſe pouſſer? On cherche, on ſe preſente, on frape, on demande ſans ſcrupule: On s'efforce, on grimpe, on s'éleve par toutes ſortes de voyes. Mais voulez-vous voir vôtre illuſion, & que ce n'eſt nullement l'utilité de l'Egliſe qui vous agite? Vous aviez dabord été placé dans une terre en friche, dont les plantes n'avoient preſque nulle culture, & où les hommes vivent dans d'épaiſſes tenebres, & dans une ignorance groſſiere des choſes de la Reli-

gion. Il y avoit donc beaucoup de fruit à faire en ce païs : mais c'eſt une Province éloignée de la Cour ; & le revenu de ce poſte eſt trez-mince. On vous en offre un autre où il y a bien moins à travailler : mais le revenu en eſt beaucoup plus gros ; & avec cela il vous raproche de la Capitale du Royaume. Il n'en faut pas davantage : vous n'hezitez pas à rompre avec vôtre premiere Epouſe, pour vous lier à celle-cy. De bonne foy, eſt-ce l'utilité de l'Egliſe, ou la vôtre que vous cherchez ?

4. part. ſect. 1.

III.

Ainſi la volupté & la moleſſe ne laiſſeront voir à une ame voluptueuſe que la ſimple conſervation d'une vie que l'on n'a qu'en dépos. Et dans cette vûë que ne ſe permet-on pas, que ne ſe pardonne-t-on pas ? On ſe permet les plus grandes delicateſſes, les plus étudiés rafinemens de ra-

4 part. sect. 1. gouts & de divertissemens : on se donne liberalement toutes les douceurs de la vie : on prend toutes ses aises : on se pardonne les Bals, la Comédie, l'*Opera*, l'inobservation des Festes, & le violement le plus criminel des jeûnes de l'Eglise ; & tout cela pour la conservation d'une santé qui devoit estre sacrifiée à la penitence. Quelle plus étrange illusion !

IV.

Ainsi l'amour du luxe & de la magnificence dans un Ecclesiastique, ne lui laissera voir que l'avantage de se donner du relief & de l'autorité, & d'inspirer, par là, aux peuples, le respect & la soumission. Et dans cette vûë si delicate quels équipages ne se donnera-t-il pas ? quels apartemens, quels ameublemens, quel cortege ? Comme si les Apôtres, & les hommes Apostoliques qu'on a vû de nos jours marcher sur leurs

traces, avoient eu besoin de ces secours étrangers pour s'atirer le respect, la soumission & la confiance des peuples ? 4. part. sect. 1.

V.

Ainsi l'avarice ne laisse voir à un cœur avare que des incendies de maisons, que des pillages de gens de guerre, que des années de sterilité & de famine, que des renversemens de fortune, & que d'autres évenemens imaginaires. Et dans ces vûës terribles, ou ces terreurs paniques, que ne fait-on pas pour amasser & pour s'enrichir ? On n'épargne ni l'artifice, ni la fraude, ni la violence, pendant qu'on plaint les aumônes & les plus petits secours au prochain. On met en usage les contracts usuraires & simoniaques ; on vent enfin bien cherement jusques dans les lieux les plus consacrés, la permission d'y faire vœu de pauvreté ; & des Vierges qui ont courageusement vaincu le

4. part. sect. 1. demon de l'impureté, se laissent lâchement vaincre à celui de l'avarice : d'autant plus insensées, dit un Pere, & moins excusables en cela, qu'elles perdent contre un trez-foible ennemi & dans un leger combat toute la gloire & tout le merite qu'elles s'étoient acquis en resistant aux efforts d'un ennemi beaucoup plus redoutable.*

* *Majori certamine superato, in faciliore totum perdunt.* S. Chrysostom. hom. 79. in Matth.





4 part. sect. 1.

CHAPITRE II.

Commerce d'illusions & d'injustices entre les passions ; & qu'elles répandent sur leurs objets d'agreables ou de desagreables couleurs, suivant leurs interêts.

I.

SI ce que le cœur desire ne se trouve pas réellement dans les objets des passions, elles ont soin d'y répandre d'agreables couleurs, dont l'éclat seducteur portant l'esprit à juger favorablement de ces objets, le fait ainsi tomber en mille égaremens à l'égard de la verité, & à l'égard du bien.

4. part. sect. 1.

II.

L'amour fait des objets auxquels il s'atache, les plus beaux portraits du monde : fussent-ils parfaitement defigurés, il y répand à pleines mains les graces & les bonnes qualités. Dans les personnes les plus disgraciées il trouve infiniment d'esprit & de sagesse, toute la probité & la fidelité, toute la generosité, & tout le merite possibles. Les traces de ces objets & de ces personnes sont tellement jointes, dans le cerveau, aux traces de toutes ces bonnes qualités, que les idées des uns ne se presentent plus à l'esprit, sans les idées des autres. L'imagination ainsi corompuë fait effort pour corompre la raison, en faveur de la passion, & porte effectivement celle-là à juger de ces objets, non pas selon ce qu'ils sont en eux-mêmes : mais selon ce qu'ils paroissent à la passion.

III.

Ainsi l'on voit tous les jours des 4. part. sect. 1.
gens d'esprit vous dire bien serieusement qu'ils trouvent infiniment estimables & pleins de merite des sujets où le reste des hommes ne trouve rien que de mince, que de petit, que de méprisable ; & l'on ne doit pas croire que ce soit par esprit de contradiction que ces gens parlent un langage si different du reste des hommes : ils disent ce qu'ils pensent : & ils ne pensent, sur ces sujets, autrement que les autres, que parce qu'ils les regardent par d'autres lunettes. Leur amour, leur passion est une lunette agreablement colorée, qui répand sa couleur sur ces objets ; & tout le genre humain en jugeroit comme eux, s'il les regardoit par la même lunette, & au travers de la même passion.

IV.

Mais si la passion d'amour se

4 part. sect. 1. trouve fondée ſur quelque merite effectif ; elle paſſe quelquefois juſques à la veneration : & alors tout paroit venerable dans la perſonne qui a ce merite. Si c'eſt un Auteur qui ait réuſſi ſur quelque ſujet ; on s'enteſte de tous ſes ſentimens : on les reçoit ſans examen : on lui atribuë l'infaillibilité ; & s'il a de la reputation, on ſe fait honneur de ſe dire ſon diſciple : on ſe range ſous ſes enſeignes : on combat pour ſa défenſe ; & l'on n'oublie rien pour lui faire des ſectateurs : ou plûtôt des adorateurs : enfin l'on paſſe juſqu'à regarder comme faux & comme inſoutenable, tout ce qui s'écarte de ſes penſées. J'ay connu un homme d'eſprit, qui s'étant long-tems gendarmé contre certains ſentimens, parce qu'un Auteur de merite & pour qui il avoit de la veneration, les avoit combattus ; en a enfin reconnu la ſolidité & la verité, lorſque la

passion lui a permis de les examiner, & s'est mocqué de lui-même. 4. part. sect. 1.

V.

La haine fait, à proportion, un effet tout contraire. Et s'il arive (comme on le voit quelquefois) qu'on vienne à haïr le même objet qu'on avoit aimé; il n'en faut pas davantage pour le defigurer de maniere à le faire passer, en un instant, de l'excez du merite au dernier avilissement. Mais ce n'est pas assez que de le trouver sans merite, cela ne donneroit que de la pitié: Il faut pour justifier sa haine, lui trouver encore les plus mauvaises qualités. Et ainsi, par une surprenante metamorphose, il se trouve que cet homme du merite duquel on étourdissoit tout le monde; cet homme le plus plein d'honneur & de probité, de droiture & de pieté, de lumiere & de sagesse; cet homme enfin le plus honnête

4.part. sect. 1. & le plus poli de tous les hommes, eſt devenu, en un inſtant, le plus petit eſprit, le plus enteſté, le plus chicaneur, le plus fourbe, le plus emporté, le plus brutal, le plus mal-honnête de tous les humains. Bon Dieu! quel renverſement pour ce pauvre homme! qu'il ſe conſole neanmoins: le changement ne ſe trouve que dans l'imagination & le cœur de ſon ennemi: c'eſt ſa haine qui l'y a ainſi defiguré: elle découvre des defauts où il n'y en a point: au lieu que la charité les couvre, s'il y en a.

VI.

Mais ſi le faux zéle ſe joint à la haine, juſques à quel excez ne pouſſeront-ils pas leurs illuſions & leur violence? Ce ne ſera pas aſſez d'avoir fait de cet homme le plus mal-honnête homme du monde: il faudra en faire encore un ſcelerat, afin d'avoir un titre ſpecieux pour l'accabler. La

raiſon apellée au conſeil, & 4. *part.* ſeduite par le faux zéle, ſe fera *ſect.* 1. une religion de le perſecuter, & un ſcrupule de lui permettre de ſe juſtifier ; & enfin elle ne doutera pas que ce ne ſoit rendre un grand ſervice à Dieu, que de purger la ſocieté humaine de cette prétenduë peſte. Plût à Dieu que ce ne fuſſent là que de vaines conjectures ſur les effets de ces paſſions, & qu'on ne vît pas ſimplement un homme, ou quelques particuliers : mais qu'on ne vît pas, dans tous les tems, de ſaintes Communautés, des Corps entiers outragés & opprimés par la violence de ces paſſions !

VII.

Le faux zéle met le dernier ſceau à la haine, & la rend ſans meſure & ſans remede : parce que celle-cy ſe déchargeant ſur lui de toutes ſes injuſtices & de tous ſes emportemens, elle croit pouvoir, ſur la foy de cet impo-

4 part. sect. 1. steur, se déchainer non seulement en conscience, mais même avec merite.

VIII.

Eh! qu'il est aisé à un faux devot de prendre ce faux zéle, pour zéle de la justice, & un secret desir de vengeance, pour charité! On ne veut pas, dit-on, se venger: mais on veut procurer à son ennemi une confusion salutaire: on veut rétablir, par la punition, l'ordre renversé par la faute. Enfin on ne manque point de motifs specieux propres à colorer le plaisir secret qu'on trouve dans la vengeance. Quel trouble pour ce devot, si dans de si agreables conjonctures, Dieu venoit à lui marquer qu'il le décharge de ses interets!

IX.

Les passions les plus éclatantes dans le reste des hommes, sont plus sourdes dans les faux devots: mais en recompense elles

y ſont bien plus indomtables. 4. *part.* L'art que leur amour propre s'eſt *ſect.* 1. fait de les conſacrer, ne leur permet pas même de douter ſi elles ſont legitimes : on conte qu'en les ſuivant, on ſe fait un merite auprez de Dieu.

X.

Comme le faux zéle met le dernier ſceau à la haine, la petiteſſe d'eſprit met la derniere main au faux zéle, & rend ſes ſeductions auſſi irremediables, que celles de la haine. Pour revenir de la haine, il faudroit la connoître auſſi horrible qu'elle eſt : & le faux zéle la cache. Pour revenir du faux zéle ; il faudroit pouvoir regarder, en même tems, les objets par pluſieurs côtez ; & la petiteſſe d'eſprit les cache, ou plûtôt ne permet pas de les découvrir, ni de les comparer.

4. part. sect. 1.

XI.

Enfin c'eſt encore par la même raiſon que le faux zéle & la petiteſſe d'eſprit mettent le dernier ſceau à l'enteſtement & à l'opiniâtreté, & rendent irrevocables les partis que la haine a pris. Ne demandez donc pas pourquoy les heretiques ſont ſi aheurtés & ſi opiniâtres. Leur faux zéle ſe trouve d'ordinaire joint à la haine & à la petiteſſe d'eſprit.

XII.

Que cela fait bien voir (pour le dire en paſſant) combien on ſe trompe ſur le fait de l'opiniâtreté! & celui qui dit *oui*, & celui qui dit *non*; celui qui juge juſte, & celui qui juge faux, s'en accuſent également. Et en êffet, celui qui juge juſte, ne doit pas eſtre moins arêté à ſon ſentiment, que celui qui juge faux: mais la difference eſt, que c'eſt la vûë claire de la verité qui fixe celui

qui juge juste : au lieu que ce n'est qu'une fausse lueur, ou qu'un zéle trompeur qui arête celui qui juge faux. Dans l'un c'est l'esprit qui emporte le cœur, & dans l'autre c'est le cœur qui entraine l'esprit : & ainsi c'est fermeté dans l'un, & c'est opiniâtreté dans l'autre. 4. *part.* *sect.* 1.

XIII.

Que de gens se font honneur de leur fermeté ou de leur immobilité dans certains sentimens, qui n'en sont redevables qu'à leur petitesse d'esprit ! & qu'il s'en trouve encore qui se font une religion & un merite d'avoir flétri, ruiné, opprimé certaines personnes ; & qui n'ont, en tout cela, signalé que leur haine, ou leur envie : car c'est encore une des passions les plus emportées, & qui sait mieux se déguiser dans ses emportemens, & répandre avec plus de profusion sa

4. part. sect. 1. malignité ſur les objets auxquels elle s'atache.

XIV.

Cette paſſion a quelque choſe de ſi honteux & de ſi bas, qu'elle ſe cache non ſeulement aux autres, mais auſſi à ceux même qu'elle poſſede. Elle paſſera volontiers pour ambition, pour haine, pour vengeance : mais elle ne veut jamais paſſer pour ce qu'elle eſt ; & ſi elle manque de couleurs honorables pour ſe couvrir : elle aimera mieux prendre les livrées de la malignité, ou de la cruauté, que de ſe laiſſer voir au naturel. Etrange maladie, que celle qui ne veut point ſe laiſſer voir !

XV.

Qu'a-t-elle donc de ſi honteux ? Le voicy. C'eſt qu'elle ſe trouve incommodée du merite d'autruy. Son but eſt de le détruire, ou du moins de le flétrir & de s'en défaire. Eh ! que ne

fait-elle point pour cela ? Si elle 4. part.
n'ose mettre la violence en usage; sect. 1.
elle y emploira les honneurs, les charges, & les presens, pourvû qu'ils servent à écarter & mettre hors de portée, à son égard, ceux qui lui paroissent coupables de trop de merite; & ainsi cruellement charitable, elle trouve l'art, par de perfides bienfaits & des dignités meurtrieres, d'exiler un merite qui l'incommoderoit de prez; & elle sait même se faire un honneur de ce lâche procedé, & un vrai merite de la proscription du merite.

XVI.

Il est cependant remarquable que ce n'est pas simplement le merite qui l'incommode & qui l'irrite : c'est le merite connu. Un merite obscur & inconnu, ou du moins qui ne seroit connu que de Dieu, ne l'incommoderoit point. Elle verroit sans chagrin les plus rares qualités & la plus

4. part. haute perfection, si elle pouvoit
sect. 1. s'assurer qu'elles ne vinssent jamais à la connoissance des hommes. Elle sait bien que Dieu les connoit : mais la connoissance que Dieu en a, ne l'inquiete point. Eh! d'où vient que le merite d'autruy, s'il n'est connu que de Dieu, ne nous incommode point : & qu'il nous chagrine tant dés qu'il est connu des hommes ; si ce n'est que nous sommes bien moins sensibles à l'estime de Dieu, qu'à celle des hommes? Et cependant, ô aveuglement! ce ne devroit estre que pour l'estime de Dieu, que pour les faveurs & les dons d'un Dieu, qu'il faudroit avoir de l'ardeur & de l'émulation. *Æmulamini carismata meliora.*



4.part. sect. 1.

CHAPITRE III.

Que les passions nous portent à atribuer à leurs objets les mêmes sentimens dont nous sommes frapés à leur presence.

I.

CEtte source d'illusions que nos passions fournissent, est assez semblable à celle des seductions que nous recevons des sens. Comme les objets des sens nous paroissent renfermer les sensations qui s'excitent en nous à leur presence ; les objets de nos passions, sur tout s'ils sont animés, nous paroissent pleins des dispositions qu'ils excitent dans nôtre cœur ; & ainsi on ne doute presque pas qu'on ne soit aimé,

4 part. ou haï, plaint, ou envié de ceux
sect. I. que l'on aime, ou que l'on hait avec passion, que l'on plaint, ou qu'on envie : on ne doute pas qu'ils n'ayent dans le cœur la douceur ou l'aigreur, la tendresse ou l'indifference, la complaisance ou l'indignation, le gout ou le dégout qu'on ressent pour eux.

II.

Combien sur ce faux préjugé a-t-on vû de gens devenir les dupes de leur amour, & faire bassement des avances dont on ne leur a tenu nul conte, & dont ils n'ont esté payés, que par le ridicule qu'ils se sont attirés ? & combien encore en voit-on devenir justement les victimes de leur haine, vivre dans des défiances & des inquietudes mortelles : nourir mille préventions ridicules, ne se repaître que de vains ombrages, & d'injustes soupçons : estre perpetuellement en garde

contre des gens qui ne penſent *4. part.*
pas à eux, ou qui n'ont que des *ſect. 1.*
diſpoſitions à leur rendre ſervice : & perdre miſerablement, ſur tout cela, le ſommeil & le repos ? Que c'eſt bien à l'égard de ces perſonnes que ſe verifie ce beau mot de Saint Auguſtin : *Oüi, Seigneur, cela eſt ainſi, & vous l'avez juſtement ordonné, que tout eſprit vicieux eſt à lui-même, l'artiſan de ſon ſuplice : Ita eſt, Domine, & juſſiſti ut ſua ſibi pœna ſit omnis inordinatus animus.*

III.

C'eſt ſur cette illuſion que les paſſions les plus déraiſonnables & les moins fondées trouvent le moyen de ſe juſtifier à nos yeux, & de nous paroître pleines de raiſon & d'équité. Rien ne nous paroit plus mépriſable, que qui nous mépriſe : rien plus haïſſable, que qui nous hait. Or dés que nous haïſſons quelqu'un, nous ne doutons pas qu'il ne nous haïſſe ; dés

4. part. sect. 1. que nous le méprisons, nous jurerions que nous en sommes méprisés. Car il n'est pas possible de mépriser ceux dont on sait qu'on est estimé. L'estime qu'on a pour nous, est à nôtre égard, un titre de merite auquel on ne peut resister, ni refuser une estime reciproque. On croit les gens estimables, quelque mince que soit leur merite, dés qu'ils savent nous estimer. Nous repandons donc nôtre malignité sur les objets à qui nous voulons du mal, pout pouvoir leur en faire avec quelque couleur.

IV.

C'est encore de là qu'un homme chagrin répand son chagrin sur les objets les plus agreables, les plus aimables & les plus estimables. Il n'en parle qu'avec mépris, & les croit coupables de defauts qui ne sont que dans son humeur. Au contraire, s'il est de belle humeur, tout lui plait : il estime tout, il aprouve tout, jusques au vice.


4. part. sect. 1.

CHAPITRE IV.

Que les passions nous portent à croire que tous les hommes doivent estre également touchés de leurs objets.

I.

C'Est icy une des plus fecondes sources des illusions des passions. Elles nous font croire que leurs objets sont tels qu'ils doivent les faire naître dans le cœur de tous les hommes ; & qu'ainsi les mêmes objets doivent exciter les mêmes passions. C'est par là qu'un hommé passionné pour la chasse, ne doute point que tous les hommes ne doivent estre frapés de la même passion. Un autre charmé de la Musique, s'imagine que tout le monde en est en-

4. part. sect. 1.

chanté. Celui qui aime le jeu ou la danse, s'étonne comment on peut vivre sans jouër ou danser. Il n'y a pas jusqu'aux amateurs de la fumée du tabac, qui ne comprennent pas qu'on puisse resister au plaisir de fumer. Enfin celui qui se sent épris d'amour pour un objet profane, s'imagine avoir autant de rivaux que cet objet a de spectateurs. Eh! Dieu, quelles nouvelles passions ce préjugé n'excite-t-il pas? Que de jalousies, que d'ombrages, que d'inquietudes, que d'aversions, que de soupçons, que de desseins violens, que d'executions sanglantes, que de scenes tragiques, lesquelles n'ont d'autre fondement que cette imagination en l'air, que les mêmes objets doivent exciter les mêmes passions?

II.

Rien cependant n'est plus ordinaire, que de se méconter dans ces jugemens. Il y a des gens qui se-

ront tout de feu pour certains objets pour lesquels les autres ne sont que de glace. Il y en a qui se sentent réellement tout ébranlez par des concerts qui endorment les autres. Et tel a cru regaler parfaitement ses amis par de pretendus divertissemens qui les ont desolés. 4 part. sect. 1.

III.

La raison de ce méconte est, que les objets n'agissent sur l'esprit, que par l'entremise du corps ; de sorte que la constitution du corps étant trez-differente en differens hommes ; il s'en faut bien que les mêmes objets ne produisent dans leur esprit & dans leur cœur les mêmes sentimens & les mêmes passions. La diversité des âges, des sexes, des conditions, des situations, des emplois, & de l'éducation mettent encore sur cela de trez-grandes differences.

IV.

4. part. sect. 1. Bien plus : Il est certain que le même cœur n'est pas toujours également touché du même objet. Le degré & la mesure de nos passions dépendent de l'abondance, de la solidité & de la force du mouvement des esprits : or il s'en faut bien que ces dispositions ne soient toûjours les mêmes en divers tems & divers âges dans une même personne. Aussi rien n'est plus ordinaire, que de voir des gens ne regarder qu'avec indifference des objets dont ils ont esté auparavant vivement remués ; & c'est ce qui fait qu'on se méconte si fort & si frequemment dans les plaisirs qu'on se promet des objets de ses passions. On a vû des gens qui aprez s'estre long-tems agreablement flatés de l'esperance d'en joüir, aprez en avoir recherché l'occasion avec empressement ; le moment venu, ils commençoient par bâiller, &

continuoient par s'ennuyer mortellement. 4. part. sect. 1.

V.

Telle a recherché avec ardeur certains ſpectacles, qui n'y étoit pas plûtôt arivée, qu'elle demandoit s'ils finiroient bien-tôt, tant ils lui cauſoient d'ennui & de dégout. Et l'on en a vû qui ne reſſentant rien de ce charme qu'ils s'étoient figuré à certaines feſtes : confus d'avoir eſté ainſi les dupes de leur paſſion, & n'oſant témoigner les premiers du dégout de ce qu'ils avoient recherché comme le ſouverain bonheur, demandoient à leurs camarades, d'un air qui marquoit aſſez leur chagrin : Avons-nous bien du plaiſir ?

VI.

Que ces triſtes experiences, que l'on fait mille fois dans la vie, devroient bien nous détromper des objets de nos paſſions, nous en faire voir le vuide, &

4. part. sect. 1. nous convaincre que le plaisir de ces passions ne dépend que du plus, ou du moins d'agitation dans le sang & dans les esprits : car ce n'est pas simplement à quelques genies d'un certain caractere, ou à quelques humeurs bizarres & inégales, que ces chagrinans mécontes arivent : L'on peut assurer que de tous ceux qui ont jamais esté touchés de passion pour quelque objet ; il n'en est point qui n'ayent esté plus ou moins trompés dans le plaisir qu'ils se promettoient de sa joüissance ; & qu'il y en a des milliers qui n'y ont trouvé qu'un dégout insuportable. C'est là le sort de presque toutes les passions : elles ne nous plaisent qu'autant qu'elles nous ménent vers leur objet : c'est ce qui fait la cinquiéme source de leurs illusions.

4.part. sect. 1.

CHAPITRE V.

Que les passions ne nous plaisent, qu'autant qu'elles nous ménent à leur objet.

I.

IL est étrange que les passions qui nous ménent à un objet, ne nous plaisant, que parce qu'elles nous font comme goûter par avance cet objet ; cessent de nous plaire, dés qu'elles nous y ont amené. Rien cependant n'est ni plus certain, ni plus éprouvé que cette verité. Les passions ne nous font sentir leur douceur, qu'autant qu'elles nous conduisent à leur objet : si-tôt qu'elles nous y ont rendu, elles déplaisent, ou plûtôt elles prennent congé de nous & nous abandonnent ; de sorte que comme cet objet n'a

4. part. sect. 1.
d'aimable que les couleurs trompeuſes qu'elles y atachent, ces couleurs diſparoiſſant dés que ces paſſions nous quitent ; il ne lui reſte plus que le vuide qui lui eſt naturel ; & il n'a plus pour nous rien que de fade, que d'inſipide, que de dégoutant.

II.

Que tous ceux qui ſe ſont le plus aveuglément abandonné à leurs paſſions, nous diſent icy ce qu'ils en penſent & ce qu'ils en ont éprouvé : qu'ils ſe levent, qu'ils parlent, & qu'ils me démentent, s'ils le peuvent. Vous ambitieux qui couriez avec tant de plaiſir à cette Charge, à cette Dignité, à cette Couronne : preſentement que vous y eſtes arivé, eu jouïſſez-vous avec le plaiſir dont vôtre paſſion vous flatoit en chemin. Helas ! qu'il s'en faut bien ! tout cela a perdu, pour vous, cet éclat flateur dont vôtre paſſion l'avoit environné ; & ne

vous permet plus d'en ſentir que 4.part.
le poids qu'elle vous avoit caché. ſect.1.
Elle vous a quitté cette trompeuſe paſſion : ou ſi elle revient encore:ce n'eſt que pour vous faire une nouvelle impoſture, & vous mener à d'autres objets auſſi peu capables de vous rendre hureux, que ceux que vous trouvez déja ſi inſipides.

III.

Qu'on interroge de même les avares, les voluptueux, les vindicatifs, & tous les autres ſectateurs de leurs paſſions : ou plûtôt qu'ils ſe queſtionnent eux-mêmes, qu'ils ſe ſondent de bonne foy, & qu'ils voyent ſi aprez qu'ils ſont parvenus aux objets de leurs paſſions, ils y trouvent l'agrément & le bonheur dont ces paſſions les avoient leurré ! ou plûtôt, s'ils n'y trouvent pas le chagrin & l'ennui, la honte & l'inquietude, & quelquefois même

4.part. l'horreur & le dégout qu'ils n'y
J. ch. 1. atendoient pas.

IV.

Mais quelles illusions ne se fait-on point pour se dissimuler ce dégout ? On s'en prend à soi-même : ce n'est la faute ni des objets, ni des passions. Les uns & les autres ont tout l'agrément possible : mais c'est qu'on ne s'y prend pas comme il faut pour gouter les objets & pour ménager les passions : on se persuade que c'est ce qui fait que celles-cy nous abandonnent dans le tems qu'elles nous seroient d'une plus grande utilité. Sur ce préjugé on prend de nouvelles mesures pour les mieux cultiver, & mieux savourer les objets. On se rembarque donc sur ces passions infidelles, dés qu'elles se presentent ; on croit retrouver la centiéme fois dans un objet, ce qui lui a manqué quatre-vingt-dix-neuf fois : on se flate de cette esperance : on vit de

desir : on se fait hureux en idée, 4.*part.*
ne pouvant le devenir en effet ; & *sect.* 1.
la plus longue vie n'est qu'une circulation perpetuelle de méprises & d'illusions sur les passions & sur leurs objets ; jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de faire connoître à l'esprit humain l'infidelité des unes & le vuide des autres, & de faire gouter à son cœur l'unique bien solide qui peut satisfaire tous ses desirs, remplir sa capacité : le rassasier, sans dégout : & lui faire trouver une faim toûjours nouvelle dans la plenitude de tous les biens.



4. part. sect. 1.

CHAPITRE VI.

Que les passions nous representent comme possibles, & même comme faciles les choses les plus impossibles.

I.

CE n'est pas là la moindre source des illusions que les passions nous font. On ne voit que des gens qui ont esté pris à ce leurre. Ce ne seroit pas assez aux passions de nous faire regarder leurs objets par leurs beaux côtés : ce seroit peu d'y répandre les couleurs les plus engageantes, & d'y atacher mille faux brillans, si avec cela elles ne prenoient soin de nous les faire regarder comme possibles. C'est aussi à quoi elles réüssissent si bien ; que les objets

les plus impoſſibles preſentés de 4. part.
leur main, avec toutes leurs ſé- ſect. 1.
duiſantes parures, nous deviennent non ſeulement poſſibles, mais même trez-faciles à aquerir.

I I.

Il n'eſt gueres poſſible qu'un ſimple Soldat parvienne à eſtre Marêchal de France. Il y en a cependant des milliers que l'ambition a toute leur vie flatté de cette poſſibilité.

I I I.

Il n'eſt gueres plus poſſible qu'un ſimple Prêtre devienne Cardinal ou Pape: combien y en a-t-il cependant qui ſe flatent folement de cette vûë & de cette eſperance?

I V.

De tous les objets ſpecieux des paſſions, je n'en ſay point de plus abſolument impoſſible, que ce qu'on apelle *la pierre philoſophale.* Il ne faut pas eſtre fort éclairé

4. part. sect. 1. dans la Physique, pour reconnoître que cet objet est le plus chimerique de tous ceux qu'une imagination égarée peut se proposer : que l'on n'a nulle idée distincte de ce que l'on cherche; nuls moyens d'execution, nulle ouverture, nuls principes pour y parvenir; & que la pretention de faire de l'or en tenant quelques années sur un feu moderé, ou violent, une bouteille pleine d'eau, ou de quelle autre liqueur on voudra; que cette pretention, dis-je, est à peu prez aussi raisonnable que celle par laquelle en tenant quelque tems des huitres à l'écaille dans la chaleur du fumier, ou sur la flamme d'une lampe, on pretendroit y trouver, à la fin, des perles orientales.

V.

Cependant l'avarice peint cette bien-hureuse pierre philosophale avec des couleurs si charmantes & si séduisantes, & la fait par là;

regarder comme si possible, que 4.part.
ce n'est même qu'à cet égard, sect. 1.
que l'avarice cesse d'estre avare, & qu'elle devient prodigue. Elle n'examine point s'il y a quelque proportion entre les moyens qu'elle met en usage, & la fin qu'elle se propose. La seule idée confuse d'une source inépuisable d'or, l'ébloüit de telle maniere, qu'elle luy fait risquer aveuglément le peu qu'elle en a, pour découvrir cette source. Plus l'imagination luy grossit l'objet de son esperance, moins elle regrete le peu qu'elle donne pour y parvenir ; & comme cet objet luy paroît tenir de l'infini, les plus grandes sommes dont elle se dépoüille n'estant que finies, elle les comte pour rien en comparaison. Et ainsi par une surprenante bizarerie, l'avarice qui enrichit d'ordinaire tous ses sectateurs, reduit à la derniere gueuserie ceux qu'elle fait donner dans cette chimere.

4. part. sect. 1.

VI.

Mais ce n'eſt pas là l'unique illuſion que l'avarice ſe fait à elle-même ; elle a plus d'un moyen de s'apauvrir à force de vouloir s'enrichir, plus d'un moyen de ſe ſéduire par l'eſperance frivole d'objets qui n'ont que peu ou point de poſſibilité. Le jeu luy en fournit un bon nombre. Elle a oüi dire que tels & tels, gens d'une trez-mince fortune dans leurs commencemens, ont gagné des ſommes immenſes au jeu, & que par là ils ſont devenus gros Seigneurs. Il n'en faut pas davantage ; l'avarice qui naturellement n'aime pas le jeu, flatée de la poſſibilité d'un pareil gain, y donne teſte baiſſée ; elle commence par riſquer quinze ou vingt Loüis, enſuite elle en perd cinquante, & puis cent. Icy elle hezite ſur la poſſibilité de ſon objet, elle voudroit ne s'être pas embarquée, elle penſe à ſe reti-

rer : mais d'une part, touchée de 4.part.
sa perte, piquée de l'autre, du sect. 1.
desir de la reparer ; & enfin toûjours flatée de cette idée confuse de ces gains immenses, en comparaison desquels ce qu'elle risque luy paroît un pur rien : elle en vient quelquefois jusqu'à joüer en vingt-quatre heures, argent, terres, charges, meubles & équipages. Que c'est bien de ces sortes de passions qu'on peut justement dire qu'elles se séduisent elles-mêmes ! *Mentita est iniquitas sibi.*



4.part. sect. 2.

SECTION II.

Réflexions particulieres sur les illusions de l'amour propre.

I.

ON ne pretend point parler icy de ces tromperies grossieres par lesquelles l'amour propre nous fait visiblement suivre le penchant déreglé de nos passions, préferer le tems à l'éternité, & quelques momens de plaisirs bas & honteux, à des siecles infinis de joyes pures & solides. Ces tromperies sont plûtôt un aveugle emportement & un déchaînement declaré, que des illusions de l'amour propre : on n'est point seduit, on sent & l'on voit bien que l'on se perd ; & l'on est assez stupide pour y donner les mains.

II.

On parle donc de ces ſortes de tromperies, par leſquelles, quoiqu'on ne veüille pas abſolument ſe perdre, ni renoncer ouvertement à ſon ſalut, & à ſervir Dieu, on ne cherche pourtant que ſoy, & l'on ne tend qu'à ſe plaire à ſoy-même, & à ſe ſatisfaire en toutes choſes; en un mot, l'on ne cherche que ſes propres interets ſous les ſpecieux pretextes de pieté, de religion, de gloire & de ſervice de Dieu. 4. part. ſect. 2.

Ces illuſions ſont infinies: nous alons en toucher quelques-unes.



CHAPITRE I.

Que l'amour propre se cache sous les livrées de la charité & sous d'autres aparences trompeuses, pour aler à ses fins dans la pratique des devoirs de la vertu.

I.

LE plus ordinaire sujet des illusions de l'amour propre, est celuy des vertus. Comme celles-cy sont également propres à nous mener à Dieu & à l'estime des hommes ; & que les plus justes ont dans le cœur deux principes trez-differens, & qui bien que fort opposés, sont neanmoins trez-propres à les mener à ces deux fins ; il est trez-aisé qu'ils s'imaginent ne s'aquiter que pour Dieu, des devoirs des vertus,

dont ils ne s'aquitent que pour ariver à l'eſtime des hommes : trez-aiſé qu'ils croyent n'eſtre remués que par le principe de la charité, pendant qu'ils ne ſont agités que par le principe de la cupidité & de l'amour propre. 4. part. ſect. 2.

II.

La raiſon de la facilité de cette illuſion eſt, que ces deux principes ne ſont en nous que comme des habitudes. Ces habitudes ne pouroient donc ſe faire connoître que par les actes : mais les actes exterieurs, ou les devoirs de la vertu ſont communs à la charité & à la cupidité : on ne peut donc les diſcerner par ces actes ; & ainſi il eſt trez-aiſé qu'on prenne la cupidité pour la charité.

III.

On s'imaginera, ſans doute, que pour faire ce diſcernement, il ne faut qu'obſerver les vûës dont l'eſprit eſt alors occupé. J'avouë que ce ſont ces vûës qui deter-

4. part. sect. 2. minent notre amour, & qui d'habituel le rendent actuel : & cela arive, sur tout, lorsque ces vûës sont vives, sensibles & penetrantes. Et ainsi un homme aussi vivement penetré de la beauté de la Justice, qu'étoit Saint Augustin, peut bien s'écrier avec lui : *Que je vous ay aimé tard, ô beauté si ancienne & si nouvelle ! que je vous ay aimé tard !* Il peut bien encore, dans le mouvement de son transport, s'assurer avec le même Saint, qu'il aime Dieu actuellement : *Certâ conscientiâ amo te.* Mais lorsque ces idées ne sont pas si vives : il se peut fort bien faire que ce qui remuë actuellement le cœur, soit fort different de ce qu'on a distinctement dans l'esprit. Les idées qui remuent actuellement le cœur, ne sont pas toûjours ni les plus vives, ni les plus distinctes, ni les plus faciles à apercevoir. Ce ne sont souvent que certaines vûës som-

bres dont on ne s'aperçoit pres- *4.part.*
que pas, & qui malgré leur obs- *sect. 2.*
curité, n'emportent nôtre cœur,
que parce qu'elles sont flateuses,
& plus conformes à sa corruption
naturelle.

IV.

Mais ce qui fait encore qu'on ne s'en aperçoit pas, c'est qu'elles nous sont ordinaires, familieres, & presque continuelles; & que ce qui nous est ordinaire, familier & continuel nous devient imperceptible. Un homme joüe de l'orgue: ses doigts ne se remuent en tant de manieres differentes, que parce qu'il le veut, & que de la maniere qu'il le veut. Il n'y a pas un de ces mouvemens qui ne soit reglé & conduit par de certaines vûës d'accords, d'harmonie, & de proportions: Mais parce que ces vûës lui sont familieres, ordinaires & habituelles, il s'en aperçoit si peu, que si vous lui demandez, aprez qu'il aura

4. part. sect. 2.

joüé, s'il les a euës : il ne fera pas de difficulté de vous répondre, qu'il n'y a seulement pas pensé. Et en effet, il y a des gens qui en sont si peu occupés, que pendant qu'ils joüent avec tout l'art possible, ils ont la liberté de s'entretenir de tout ce qu'on voudra, & des sujets même les plus abstraits.

V.

Il est infiniment plus aisé que l'on soit dans cette inadvertance à l'égard de ce qui se passe dans les actions qui naissent de la cupidité & de l'amour propre. Un Organiste ne joüë pas toûjours de l'orgue : mais il n'y a point d'homme qui ne s'aime toûjours. L'amour propre est un meuble dont on ne se défait jamais absolument. Cet amour est le mouvement, ou le battement du cœur spirituel ; & comme le cœur materiel dans un corps vivant, n'est jamais sans battre plus, ou moins : ainsi le

cœur

cœur ſpirituel n'eſt jamais ſans quelque amour propre ; & comme il n'y a point d'amour ſans quelque vûë ſecrête d'un objet ; il eſt vrai auſſi que l'amour tend toûjours à quelque objet, ſoit le plaiſir, ou l'interêt, ou l'eſtime des hommes : Mais de même qu'on ne ſent pas le battement du cœur materiel : parce qu'il eſt habituel, & ordinaire ; par la même raiſon, on s'aperçoit communément auſſi peu des mouvemens de l'amour propre ; & moins encore des vûës ſecrêtes qui le remuent.

4. part. ſect. 2.

VI.

Mais cette inadvertance eſt, ſur tout, immanquable lorſque l'eſprit eſt actuellement & diſtinctement occupé de quelques vûës ſpecieuſes differentes de celles de l'amour propre ; comme de l'idée de la juſtice, de la verité, de la ſageſſe, & autres ſemblables. Car alors il eſt aiſé que l'on prenne pour l'objet auquel on tend veri-

4 part. sect. 2. tablement, celui dont l'esprit est plus fraichement occupé, & dont l'idée est la plus nette, la plus distincte, & la plus specieuse; & qu'ainsi l'on se flate de n'aimer que la verité & la justice, pendant qu'on est miserablement entrainé vers un objet tout contraire par une vûë sombre & secrte, à laquelle on ne fait pas de reflexion.

VII.

Que de gens se flatent de n'être remués que par l'amour de la verité dans la défense de certains sentimens, qui n'y sont en effet portés que par un interet de corps, ou de parti! La beauté & l'excellence de la verité est ce qui voltige sur la surface de leur esprit. Son idée y occupe la place la plus honorable: mais une vûë secrête ou de vanité, ou d'interet de fortune: en un mot, une vûë d'amour propre, est ce qui remuë réellement le cœur, & ce qui donne à

ces personnes tous ces grands mouvemens. 4. part. sect. 2.

VIII.

L'amour propre n'impose pas moins sous couleur de zéle pour la justice. L'on croit la plûpart du tems ne chercher que les interets de la justice & de l'ordre dans la punition de certains crimes ; l'esprit est tout occupé de la beauté de cet ordre, pendant que le cœur ne tend en effet, ou qu'à une secrête vengeance, ou qu'à un bas & sordide interêt.

XI.

Vous avez reçu une injure, ou un mauvais office de quelqu'un. Vos premiers mouvemens vous crient vengeance : mais la devotion, dont vous faites profession, vous l'interdit. Quel parti prendre ? cela est embarassant. Voicy un dénouëment de vôtre devot amour propre. Il vous fait entrevoir qu'il y auroit à vôtre ennemi une espêce d'avantage d'être

humilié ; & dans cette vûë il vous persuade aisément qu'il y auroit à vous de la charité à lui procurer cette humiliation. Vous prenez donc, à l'instant, ce parti ; & vous vous flatez cependant que vous n'avez dessein que de lui estre utile. Mais rentrez dans vôtre cœur, & vous y verrez cachée, dans quelque coin, la vengeance, qui fait sourdement joüer toute cette scêne.

X.

La grande difference qu'il y a d'un faux devot à un libertin, n'est pas que le premier ne tende pas, aussi-bien que le second, aux fins de son amour propre : mais c'est que l'un y tend par les sentiers specieux de la pieté : au lieu que l'autre y va par le grand chemin du libertinage ; l'un se cache sous le masque de la devotion : & l'autre marche demasqué & teste levée. L'un pour y parvenir feint d'y tourner le dos ; &

l'autre y va de front. L'un cou- 4.*part.*
vre ſon jeu de tant de grimaces *ſect.* 2.
& de ſpecieux prétextes ; qu'il ſe fait, dans l'eſprit des hommes, un merite & une vertu d'aler à ſes fins vicieuſes ; & l'autre y va de ſi bonne foy, qu'il veut bien acheter ſon plaiſir au prix de ſa reputation. L'un enfin ajoûte à ſa paſſion l'impoſture ſacrilege ; & l'autre ſe croiroit encore plus coupable de ſe cacher ſous ces airs impoſteurs, que de ſuivre le penchant de ſa cupidité.



4 part. sect. 2.

CHAPITRE II.

Que sous des couleurs seduisantes l'amour propre cache ses defauts, ses interets & ses fins, non seulement aux autres, mais à nous-mêmes.

I.

L'Amour propre prend soin de donner à nos defauts & à nos passions des dehors si specieux, & d'aler à ses fins par des chemins si couverts, sous des voiles si imposteurs, & des couleurs si seduisantes; que non seulement les autres en sont éblouïs: mais aussi, que souvent nous y sommes les premiers pris; & que l'esprit est la dupe du cœur.

II.

4. part. sect. 2.

Ainsi lors qu'un homme se voit privé des avantages de l'esprit, ou de la fortune ; le parti le plus ordinaire que son amour propre lui fait prendre, est de cacher ses defauts d'esprit sous un air de modestie & de retenuë ; & de se venger des disgraces de la fortune, par le mépris de ses dons & de ses faveurs.

III.

Que de gens ne se font honneur d'un silence grave & étudié, que parce qu'ils ne s'expliquent pas hureusement : ou que parce qu'ils sentent la foiblesse de leurs lumieres ! Encore cela vaut-il mieux que de hazarder, pour paroître habile, de parler de tout à perte de vûë.

IV.

Combien en voit-on qui n'affectent tant de mépris pour les sciences, que parce qu'ils se sentent trop peu d'ouverture d'es-

4. part. sect. 2. prit, & trop peu de penetration pour s'y distinguer ! *La Metaphysique*, disent-ils, *est un grand galimatias.* Pauvres gens, de s'en prendre à ce qu'il y a de plus clair & de plus net dans les Sciences ! Ils ne s'aperçoivent pas que le galimatias est dans leur esprit.

V.

Pourquoy pensez-vous que cet homme fait montre d'un si grand serieux, & d'une gravité si composée ? c'est que par ces misteres il trouve le double avantage de cacher les defauts de son esprit, & de se donner cependant le relief d'un homme de consequence.

IV.

Un illustre Auteur a crû que l'orgueil ne nous a esté donné, que pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections : mais il me paroit que c'est plûtôt pour nous les faire éviter ; & qu'il est comme une espêce de

preſervatif contre les vices groſ- *4 part.*
ſiers. Mais malhureuſement il ari- *ſect. 2.*
ve, qu'au lieu de nous en ſervir pour les bannir, nous n'en uſons que pour les cacher.

VII.

Qui ne croiroit à entendre N. parler contre l'ambition, qu'il en eſt parfaitement exemt? S'il en étoit bien net: on le trouveroit moins éloquent ſur ce chapitre.

VIII.

Vous croyez eſtre fort à couvert de la ſimonie, parce que vous ne traitez pas en forme, & que vous n'offrez pas d'argent: mais rentrez dans vôtre cœur: contez-vous pour rien tous ces complimens, ces baſſes flateries, ces lâches déferences, ces injuſtes complaiſances, tout cet encens que vous profanez? L'argent de vos lévres eſt-il moins precieux que celui de vôtre bourſe; & eſt-ce un moindre crime d'acheter le don de Dieu au prix du menſon-

4. part. sect. 2. ge & de la flaterie, que de l'acheter à prix d'argent?

I X.

Il n'eſt rien dont l'homme ſe croye plus maitre, que de ſa propre conduite; & cependant il n'eſt preſque rien dont il diſpoſe moins. Il ſe laiſſe conduire à tout ce qui l'environne, ſans le ſavoir. Ce n'eſt pas ſimplement Dieu & ſa providence (car cela ſeroit dans les regles) c'eſt le hazard, ce ſont les divers événemens, les diverſes circonſtances où il ſe trouve: c'eſt un valet, c'eſt ſa machine qui le conduit: mais ce qui uſurpe plus frequemment ce droit ſur ſa raiſon, c'eſt ſon cœur; & rien n'eſt plus vrai que ce qu'a dit, ſur cela, un illuſtre Auteur; que ſouvent pendant que l'homme, par ſon eſprit, tend à un but; ſon cœur l'entraine inſenſiblement à un autre.

X.

Vous croyez ne tendre qu'à

Dieu en embrassant l'état Eccle- 4. part.
siastique : c'est ce qui nage, pour sect. 2.
ainsi dire, sur la surface de vôtre esprit, & vôtre cœur vous entraine imperceptiblement aux Charges honorables, aux Dignités, aux distinctions, aux commodités, aux aises de la vie ; & peut-être même aux plaisirs, au luxe, aux richesses.

XI.

Vous vous imaginez ne chercher qu'à plaire à Dieu par vos jeûnes, par vos veilles, par vos travaux, par vos austerités : sondez vôtre cœur : & peut-être trouverez-vous qu'il ne cherche que l'éclat & la gloire de vous distinguer non seulement du commun des fideles, & des gens du monde, mais même de ceux qui ont fait profession d'y renoncer.

XII.

Pendant qu'en une posture humiliée vous passez tous les jours de la vie, tant de tems en priere,

4. *part.* *sect.* 2.
vous vous flatez de n'avoir dessein que de devenir interieur, spirituel, & homme d'oraison ; & peut-être vôtre cœur ne tend-il qu'à paroître tel, & à s'en atirer l'estime.

XIII.

Separée de tout le monde, aprez avoir foulé aux pieds ce qu'il a de plus brillant ; éloignée de tout commerce profane, enfoncée dans une afreuse solitude, enfermée dans une prison dont les murailles, en plusieurs endroits, sont de fer, & fraisées de pointes de même métail, pour les rendre plus inaccessibles ; vous ne comprenez pas que vous puissiez avoir un autre but que celui de devenir sainte ; mais ne vous y fiez pas trop: étudiez vôtre cœur ; & craignez que ce ne soit bien moins à la sainteté, qu'à l'éclat de la sainteté qu'il vous entraine.

XIV.

Dans ces éclatantes visites

d'Hôpitaux & de Prisons, dans ces pompeuses délivrances de captifs & de prisonniers, dans ces publiques & magnifiques largesses aux pauvres, qui ne croiroit avec vous que vous ne songez qu'à chercher le Royaume de Dieu? C'est la vûë dont vôtre esprit est occupé: mais défiez-vous de vôtre cœur. Il va sourdement à ses fins; & ses fins sont d'ordinaire bien differentes du Royaume de Dieu. Souvenez-vous que ce Royaume est au dedans de vous-même, qu'il est tout interieur, que les voyes les plus secretes & les plus cachées, sont celles qui y ménent plus seurement, que JESUS-CHRIST nous enseigne à le chercher, portes clauses, *clauso ostio*, à cacher nos aumônes, nos jeûnes, nos prieres, non seulement aux autres, mais à nous-mêmes; & à éviter si soigneusement la vanité & la complaisance, que nôtre main gauche ne sache

4. part. sect. 2.

4. part. sect. 2. pas le bien que fait notre main droite.

XV.

Vous vous imaginez avoir fait un acte heroïque d'humilité & de modestie, d'avoir refusé cet employ, cet honneur, cette dignité, ce poste honorable; & vous ne doutez pas que Dieu & les hommes ne vous fassent un grand merite de cette pretenduë victoire sur la vanité. Aparemment les hommes vous en tiendront comte mais prenez garde que Dieu n'en juge bien autrement; qu'il ne voye dans le fond de vôtre cœur, que vous n'avez surmonté la vanité par un côté, que pour y succomber par l'autre. Prenez garde que la vûë des hommes, que leur approbation & leur estime ne vous soûtienne, que le desir de paroître superieur aux dignitez & aux honneurs que vous refusez, ne soit le vrai motif de vôtre refus; & qu'ainsi faisant

plus de cas de ces places honorables que les hommes vous donnent dans leur esprit, que du rang exterieur que vous occuperiez parmi eux; vous n'ayez pas tant fait un acte de vertu, qu'un acte de la plus fine vanité. 4. part. sect. 2.

XVI.

Un homme s'en vient de but en blanc vous dire grossierement, bassement, sans pudeur, que vous étes l'homme du monde qui avez le plus d'esprit, le plus de probité, le plus de merite. Vous vous sentez choqué de ce compliment, vous rebutez cet homme, & lui imposez silence; & sur cela vous vous flatez de haïr la flaterie, & de n'aimer pas les loüanges. Mais patience: quelques momens aprez, un honnête homme s'en vient avec des tours fins, des manieres ingenieuses & delicates, d'un air respectueux & poli, vous faire entendre, sans presque oser vous le dire, qu'il

4. part. sect. 2. fait de vôtre esprit, de vôtre probité & de vôtre merite un cas infini; & je vois que vous le recevez agreablement, que vous l'écoûtez avec plaisir, & que vous n'oubliez rien pour lui payer par d'autres douceurs aussi fines celles qu'il a trouvé l'art de si bien assaisonner. Tâtez donc icy vôtre cœur, voyez s'il ne s'aplaudit pas secretement de se voir si bien dans l'estime de cet homme, s'il ne luy fait pas le meilleur gré du monde de ses manieres polies; & concluez de la difference dont vous avez reçû ces deux complimens, que ce ne sont ni les loüanges, ni la flaterie, mais uniquement les manieres de loüer & de flater qui vous choquent.

XVII.

On ne connoît point son cœur jusqu'à certaines épreuves: Tel l'avoit toûjours crû droit, sincere, desinteressé, moderé, qui dans une assez petite affaire l'a pû trou-

ver double, fourbe, interessé, emporté. 4. part. sect. 2.

XVIII.

Qu'il est à craindre que l'illusion que le cœur se fait sur les qualités naturelles, ne se glsisse beaucoup plus subtilement sur les surnaturelles; & qu'il ne se flate d'aimer Dieu de tout lui-même, pendant qu'il n'a pas même un commencement d'amour! Atendez cœur double, atendez à juger de vôtre situation pour Dieu, qu'il vous ait mis à quelque épreuve. Tel avoit toûjours passé pour homme spirituel, interieur, mortifié, humble & pénitent, qui dans une assez petite épreuve, a perdu, en un seul jour, toutes ces qualités dans l'esprit de ceux qui ont été témoins de ce qui s'est passé. C'est ainsi que quelques momens de conduite naturelle suffisent pour découvrir l'hipocrisie de trente années de contrainte.

XIX.

4.part. sect. 2. Vous avez aſſez de raiſon pour eſtimer la vertu, & mépriſer le vice : mais vous n'avez pas aſſez de droiture pour aimer l'une & haïr l'autre. Quel dénouëment trouve à cela la duplicité de vôtre cœur ? Le voicy. Il prend le parti de haïr l'éclat du vice qu'il aime ; & d'aimer les aparences de la vertu qu'il hait. Cœur double, encore une fois, que n'aimez-vous ce que vous eſtimez, & que ne haïſſez-vous ce que vous mépriſez : ou du moins ceſſez d'eſtimer la vertu que vous n'aimez pas : & de mépriſer le vice que vous aimez.

XX.

Le cœur eſt bien plus double & plus caché que l'eſprit ; ſans une lumiere ſurnaturelle il n'eſt pas poſſible de bien connoître ſon cœur ; & cependant rien n'eſt plus ordinaire que de parler des bonnes qualités de ſon cœur, pen-

dant qu'on n'ose rien dire de son esprit. 4. part. sect. 2.

XXI.

Rien n'a plus l'air de la vertu, que la resistence aux grandes tentations; & cependant que de motifs naturels & de raisons toutes humaines ont souvent de part à cette resistence; & que ce qu'on apelle nôtre vertu, est d'ordinaire peu vertueux;

XXII.

Est-il possible que la vertu soit si foible dans le cœur des hommes, qu'elle ait, à tous momens, besoin de la vanité, de la honte, de l'interêt, & des dispositions du temperament pour se soûtenir? N'estre moderé que par humeur, officieux que par interêt, chaste que par honte, devot que par vanité: de bonne foy, est-ce vertu? ou plûtôt n'est-ce pas vice sur vice?

XXIII.

Je me défie d'une vertu expo-

4.part. sect. 2. sée à un trop grand nombre de spectateurs. La moindre œillade est capable de lui faire une playe mortelle.

XXIV.

Voulez-vous vous rendre à vous-même un témoignage peu équivoque de vôtre vertu ? fuyez, cachez-vous, rompez tout commerce, mettez entre vous & le monde un mur éternel de separation ; & puis voyez si vous éprouverez toûjours le même plaisir : ou plûtôt si vous aurez toujours la même fidelité dans les penibles exercices de la vertu. Mais souvenez-vous, sur tout, qu'il n'y a de vraye vertu, je veux dire de vertu propre à nous conduire aux vrais biens, que ce qui se fait par le mouvement de l'amour de Dieu.



4. part. sect. 2.

CHAPITRE III.

Où l'on continuë à traiter des illusions de l'amour propre.

I.

IL est incroyable en combien de manieres l'amour propre nous seduit sous de specieuses aparences, & comme il sçait nous les faire prendre pour nos vrais & uniques motifs.

Qui pouroit se l'imaginer, que le cœur de l'homme fût si dissimulé & si caché? qu'on pût pleurer, sans savoir même le sujet de sa douleur? Rien cependant n'est plus ordinaire. A la mort de ses proches & de ses amis, on croit les pleurer; & on en jureroit; & cependant souvent on se pleure soi-même. On ne pleure que par amour propre. On ne déplore que la perte de

4. *part.* quelque plaiſir, de quelque hon-
ſect. 2. neur, de quelque revenu, & point du tout celle de leur merite; ſi ce n'eſt par l'honneur que l'on en recevoit.

II.

On veut paroître inconſolable ſur la mort de ſes amis. Pourquoy ? Peut-être pour faire connoître combien on eſt bon ami & digne d'être aimé ; peut-être pour faire montre d'une grande fermeté d'ame, dans ſes atachemens. Peut-être pour s'atirer la condoleance des autres. Peut-être pour ſe couvrir du merite & de la gloire de ceux que l'on regrette, en ſe faiſant regarder comme ayant avec eux d'étroites liaiſons. Enfin, preſque toûjours pour s'atirer de l'eſtime & de la conſideration.

III.

Je n'aurois pas ſçu qu'un tel a l'honneur d'eſtre parent de l'illuſtre Monſieur N. ſi je ne l'a-

vois vû faire le dolent à la nouvelle de sa mort. 4.*part.* *sect.* 2.

IV.

Que les larmes sont des signes équivoques de douleur : elles sont aussi trompeuses lors qu'elles regardent Dieu, que lors qu'elles ont les hommes pour objet. Vous croyez N. bien touché ; parce qu'il ne peut vous parler ni de ses pechés, ni des devoirs de la Religion, sans répandre des larmes. Il y a une distance infinie de ses yeux à son cœur : ses mains en sont moins éloignées. J'apelle donc de ses yeux à ses mains ; & trouvant que celles-cy continuent de faire tout le mal que ceux-là pleurent ; je juge du cœur par les mains, & non pas par les yeux.

V.

Ne vous étonnez pas si N. qui vouloit estre inconsolable sur la mort de son ami, s'en est si-tôt consolée, c'est qu'elle lui a fait faire une Epitaphe, & que ne

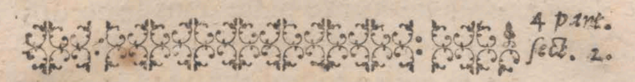
4. part. souhaitant que de faire éclater
Sect. 2. sa tendresse pour lui : elle a trouvé qu'il étoit & plus seur & plus commode de la signaler par une inscription, que par des larmes intarissables.

VI.

Les larmes, suivant l'institution de la nature, ne devroient estre qu'une suite necessaire des dispositions d'un cœur affligé. Et cependant que de gens se font un honneur & un merite de leurs larmes, qui ne pleurent, que parce qu'ils veulent pleurer : c'est-à dire, que parce que leur temperament leur ayant donné, proche des yeux, deux éponges toûjours pleines d'eau, ils se font une habitude de les exprimer, quand bon leur semble ?



CHAPITRE



4 part. sect. 2.

CHAPITRE IV.

Commerce d'illusion que l'amour propre établit entre l'esprit & le cœur ; combien les pensées sourdes & clandestines entrent dans ce commerce.

I.

RIen n'est plus surprenant que les illusions que le cœur & l'esprit se font mutuellement. Ce ne sont ni deux regions separées, ni deux êtres distincts l'un de l'autre ; & cependant ils ne savent pas, la plûpart du tems, ce qui se passe l'un dans l'autre ; & ce n'est gueres que par cette ignorance reciproque & affectée qu'ils se seduisent reciproquement.

II.

L'esprit ne veut point recher-

4 part. cher ce qui se passe dans le cœur ; sect. 2. cette étude lui paroit trop abstraite & trop metaphisique. Le cœur se met aussi peu en peine de consulter les lumieres de l'esprit ; ces lumieres lui sont d'ordinaire trop incommodes ; & ainsi le cœur destitué des lumieres de l'esprit s'abandonne au funeste penchant de ses inclinations ; & l'esprit dépourvû de la sage retenuë du cœur, se laisse emporter à la curiosité, & à l'égarement de ses pensées.

III.

On voit bien qu'il n'en faudroit pas plus que cette mesintelligence concertée entre ces deux facultés, pour les jetter en mille illusions. Mais elles s'en font bien d'autres lors même qu'elles semblent estre de meilleure intelligence. Si le cœur parle à l'esprit ; ce n'est qu'en faveur de ses penchans. S'il consulte ses lumieres, ce n'est qu'à dessein de l'asoi-

blir, de le troubler, & de le porter (comme l'ont fait souvent bien des Directeurs) à s'ajuster à ses inclinations, à relâcher de la severité de ses regles. Ou enfin le cœur ne le consulte que pour lui persuader que tout ce qu'il veut est reglé; en un mot, que pour le seduire. L'esprit en use à peu prez de même à l'égard du cœur. Etourdi, troublé, charmé de ses douceurs & de ses caresses; comment pouroit-il le contredire dans ses inclinations? S'il les étudie donc, ce n'est que pour les aprouver; il a habillé en principes les raisons dont le cœur s'est servi pour le préocuper; ou plûtôt il a fait plier les vrais principes sous les loix de l'amour propre; & ce n'est plus que sur ces fausses maximes qu'il le dirige; & ainsi il lui rend, avec profusion, ses illusions. Aussi est-ce de là qu'on remarque de si étranges pa-

4 part. sect. 2.

4.part. radoxes dans la vie des hommes.

sect. 2.

IV.

Quel plus étrange paradoxe, que de voir des gens ne parler que de la justice & de l'équité, paroître pleins de respect & d'atachement pour l'ordre de la justice, & les trouver cependant en des injustices criantes! On croit que l'hipocrisie est le dénoüement de ce paradoxe, & l'on s'y trompe souvent. Ces gens croyent de bonne foy aimer la justice. Le dénoüement doit donc se prendre de l'illusion que le cœur fait à l'esprit. A un esprit qui sait qu'on doit aimer la justice, son cœur prend soin de lui persuader que tout ce qui lui plait est juste; & ainsi l'esprit préocupé en faveur du cœur, fait commettre les plus hautes injustices, sans remors de conscience.

V.

Le mal de cela est, que les rai-

sons dont le cœur s'est servi pour préocuper l'esprit, ayant eu son aprobation, passent pour principes incontestables, & deviennent ensuite une source feconde d'illusions & de déreglemens dans les mœurs. Et c'est de là que se forment imperceptiblement ces consciences erronées, par lesquelles on voit tous les jours tant de gens se soutenir en des desordres grossiers & dans des routes tres-perilleuses, aussi tranquilement que s'ils marchoient dans les voyes les plus seures de la justice. Et c'est ainsi que l'esprit rend au cœur ses propres ténebres, & lui renvoye les illusions qu'il en a reçûës.

4. part. sect. 2.

VI.

D'où vient qu'on est si bon Casuiste pour les autres, qu'avec une mediocre lumiere on leur marque, sans heziter, le meilleur parti: au lieu qu'on est si flottant,

4.part. sect. 2. si inquiet, si indeterminé pour soi-même, qu'on ne sait presque à quoi s'en tenir : ou que si l'on se détermine, c'est presque toûjours pour les partis qui favorisent la cupidité ? C'est que la raison juge des autres sans partialité : au lieu qu'en ce qui nous regarde, la raison est presque toûjours partiale, & ne juge qu'en faveur des passions & des penchans du cœur : parce qu'elle ne juge que sur les faux principes qu'elle en a reçûs ?

VII.

Que cela fait bien voir la necessité de prendre conseil, dans les matieres de conscience, quelque éclairé qu'on soit ! car il est certain que lors qu'il s'agit de juger sur ces matieres, en sa propre cause, le cœur ne manque guere d'envoyer aux esprits même les plus éclairés, des vapeurs tenebreuses toutes propres à les of-

fusquer, à les faire pencher pour 4 part.
ses propres interets, & à leur fai- sect. 2.
re aprouver, & même canoniser ses inclinations les plus dérégléees.

VIII.

Quelles illusions ne se fait-on pas, la plûpart du tems, sur la disposition de ce cœur ? On croit estre plein d'amour pour certaines personnes : on leur jure que cet amour est le plus pur & le plus gratuit : qu'on sacrifieroit pour elles toutes choses, jusqu'à sa propre vie : enfin, que jamais amour ne fut plus desinteressé. Mais qu'il y a souvent d'illusions dans ces protestations ! Qu'importe de ne pas aimer par l'interet de l'argent & de l'utile : si l'on n'aime que par l'interet du plaisir & de l'agreable ? L'amour en est-il moins interessé, moins impur, & moins mercenaire ? Mais qui sont ceux qui ne cher-

4. part. s. ét. 2. chent pas le plaisir dans leur amour ? C'est le plaisir qui les remuë, c'est ce qui les atache, c'est ce qui les enchaine ; & c'est tout ce qu'ils se proposent dans leur atachement pour un objet. Ils ne l'aiment donc que pour leur propre satisfaction : ils ne l'aiment, aprez tout, que pour eux-mêmes, & que par raport à eux : puisque le plaisir n'est pas different de nous-mêmes, & n'est qu'une maniere d'estre de notre ame. Ils ne l'aiment donc enfin que par interet : puis qu'il n'en est point de plus vif que celui du plaisir. En un mot, à parler proprement, croyant aimer cet objet plus qu'eux-mêmes ; ils n'ont vraiment d'amour que pour eux-mêmes.

IX.

Qu'il est à craindre que dans l'amour de Dieu notre cœur ne nous fasse la même illusion que dans

l'amour des creatures ! & que *4.part.*
lors qu'on croit l'aimer le plus *sect. 2.*
purement & le plus gratuitement, on ne l'aime que pour les plaisirs & les gouts qu'on en reçoit en cette vie : ou pour ceux qu'on en atend en l'autre ! Cœur mercenaire, qu'importe à quel prix vous vendez votre amour, si vous le vendez ?

X.

Un Courtisan qui obséde sans cesse son Souverain, qui ne peut le perdre un moment de vûë, qui étudie avec soin toutes les occasions de lui marquer son atachement & ses complaisances, ses assiduités & ses services ; qui expose même quelquefois sa vie, sous ses ordres, ne doute pas que l'amour de son Prince ne soit le vrai motif de tous ces mouvemens ; & se fâcheroit même, si on lui disoit que l'amour propre y a beaucoup de part, & que

4. part. ce qui l'agite le plus eſt une vûë
ſect. 2. ſecrete d'ambition, un deſir d'établiſſement & de fortune; qui, pour eſtre caché dans quelque repli de ſon cœur, ne ſe gliſſe pas moins réellement dans toutes ſes actions. Que faire donc pour l'en convaincre, & lui faire voir ſon illuſion? J'obſerve le moment du renverſement ou de la fortune de ce Prince, ou de celle de ce Courtiſan; & je m'aperçois que dans l'un & dans l'autre ce lâche ſujet eſt le premier à abandonner ſon Prince, à le mépriſer, à le décrier, à peſter contre ſa conduite, & ſe repentir de ſes ſervices. Et je me récrie: O amour propre, amour propre, le plus inſigne de tous les fourbes & de tous les impoſteurs!

XI.

Un homme qui, tant que les jours durent, paſſe perpétuellement d'un exercice à un autre,

qui court de Bureau en Bureau, d'Atelier en Atelier, de Procureur en Avocat, d'Avocat en Raporteur; qui parcourt trois fois le jour son jardin, ses écuries, sa ménagerie, les divers offices de sa maison, jureroit que dans un enchainement si suivi d'exercices si liés & si entassés, il n'a nul dessein de se fuïr lui-même; & que la crainte de se rencontrer en quelque endroit n'a nulle part à cette conduite. Il en donneroit hardiment le démenti à quiconque lui diroit le contraire, & soutiendroit que ce n'est que la pure necessité de vaquer à ses affaires, ou, tout au plus, le besoin d'un honnête divertissement qui l'entraine ainsi au dehors, & qui l'occupe d'une maniere si suivie. Il s'en trouvera même qui se connoîtront assez peu, pour vous dire que c'est malgré eux qu'ils se trouvent engagés en ces ocupations: qu'ils en

4 part. sect. 2.

4. part. sont embaraſſés, & qu'ils ſoupi-
sect. 2. rent aprez le repos & la ſolitude. Voulez-vous les deſabuſer, & leur faire ſentir l'illuſion de leur amour propre? (car on ſe fuit auſſi-bien que l'on ſe recherche par amour propre) en voicy un moyen infaillible. Promettez-leur de vaquer à leurs affaires, & de les expedier mieux qu'eux-mêmes : ou, s'il s'agit de quelque interet, ou de quelque gain : dédommagez-les, & leur donnez, ſur le champ, la ſomme qu'ils pouroient gagner par leurs ſoins en deux ou trois jours : mais à condition que, pendant ce tems, ils demeureront dans la retraite, & vivront dans une entiere deſocupation : & afin qu'ils n'ayent nul ſujet de ſe plaindre des deſagrémens de cet état, donnez ordre que rien ne leur manque des commodités de la vie. Et vous verrez, au bout des trois jours, s'ils ſeront con-

tens de ce marché, & s'ils se- 4. part. roient d'humeur à le passer sou- sect. 2. vent. Ou plûtôt vous verrez s'ils ne vous avoüeront pas, pour peu qu'ils ayent de sincerité, que ces trois jours leur ont duré une année. Demandez-leur le pourquoy. Ils avoient toutes les necessités, & même les commodités de la vie. Il est vrai; mais vous les aviez abandonnez à eux-mêmes, la plus desagreable & plus chagrinante compagnie, qu'ils pussent avoir. Un chien ou un chat leur eût été d'un commerce infiniment moins desagreable.

XII.

Sans mentir, l'homme est un étrange paradoxe, de quelque côté qu'on le regarde. Il n'est jamais en meilleure compagnie, qu'avec ceux qu'il aime: Il n'aime personne plus que lui: & cependant il se trouve de si mauvaise compagnie, qu'il ne peut

4. part. sect. 2. presque se resoudre à demeurer seul avec soy ; & que plûtôt que d'en estre reduit là, il liera commerce, je ne dis pas simplement avec son jardinier, ou son palfrenier ; mais même avec son chien, ou son chat. Quelle illusion !

XIII.

Mais ce commerce d'illusion entre l'esprit & le cœur est encore merveilleusement entretenu par quantité de pensées sourdes & clandestines, que l'esprit & le cœur conspirent également à se dissimuler.

XIV.

C'a été de nos jours une grande question, que de savoir s'il y a des *pensées auxquelles on ne pense point*. La seule proposition en a dabord paru si ridicule à certains Auteurs, qu'ils n'ont fait nulle difficulté de la traiter de badine, ou même d'extravagante. Cependant de plus meures reflexions sur

eux-mêmes, leur ont rendu, avec le tems, ces pensées non seulement suportables, mais même agreables. 4.part. sect. 2.

XV.

Pour moy, s'il m'étoit permis de proposer là-dessus mon sentiment, j'alierois les deux opinions opposées ; en disant, qu'à la verité, il n'y a point dans l'esprit de pensées qu'il n'aperçoive du moins confusément & indistinctement : mais qu'aussi il faut convenir qu'il y en a un grand nombre de confuses & d'indistinctes, & qui font sur le cœur des impressions trez-réelles, sans qu'il s'en aperçoive faute de reflexion ; & c'est pour cela que je les apelle sombres & clandestines.

XVI.

Pour peu qu'on s'étudie soi-même, il n'y a personne qui ne puisse assez souvent s'apercevoir qu'il porte dans le cœur de certaines impressions d'amour ou de

4. part. sect. 2. haine, de joye ou de tristesse, de chagrin ou de complaisance, de douceur ou d'amertume, sans en savoir distinctement la cause, & sans se souvenir distinctement des pensées qui les ont fait naitre. Pour s'apercevoir de cela, il ne faut pas aler chercher les grandes & les vives impressions de chagrin, d'agrément, ou d'amertume. Celles-cy portent presque toûjours avec elles la presence distincte de l'objet & de l'idée qui leur a donné l'être. C'est particulierement dans les impressions moderées ou afoiblies par le tems, que cela nous arive.

XVII.

Un homme dans un jour de feste & de divertissement, dans l'enjoüement d'un regal qu'il donne à ses amis, dans les agreables momens d'un spectacle qui l'enchante, aprend qu'un de ses chevaux vient de se tuer. Hé! bien, mon enfant, (dit-il à celui qui lui en donne la

nouvelle) c'eſt un cheval mort ; 4.part.
& ſans y faire la moindre refle- ſect. 2.
xion, il continuë à ſe divertir avec ſes amis, comme s'il n'avoit rien apris ; & le fait effectivement d'une maniere ſi ſuivie & ſi égalément enjoüée, que par la diverſité des choſes agreables qui ſe diſent, & des divertiſſemens qui ſe ſuccedent, il vient à oublier parfaitement la nouvelle qu'on lui a annoncée ; de ſorte que ni ſes amis, ni lui-même ne s'aperçoivent pas qu'elle lui ait fait la moindre impreſſion. Cependant, choſe étrange ! à peine quelques quarts d'heure ſe ſont écoulés, que, ſans changer pour les dehors, il s'aperçoit que ſon cœur ne peut plus s'abandonner au divertiſſement avec la même liberté. A chaque pas qu'il fait il ſent une ſecrete bariere qui l'empêche d'aler dans le plaiſir auſſi loin qu'il aloit auparavant. Une eſpêce d'amertume ſe répand, malgré lui, ſur

4. part. sect. 2. tout ce qui s'ofre de douceurs. En un mot, un je ne ſay quoi (car c'eſt icy qu'on peut uſer de ce terme) lui ſerre le cœur, & l'empêche de s'ouvrir à l'ordinaire. Il eſt lui-même ſurpris de cette diſpoſition. Il ne ſait d'où vient qu'il ne ſe divertit plus comme il faiſoit dabord : il admire ce changement : il en cherche la cauſe ; & la cherche inutilement, juſqu'à ce que retournant ſur ſes pas, ſans changer de place, il trouve en chemin ſon cheval mort ; & reconnoit, à ſa honte, que cette mépriſable machine eſt ce qui lui tenoit au cœur.

XVIII.

Pleurer la mort d'un Directeur autant de tems que dureroit le deuil d'un mari, ſeroit déja quelque choſe d'extraordinaire : mais on va quelquefois bien plus loin ; & il s'en trouve qui le pleurent dans leur cœur preſque toute la vie : je dis dans leur cœur : car

souvent ce cœur ressent l'amertu- 4. part.
me de son absence, lors même sect. 2.
que l'esprit en a perdu l'idée. Dans tous les plaisirs & les divertissemens qui s'offrent; dans les compagnies & les assemblées les plus agreables, ce cœur sent quelque chose qui lui manque; & ce sentiment, quoique sourd, l'empêche de se livrer à la joye. Souvent il porte cet état, sans se demander à lui-même ce qui le retient. Mais enfin si chagrin de ne pouvoir se livrer à la joye qu'il aime invinciblement, il veut rechercher ce qui s'y oppose; toutes les voyes où il entre pour cela, aboutissent toûjours à la mort du Directeur; les autres sujets de chagrin ont beau s'ofrir, ce n'est point là ce qui resserre ce cœur; ce n'est point ce qu'il recherche, si la mort du Directeur ne se trouve au bout.

XIX.

On éprouve à l'égard des im-

4. part. sect. 2.

pressions de joye ce que nous venons de remarquer sur celles de chagrin. C'en est encore de même des impressions de colere, de rancune, de vengeance, d'envie, d'ambition, &c. Presque toutes nos passions nous laissent dans le cœur de pareilles impressions, lors même que nous ne songeons plus à leurs objets, & que nous n'en avons presque plus d'idées. Les détails en seroient infinis, si l'on vouloit s'y engager : mais il est plus à propos que chacun y entre pour soy, & se donne l'utile plaisir de les développer dans son cœur.

XX.

Cependant je ne puis me dispenser de faire icy remarquer que ces impressions ne se font pas simplement ressentir au cœur ; mais qu'elles ont même encore une influence réelle dans toute notre conduite : car par là il sera aisé de reconnoître en combien d'illusions

on tombe tous les jours, faute de 4. part.
reflechir sur ces impressions ; & sect. 2.
faute de s'apliquer à en découvrir
les sources.

Oüi : souvent ce n'est que par le mouvement de ces impressions secretes que l'on agit, quoi qu'on ne le croye pas. On en est, la plûpart du tems, à son insçu, remué, soutenu, emporté, lors qu'on croit se remuer avec plus de liberté.

XXI.

Sondez votre cœur ; & vous verrez peut-être que ce qui vous donne tant de mouvemens, en quelques occasions, c'est un secret sentiment d'ambition ou d'envie ; que ce qui vous empêche au contraire de vous remuer, & ce qui vous tient si indifferent & si froid pour certaines gens ; c'est une secrete impression de chagrin & de rancune contre eux : que ce qui alume si fort votre zéle contre les desordres du gouvernement des Corps, des Commu-

4. part. nautez, des Eglises, c'est peut-
sect. 2. être une secrete impression de chagrin contre ceux qui gouvernent : que ce qui vous donne cet esprit de severité & de censure pour les divertissemens de la jeunesse, c'est un sourd déplaisir d'être hors d'état d'y prendre part : que ce qui vous rend si peu favorable à la cause de cette pieuse veuve, c'est un vieux reste d'un assez leger chagrin que feu son mari vous causa autrefois, & que vous croyez avoir parfaitement oublié. En effet votre esprit n'en a plus d'idée : mais votre cœur plus ménager que votre esprit, en conserve encore l'impression. Et c'est celle-cy qui pendant que vous n'y songez seulement pas, vous fait prononcer un injuste jugement contre la veuve.

XXII.

On voit donc bien par là, non seulement que ces impressions, toutes sourdes qu'elles sont, en-

trent dans toute notre conduite ; 4. part.
mais aussi qu'elles nous font de sect. 2.
grosses & frequentes illusions ; & comment elles nous les font.

XXIII.

Car quelle illusion n'est-ce pas de croire se remuer soi-même, pendant qu'on est effectivement remué par cent ressorts inconnus ? c'est pourtant ce qui nous arive par raport à ces impressions. Ces hotesses importunes, aprez avoir feint de se retirer avec l'idée de l'objet qui les avoit amenées dans le cœur, se retranchent comme dans son fond ; & là, cachées sous le rideau d'objets tout differens, qui voltigent sur la surface de l'esprit, elles font jouër si adroitement tous les ressorts de notre conduite ; que quoiqu'il y ait peu d'actions où elles n'ayent quelque part ; il est trez-rare qu'on s'en aperçoive, quand on ne s'étudie pas soi-même : car la grande regle sur laquelle on juge com-

4. part. sect. 2. munément de la regularité de sa conduite ; est d'observer les vûës & les idées qu'on a euës dans l'esprit, pendant qu'on agissoit ; & si l'on ne trouve rien d'injuste dans ces vûës ; on se tient comme seur que les mouvemens du cœur ont été reglés ; parce qu'on ne soupçonne pas qu'ils ayent eu d'autres principes, ni d'autres causes, que ces vûës.

XXIV.

Et ainsi il peut fort bien ariver ; & il n'arive même que trop souvent, que plein d'idées toutes spirituelles, on croit n'agir que pour Dieu ; pendant qu'en effet on ne suit que le mouvement de ces impressions vicieuses cachées dans le fond du cœur. Hureux qui n'y en a que de bonnes : car celles-cy se répandent sur notre conduite, à peu prez comme les mauvaises ; un homme touché d'une forte impression de charité dans le cœur, fait le bien, & agit

pour Dieu en mille rencontres, ſans même s'en former l'idée. Il parlera d'afaires depuis le matin juſques au ſoir, ſon eſprit en eſt tout ocupé ; & cependant c'eſt uniquement une ſecrête impreſſion d'amour pour la juſtice ; qui cachée dans le fond de ſon cœur, le remuë, & le fait agir. 4. part. ſect. 2.

XXV.

Si nous n'avions jamais de plus dangereuſes impreſſions que celle-là, il ne faudroit point ſe preſerver contre les illuſions qui en pouroient naitre. Mais comme nous ſommes ſujets à en avoir de trez-malignes ; il eſt important de chercher quelque preſervatif contre leurs illuſions.

XXVI.

Je n'en trouve point de meilleur qu'une prudente défiance de ces ſpecieuſes idées, qui (comme je l'ay déja dit) voltigent ſur la ſurface de l'eſprit. Il ne faut point ſe flater que ce ſoient ces vûës qui

4. part. sect. 2. nous remuënt & qui nous fassent agir. Il faut entrer, plusieurs fois par jour dans son cœur ; l'étudier avec soin ; & pour ainsi dire, le tâter ; car il s'en faut bien que toutes ses dispositions ne nous soient connuës. Que si on lui trouve quelques-unes de ces impressions clandestines ; si on lui remarque quelques batemens sourds, & pour ainsi dire, quelque fiévre lente, causée par un objet qui ne paroit pas, & qu'on ne distingue pas ; il faut mettre tout en œuvre pour le découvrir; car par là on découvrira une de ses secrettes ataches, & le principe de la plûpart de ses mouvemens.

XXVII.

Pour faire cette découverte, rien n'est plus utile que la methode dont le cœur use lui-même pour avertir l'esprit de penser à ce qu'il aime. Il l'oblige à lui faire passer en revûë les idées de

divers objets. Tant que ces idées 4. part.
ne sont pas celles de l'objet pour sect. 2.
lequel il bat actuellement : son mouvement est inquiet, flotant & indeterminé ; & par cette inquietude, c'est comme s'il disoit, à mesure que ces diverses idées passent ; *ce n'est pas cela, ce n'est pas cela.* Mais dés que l'idée de l'objet qui le remuë actuellement, vient à passer ; alors son agitation flotante & indeterminée se fixe tout d'un coup, & se change en un mouvement direct, qui tient beaucoup du repos, & qui en fait gouter le plaisir. Marque certaine que c'est là l'objet qui l'occupe, & de l'amour duquel il est ému.

XXVIII.

La plus belle figure que nous ayons de cette double situation du cœur, est le mouvement d'une aiguille de boussole, lors qu'on lui presente un *aiman* : car tandis qu'on lui presente les endroits

4. part. sect. 2 differens de ses poles, elle ne fait que chanceler d'une maniere indeterminée : mais, dés qu'on lui presente les poles, voicy ce qui arive : si c'est son pole ami, toute son indetermination cesse, & elle n'a plus qu'un mouvement direct, ou une vraye tendance vers lui : que si c'est son pole ennemi; elle s'en éloigue, en un moment, tout autant qu'elle peut. Et c'est par là qu'on reconnoit quel est le pole de l'aiman avec lequel elle simpatise; & quel est celui de son antipatie.

C'est donc aussi par une semblable methode qu'on peut reconnoître non seulement le principal pole du cœur : je veux dire, l'objet principal de ses ataches, & ses plus delicates simpaties; mais aussi ses capitales aversions, ses plus cachées antipaties.

XXIX.

De tout ce que nous avons dit jusques icy sur ce sujet, il est vi-

ſible premierement que les im- 4 part.
preſſions du cœur ſont bien plus ſect. 2.
de durée que celles de l'eſprit.

La raiſon de cette difference eſt, que nos idées ne nous modifient point. Ce ne ſont que des images que l'on expoſe à la vûë de l'eſprit : au lieu que nos ſentimens & les inclinations du cœur ſont de vrayes manieres d'eſtre, & de vrayes impreſſions formées, pour ainſi dire, dans ſa ſubſtance. Il n'eſt donc pas ſurprenant que celles-cy ſubſiſtent, pendant que les autres s'évanoüiſſent & ſe diſſipent. Il eſt aiſé qu'une idée qui nous remuë & nous touche, ſoit bannie, ou du moins éclipſée par une nouvelle venuë. La diverſité de celles qui ſurviennent, peut bien la faire diſparoître : mais elles n'enlevent pas de même l'impreſſion que le cœur en a reçuë; celle-cy perſevere lors même qu'on ne ſait plus ce qu'eſt devenuë *l'idée motrice.*

4. part. sect. 2.

XXX.

En second lieu on doit conclure de tout cecy, ou qu'il n'est point necessaire que l'amour, je dis même l'amour actuel, soit toûjours accompagné de l'idée de son objet ; & qu'ainsi une ame peut trez-bien aimer actuellement Dieu, sans estre actuellement occupée de son idée : ou qu'il y a vrayement dans l'esprit des pensées sourdes & clandestines, auxquelles on ne pense point distinctement, des idées qu'on n'aperçoit que d'une maniere sombre & confuse ; & qui produisent cependant sur le cœur des impressions trez-réelles.

XXXI.

Enfin tout cela fait voir combien le cœur humain est impenetrable ; combien ses dispositions sont cachées ; & de quelle importance il est de s'apliquer à étudier le cœur & à le connoître.

4. part. sect. 2.

CHAPITRE V.

Que l'amour propre se dédommage toujours sur quelque vice, ou quelque passion du sacrifice qu'il fait des autres.

I.

C'Est une des plus ordinaires adresses de l'amour propre. Il ne perd jamais rien; & s'il donne quelquefois quelque chose: s'il fait quelques sacrifices de ses interets sur un sujet; ce n'est qu'à la charge qu'il se dédommagera sur un autre.

II.

Que de gens se font honneur d'avoir vaincu, ou étoufé une passion, qui ne prennent pas garde qu'ils ne l'ont surmontée, qu'en sucombant à une autre, &

4. part. sect. 2. peut-eſtre même plus dangereuſe ! Que nous ſert de reſiſter aux paſſions brutales, ſi nous ſucombons à l'orgueil, à l'ambition, à l'avarice ? Il n'y a que les paſſions ſaintes, une crainte filiale, le vif ſentiment de ſon immortalité, le deſir de la vie future, l'amour de Dieu, qui puiſſe bannir abſolument du cœur toutes les paſſions criminelles.

III.

Dans cette haute ſituation à laquelle vous aſpiriez il y a ſi long tems, & où vous eſtes arivé lorſque vous vous y atendiez le moins, vous vous étonnez vous-même de vous voir ſi moderé ! mais ſondez votre cœur, & vous trouverez que pour une paſſion que vous croyez éviter, vous ſucombez à trois ou quatre autres ; & que vous ne reſiſtez à la joye immoderée de votre bonne fortune, que par la crainte de vous faire des envieux, par une vaine oſten-

tation de force d'esprit, & par le desir de paroître ou modeste, ou fort superieur à la Dignité dont vous vous trouvez revêtu. 4. part. sect. 2.

IV.

Vous vous regardez comme un heros de fermeté & de constance, parce que vous avez apris, sans emportement, le renversement de votre fortune, & reçu d'un visage égal une Lettre de Cachet qui vous relegue à l'autre bout du Royaume. Mais ne jugez pas de votre vertu par ces dehors équivoques. Jamais aparences ne furent plus trompeuses. Elles ne seduisent pas simplement les autres : elles vous seduisent vous-méme. Rentrez dans votre cœur : & jugez par ses agitations secrêtes, par son chagrin, par son abatement, que ce qui a fait le faux merite de votre vertu aparente, n'a été que la presence de vos amis qui se trouverent lorsque vous reçutes cette nouvelle,

4. part. sect. 2. que la crainte de leur marquer de la foiblesse, & qu'un secret desir de vous distinguer par cette fermeté aparente.

V.

On se défend tant qu'on peut des disgraces qui viennent de l'injustice & de la persecution des hommes ; mais lors qu'on ne peut plus s'en défendre, on s'en fait un relief & un merite, que l'on met à la place de toutes ses pertes ; & l'on trouve ainsi le moyen de se dédommager sur l'honorable, de ce qu'on a perdu du côté de l'utile ou de l'agreable.

VI.

Bien des gens font à un pecheur converti un vrai merite de se reconnoître pour un scelerat, & d'estre toûjours prest à faire l'aveu & le recit de ses égaremens passés. Mais je ne say s'il est bien seur de lui conter cette disposition pour une grande vertu. C'en est assurément une sublime, lorsque cela

ſe fait dans un vrai eſprit d'hu- 4.*part.*
miliation & d'aneantiſſement : *ſ.Et.*2.
mais qu'il eſt à craindre que la vanité n'y entre pour quelque choſe : & quelquefois méme pour le tout. Par cet aveu l'on fait valoir la grandeur de ſon entrepriſe, la force de ſa reſolution, tous les frais de ce changement : on ſe fait honneur de tout cela ; & je ne ſay meme ſi l'on ne s'en fait point un peu de l'excez des crimes dans leſquels on eſt tombé ; tant il eſt vrai que l'amour propre ſe dédommage par les choſes mêmes les plus capables de le flétrir.

VII.

L'amour propre ne paroit jamais moins intereſſé que lors qu'il ſe répand le plus en bienfaits : mais dans la verité il ne l'eſt jamais plus que dans ces magnifiques profuſions. Un laboureur qui jette à pleine main ſon grain en terre eſt-il bien deſintereſſé ?

4. part. sect. 2. L'amour propre bienfaiſant eſt un laboureur qui ſéme dans l'eſperance du centuple.

VIII.

On n'avouë d'ordinaire certains defauts, que pour mettre, par là, les autres plus à couvert: ce ſont des enfans perdus que l'on n'expoſe que pour ménager les favoris.

IX.

De tous les defauts celui qu'on fait moins de façon d'avoüer, eſt la pareſſe: parce qu'on ſe perſuade qu'on la regardera comme liée avec toutes les vertus tranquiles; & qu'on nous fera retrouver dans le ſilence & le recueillement, dans la modeſtie & le calme des paſſions, ce que l'on perd par le defaut d'action.

X.

On eſt encore toûjours preſt à publier qu'on manque de memoire: mais c'eſt qu'on s'atend qu'on nous remplacera hureuſement ce

defaut, par beaucoup de jugement : cependant on s'y trouve souvent trompé : il est vrai qu'un jugement solide ne se trouve gueres avec une hureuse memoire : mais ce n'est pas une preuve qu'il doive se trouver où celle-cy ne se trouve pas. Et l'on peut dire qu'il n'y a gueres moins de gens de malhureuse que d'hureuse memoire, qui attendent le jugement. 4. part. sect. 2.

XI.

Il y en a qui prennent volontiers le parti d'avoüer ingenuëment de petits defauts, dans l'esperance qu'on les quittera des grands; mais c'est un artifice d'un si frequent usage, qu'il en est usé.

XII.

Enfin il y en a qui sont les premiers à reconnoître & à confesser tous leurs defauts, petits & grands. Qui ne les croiroit pas parfaitement humbles? & cependant ne se peut-il pas faire que ces gens

4. part. aſpirent, par là, à la gloire des
ſect. 2. humbles; & qu'ils s'atendent que cette aparente humilité leur fera reſtituer au double les qualités dont ils ſe dépoüillent par cette artificieuſe prodigalité?

XIII.

Qu'on ſe trompe ſouvent ſur le merite des gens, & qu'on leur donne ſon eſtime à bon marché! On ne penetre point dans leur interieur: on n'en peut juger que par les dehors. Mais que ces dehors ſont équivoques & trompeurs! Vous ne doutez point, par exemple, que ce ne ſoit par liberalité, ou par charité que ſe font ces grandes diſtributions, & ces magnifiques largeſſes aux pauvres & aux Egliſes; & c'eſt bien fait d'en juger ainſi: c'eſt le parti qu'on doit toûjours prendre par proviſion: mais qu'il s'en faut bien que ces éclatantes profuſions ne partent toutes du principe dont elles font parade! C'eſt

ſouvent un trafic par lequel on achête la reputation d'homme liberal & charitable. Le ſacrifice eſt grand, à la verité : mais c'eſt un ſacrifice à l'orgueil : il en coûte à l'avarice : mais on ſe dédommage ſur la vanité, & ſur l'eſtime des hommes, que l'on aime mieux que ce que l'on donne. 4. part. ſect. 2.



CHAPITRE VI.

Que l'amour propre ſcait aler à ſes fins par des voyes détournées, & quelquefois même opposées.

I.

CEt artifice eſt de tous ceux de l'amour propre celui qui lui réuſſit le mieux. Témoigner

4. part. ouvertement qu'on tend à un but,
sect. 2. & y aler directement, seroit s'exposer à trouver bien des gens en son chemin, & à se faire souvent rompre en visiere. Il est donc bien plus seur de prendre à côté du grand chemin, & de paroître même tourner le dos au lieu où l'on va. On affecte de paroître avoir de l'éloignement des choses que l'on souhaite avec plus d'ardeur : on en témoigne du dégout : on se fait prier, on remercie, on refuse de maniere à s'atirer de nouvelles instances : enfin on s'inquiette & l'on s'agite pour faire croire qu'on ne veut point ce qu'on meurt d'envie d'avoir ; tous ces mouvemens sont, à la verité, des voyes détournées, & meme aparemment oposées à la fin où l'on tend : mais aussi elles sont bien plus seures & plus à couvert de la contradiction.

II.

Un homme a la teste pleine

d'ambition, & ne ſoupire que 4. part.
pour les premiers poſtes & les ſect. 2.
plus honorables emplois. Il ne vous étourdit que de l'éloignement qu'il en a. Il ne parle de ces dangereuſes ſituations qu'avec frayeur. Il en découvre tous les perils : il s'en defend avec force, lors qu'on ſonde, ſur cela, ſes diſpoſitions ; il les refuſe même, lors qu'on les lui preſente. Plus on le preſſe, plus il s'agite : plus il voit le coup immanquable, plus il ſe fait tenir. Enfin il donne ſi bien la comedie aux autres, & joüe ſi parfaitement ſon perſonnage, qu'il ſe ſeduit lui-même, & que venant à ſe regarder comme contraint d'accepter ce qu'il ſouhaitoit il y a ſi long tems : il a le plaiſir de ſe voir répandre des larmes pour la choſe du monde qui lui donne le plus de joye ; & d'avoir ſçu ſatisfaire pleinement ſon ambition, en ſe donnant cependant le relief & le merite de

4. part. sect. 2.

la plus grande modeſtie.

III.

Ces adreſſes ne ſont pas ſi ordinaires dans le monde ; la coruption y eſt ſi exceſſive, qu'on s'y fait même une vertu de l'ambition, & qu'on regarde comme bon à rien un homme qui n'en a point : mais c'eſt dans l'état Ecleſiaſtique & dans l'état Regulier où ces adreſſes ſont d'uſage : encore ne s'en ſert-on plus gueres dans le premier ; bien des gens n'y faiſant pas preſentement grande difficulté de lever le maſque de l'ambition.

IV.

De quelles adreſſes n'uſe-t-on point pour ſe défaire de ceux dont on ſe ſent incommodé : je veux dire, de ceux qui choquent ou notre orgueil par leur merite, ou nos autres vices par leurs bonnes qualités ?

V.

Un Miniſtre ambitieux s'aper-

çoit qu'un homme de naissance 4.*part.*
joignant aux agrémens de sa per- *sect.* 2.
sonne toute la lumiere, la prudence & la sagesse qui peuvent le rendre necessaire à l'Etat, devient tous les jours plus aimable & plus precieux à son Prince. C'en est assez pour l'obliger à former le dessein de s'en défaire. Mais comme il sent bien qu'il n'y réussiroit pas, en entreprenant de le détruire dans l'esprit du Prince; l'amour propre ambitieux & jaloux prend une voye toute opposée: mais qui n'est pas moins seure. Il se sert de son merite même pour l'écarter: Il fait valoir sa naissance & son esprit: il le dit plus propre que qui que ce soit aux intrigues & aux negotiations. Il persuade au Prince qu'il ne peut confier à de plus habiles, ni de plus seures mains l'Ambassade de, &c. & par cet honneur meurtrier & ces cruels éloges, il vient à bout de bannir du Royaume un homme

4 part. sect. 2.

dont le merite aloit bien-tôt effacer le sien. Il s'en fait le meilleur gré du monde, il s'en fait un merite devant Dieu & les hommes ; & il se remercie, comme de la meilleure œuvre, d'une action qui n'a été conduite que par l'orgueil, la jalousie & l'ambition. Mais, direz-vous, je n'ay point eu cette vûë : je n'y pensois seulement pas ? Non : mais votre amour propre y pensoit pour vous, & a mené l'intrigue à votre insçu.

VI.

Que de gens ne méprisent la gloire, & ne fuyent les honneurs, que pour joüir de la gloire de l'avoir méprisée, & pour se faire un honneur d'avoir fui ces honneurs !

Qu'il s'en trouve encore qui ne témoignent de l'éloignement des loüanges, que dans la vûë de se faire mieux encenser !

VII.

Je me fie peu à ces gens qui

ſont les premiers à dire du mal 4.part.
d'eux-mêmes. Ces diſcours ne ſect. 2.
ſervent gueres qu'à me faire mettre en garde contre la ſurpriſe. En effet, ſouvent ils ne tendent qu'à ſurprendre l'aprobation de ceux qui les écoutent. S'ils vous abandonnent quelques qualités; ce n'eſt qu'avec cette condition tacite que vous les leur payerez au triple, par votre eſtime pour celles qu'ils ſe retiennent. En un mot, toute cette ingenuité & cette modeſtie apparente n'eſt qu'un trafic ſecret, par lequel ils exigent que vous leur acordiez pour un defaut de memoire, beaucoup de jugement; pour quelque vivacité, & quelque promptitude auxquelles ils ſont ſujets, un bon cœur: pour le brillant qui leur manque, bien du ſolide: pour quelque defaut de regularité, un excellent fond de probité; pour quelque bizarerie d'humeur, une grande droiture.

4. part. sect. 2.

VIII.

C'eſt un autre détour aſſez ordinaire, pour s'encenſer ſoy-même, ou du moins pour ſe faire encenſer par les autres, que de faire remarquer les defauts d'autruy. On ſe flatte du moins de mettre, par là, une partie de ſes propres defauts à couvert, & de ſe donner, par deſſus cela, la reputation d'homme d'eſprit & de diſcernement. Mais il arive ſouvent qu'on ſe méconte à cet égard ; & que des gens éclairés qui vous écoutent, ou qui vous liſent, vous font tacitement l'aplicatïon des defauts que vous critiquez dans les autres ; & je m'atens bien que ceux qui liront ces Reflexions, ne manqueront pas de me la faire ; & ils le pouront ſans temerité, & ſans que je m'en formaliſe. Plût à Dieu que je puſſe acheter à ce prix la ruine complête de ces defauts & dans les autres, & dans moi-même.

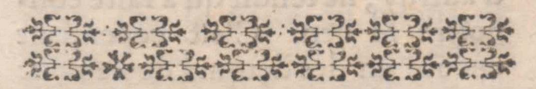
IX.

Qui se défieroit que l'art de loüer les autres fût l'art de se loüer soy-même ? & que le cœur humain, en relevant le merite d'autruy, ne tendît qu'à faire connoître le sien. C'est cependant encore un des détours de l'amour propre. Souvent on ne prend tant de soin de rehausser dans les autres, certaines bonnes qualités, que dans la vûë de se faire passer pour homme de discernement, de bon gout & d'équité. 4. part. sect. 2.

X.

Que cela fait bien voir, pour le dire en passant, combien il est difficile de faire un bon personnage dans la conversation, soit qu'on parle des autres, ou de soi-même: qu'il est mal-aisé de ne s'y pas découvrir par bien des endroits foibles ! Si vous dites du bien de vous : votre vanité saute aux yeux: Si vous en dites du mal : on découvre votre hipocrisie. Si vous loüez

4. part. sect. 2. les autres : on entrevoit ou vanité, ou flaterie, ou interet. Si vous les blamez : vous vous rendez justement suspect de jalousie, ou de malignité.



CHAPITRE VII.

Divers artifices dont l'amour propre se sert pour nous donner de la confiance dans les états les moins seurs pour le salut.

I.

L'Une des plus funestes & des plus ordinaires illusions de l'amour propre, est celle de donner de la confiance & de l'assurance dans les états de la vie les moins seurs & les plus perilleux pour le salut. Il se sert, pour cela, de divers artifices.

II.

II.

C'est un qui lui est familier, que de faire qu'on ne se regarde presque jamais que par raport à l'afranchissement de certains vices grossiers qui se trouvent dans les autres : ou aux quels on a été sujet. Car, par là, on croit avoir droit de conter pour rien, tout ce qui manque d'ailleurs, quelque essentiel qu'il soit ; & il arive ainsi que souvent on se flate qu'on est sain, pendant qu'on est couvert de playes mortelles.

4. part. sect. 2. Premier artifice.

III.

Ainsi lors qu'une personne du monde a pû venir à bout, soit par un renversement de fortune, ou par la froideur de l'âge, ou par le dérangement de sa santé & de son embonpoint, de se défaire de quelques dereglemens d'éclat, ou de rompre quelques habitudes scandaleuses : on croit, avec cela, non seulement avoir mis tout le reste à couvert ; mais même avoir

4. par. sect. 2. droit de passer pour devot ; & sur la foy de cette illusion l'on vit avec une extréme confiance, & pour ainsi dire, avec la derniere securité ; ne contant cependant pour rien d'avoir l'esprit tout aussi plein qu'auparavant des maximes du monde, & tout aussi prévenu d'estime pour ses objets ; & le cœur tout aussi porté à l'orgueil & à la vanité, au plaisir & à l'ambition, à l'interet & à l'avarice. On fait, pour s'assurer, une perpetuelle comparaison de ce qu'on a été auparavant à ce qu'on est alors ; & la grande difference qu'on y trouve par quelques dehors, fait qu'on se flate que Dieu en doit estre aussi content que les hommes ; & l'on ne pense seulement pas à reformer le dedans, qui cependant est l'endroit essentiel, & par lequel Dieu veut estre particulierement honoré.

IV.

C'est de ces sortes de person-

nes dont il eſt vrai de dire que leur dernier état eſt pire que le premier. Il eſt vray que le premier étoit beaucoup plus ſcandaleux : mais du moins il avoit cela de bon, qu'il n'étoit pas propre à faire illuſion. On s'y connoiſſoit déréglé : on ſe voyoit ſur le bord du precipice : on étoit quelquefois ſaiſi de frayeur ſur le terrible danger que l'on couroit ; & cette frayeur ſalutaire étoit comme une reſource de converſion, dont on pouvoit beaucoup atendre. Mais dans l'état dont je parle, on n'a plus cette reſource : parce qu'on ſe flate qu'exemt de ces pechés groſſiers & ſcandaleux, on n'a plus rien à craindre, dans quelque diſſipation, quelque moleſſe, quelque oubli de Dieu, & quelque impenitence que l'on vive. On a trouvé le malhureux art d'alier l'uſage des Sacremens avec une vie de jeu, de divertiſſement & de ſpectacles : ou du moins

4. part. ject. 2.

4. part. sect. 2. avec la tiedeur, la paresse & l'oisiveté ; de sorte que l'usage des choses saintes rassurant faussement l'esprit contre les justes frayeurs que cette vie profane devroit donner ; on devient incapable d'estre plus touché de rien. Les meilleures prédications, les plus touchantes lectures, les plus édifians entretiens ne font plus, pour ainsi dire, que blanchir, contre un cœur ainsi défendu & endurci. Il n'y a plus de conversion à atendre ; parce qu'on ne se croit ni perverti, ni déréglé ; & qu'on se persuade faussement que tout le risque qu'on court, en cet état, n'est tout au plus, que d'estre un peu plus long-tems en Purgatoire. Et c'est là, ce me semble, la raison pour laquelle il est plus aisé de convertir un Soldat libertin, qu'un Ecclesiastique, ou un Religieux dereglé.

V.

C'est suivant la même illusion,

qu'un Beneficier ne se regardant que par le dégagement où il est, par son état, de ces vices bas & honteux des gens du monde ; se croit par son caractere & sa destination aux Autels, de la derniere seureté pour le salut ; contant pour rien cependant son entrée irreguliere & ambitieuse dans l'état Ecclesiastique, & la simonie de la main ou de la langue, par laquelle il est parvenu à son Benefice. 4. part. sect. 2.

Un autre au contraire ne se considerant que par sa regularité sur ces deux chefs ; se croyant bien superieur aux premiers, se croit aussi beaucoup plus seur de son salut ; pendant qu'il conte pour rien la pluralité des Benefices, le defaut de residence, l'usage profane qu'il fait du patrimoine des pauvres, lui, qui en est le pere.

VI.

Ainsi une ame consacrée à Dieu par les trois vœux solem-

4. part. sect. 2.

nels, ne se voulant voir que par ce bel endroit, & par l'éloignement où son état la met des soins & des embaras, des affaires & des pretentions du monde, des divertissemens & des occasions de peché; & se comparant, sans cesse, à ceux qui ont le malheur d'estre dans tous ces engagemens, n'a pas le moindre doute sur son état, & se croit d'une grande perfection, pendant qu'elle conte pour rien une extréme dissipation d'esprit, & une funeste tiédeur de cœur, qui peuvent trez-aisément lui faire perdre tout le fruit de son renoncement au monde & de son sacrifice.

VII.

Ainsi un homme de Robe & un Marchand ne se regardans que par l'éloignement où ils sont des desordres ordinaires aux gens de guerre, de leurs violences & de leurs emportemens, de leurs blasphemes & de leurs débauches,

croyent leur ſalut fort à couvert; pendant que l'un, je veux dire l'homme de Robe, ne ſe fait pas une affaire de ſe laiſſer corompre par les ſollicitations & les preſens, & de commettre ainſi les dernieres injuſtices; de negliger de s'inſtruire des Loix, & de ſe mettre, par cette ignorance criminelle, dans la neceſſité de prononcer des jugemens trez-iniques; de vivre, en un mot, dans la moleſſe, dans le plaiſir & dans l'oiſiveté.

4. part. ſect. 2.

L'autre, je veux dire, le Marchand, ne fait nul ſcrupule de vendre à faux poids & à fauſſe meſure; de ſurvendre ſa marchandiſe; de la déguiſer & farlater; de mentir depuis le matin juſqu'au ſoir; de tromper & ſur la matiere & ſur le prix: en un mot, de mettre tous ſes ſoins à s'enrichir, par un eſprit d'avarice & d'ambition.

VIII.

C'eſt ainſi que dans tous les

4. part. sect. 2. états on se fait bon gré du parti que l'on y a pris : on vit content & sans scrupule, & l'on se fait une fausse securité, par comparaison à ce qu'il y a de plus déréglé dans les autres. C'est ainsi enfin qu'à la faveur de l'afranchissement de quelques vices, ou quelques defauts, l'amour propre nous en dérobe, ou nous en déguise une infinité d'autres trez-réels, & d'une trez-pernicieuse consequence, & nous conduit ainsi, les yeux bandés ou facinés, dans le precipice.

IX.

Deuxiéme Artifice. Mais lors qu'il ne peut ni déguiser, ni pallier ces defauts, ni nous empêcher de les voir ; un autre de ses artifices, est de nous étourdir sur nos dereglemens, par la consideration du grand nombre de ceux en qui ils se trouvent, & de nous faire ainsi trouver de l'assurance dans la multitude des exemples. Car c'est une des ma-

ximes qu'il a autant pris de soin d'établir dans le monde, qu'*il y a de la folie à vouloir estre sage tout seul.* C'est sur cette fausse regle que tant de gens se font illusion, non seulement en marchant par la voye large, & se croyant fort en seureté, parce qu'ils suivent la foule; mais aussi en condamnant ceux qui s'en écartent, & qui tiennent la voye étroite.

4. part. sect. 2.

X.

Il est vray, dit une femme du monde, je joüe, je vas à la Comedie, au Bal, à l'Opera: je passe les journées entieres en des conversations profanes, & quelquefois impies: je vis enfin dans l'oisiveté & la paresse, dans le plaisir & la molesse. Mais de ce grand nombre de femmes que je connois à la Cour & à la Ville, qui ne vit pas ainsi? seroit-il possible que tout cela fût damné? On ne sauroit se mettre dans l'esprit que ce qui se pratique par le grand

4. part. sect. 2. nombre puisse estre mauvais, ni meriter la damnation ; sur tout si ce grand nombre est composé du grand monde & de gens de qualité : car comme on est dans le préjugé que les gens de qualité sont les mieux partagés d'esprit, de raison & de bon sens ; on ne peut pas se figurer qu'ils soient ainsi tous capables de prendre le mauvais parti, & de se méconter d'une maniere si énorme & si cruelle. D'ailleurs on se laisse si fort éblouïr du faux éclat qui environne la naissance, la noblesse & la grandeur, qu'on ne peut comprendre que Dieu, en l'autre monde, n'ait pas pour ceux qui en sont revétus, les mêmes égards qu'on a pour eux içy bas ; ni que des gens si distingués & si superieurs aux autres en cette vie, ne le soient pas aussi dans l'autre.

C'est ainsi que l'amour propre, par ses fausses maximes, répand de si épaisses tenebres sur les es-

prits, qu'il leur fait oublier juſ- 4.*part.*
ques aux premiers principes de la *ſect.* 2.
Religion, qui nous aprennent que *la voye large & ſpatieuſe, celle que tient la foule & le grand nombre, eſt la voye de la damnation;* que le caractere du *chemin de la vie eſt d'eſtre trez-étroit & trez-peu batu.* Que la conduite ordinaire de Dieu eſtant de *choiſir pour ſon Royaume ce qu'il y a ſur la terre de plus bas & de plus mépriſable*; la naiſſance, la nobleſſe & la grandeur ſont d'ordinaire des caracteres de reprobation: & qu'enfin au Royaume de Dieu, *les premiers de ce monde ſeront les derniers, & les derniers ſeront les premiers.*

XI.

Il eſt vray, dit un Beneficier, que je reſide peu: mais ſans conter que je gouverne auſſi-bien de loin, que de prez, le Troupeau que Dieu m'a confié; le grand nombre de Beneficiers que je vois

4.part. sect. 2. à Paris, si tranquiles à cet égard, me rassure fort, & me persuade aisément que le defaut de residence ne doit pas estre un peché : car ils savent les regles.

XII.

Il est encore vrai, dira un autre de ces Messieurs, que j'ay plusieurs Benefices : mais sans conter que j'en ay besoin pour me donner un équipage proportionné à ma naissance, ou à ma dignité ; qui est-ce qui se fait aujourd'huy un scrupule de cette pluralité ? peut-estre un ou deux entre mille. Mais ce sont des exceptions qui ne font point de regle, & qui n'empêchent pas qu'il ne fasse seur dans le parti du grand nombre.



Cela se passe au vû & au sçû de toute l'Eglise, sans oposition de la part des Puissances. Il est vrai que quelques gens de bien en gemissent : mais ils ne savent pas que la discipline Ecclesiastique peut changer.

XIII.

Enfin c'est parce même principe qu'un Religieux s'étourdit sur son relachement ; un homme de Robe sur ses injustes complaisances pour les sollicitations, un homme d'épée sur son libertinage & sa vie toute profane, un Marchand sur ses fraudes & ses voleries. Tout le monde le fait, dit-on, tout le monde en use ainsi : ce sont des usages établis. Les Confesseurs les aprouvent, ou du moins les soufrent. Il faudroit donc que tout le monde fût damné, Confesseurs & penitens : quelle aparence?

4. part. sect. 2.

XIV.

C'est ainsi que nous prenons pour principe de securité, ce qui devroit faire le juste sujet de nos craintes. Car si, suivant la parole de JESUS-CHRIST, le chemin de la foule & du grand nombre, est celui de la damnation ; & qu'au contraire celui qui mene à

4. part. sect. 2. la vie ne soit battu que d'un petit nombre de personnes ; ne devroit-on pas se trouver saisi d'une juste frayeur, de se voir ainsi associé au grand nombre ? Ce n'est pas simplement dans les sciences speculatives : c'est sur tout, dans la science des mœurs que cette parole a sa verité : *argumentum pessimi turba.* » Les justes, dit un » Saint, aperçoivent d'un côté la » voye étroite, & de l'autre la voye » large : dans l'une, ils voyent peu » de gens : & dans l'autre, la foule » du monde. Quel parti prendre » sur cela ? Si vous estes juste, dit le » Saint, ne vous determinez pas » par le nombre : mais par le meri» te. Ne les contez pas : mais pe» sez-les au poids du Sanctuaire. *Si justus es : noli numerare, sed appende.* * Si le nombre des insensés est infini, comme le Saint Esprit nous en assure ; il est visible que le nombre des sages doit estre trez-petit ; & qu'ainsi

* *S. Aug. in Psal. 34. n. 6.*

il y a bien des rencontres où la vraye ſageſſe conſiſte à eſtre ſage tout ſeul. 4. part. ſect. 2.

XV.

Aſſurément ſi l'on ſe ſauvoit à vivre comme l'on fait communément dans le monde; je ne dis pas ſimplement dans le crime & le ſcandale ; mais même de cette vie ordinaire d'oiſiveté, de délicateſſe & d'inutilité que ménent la plûpart des Chrétiens ; il faudroit que Dieu ſe fût bien méconté dans ſes meſures, en prenant le deſſein de créer des hommes, & que JESUS-CHRIST nous en eût bien fait acroire, en venant nous enſeigner le chemin du ſalut.

On ne peut pas conteſter qu'en créant des hommes, Dieu n'ait eu deſſein de s'en faire honorer par un culte vraiment ſpirituel, & que JESUS-CHRIST ne ſoit venu nous aprendre la maniere de ce culte, en nous enſeignant que

4. part. sect. 2. c'eſt par la priere, par la vigilance, par l'humiliation, par le renoncement de ſoy-même, par la ſoufrance, par la penitence & par l'amour de Dieu qu'on remplit les devoirs de ce culte. Il eſt encore également inconteſtable que ce n'eſt qu'à ceux qui rendront à Dieu ce culte, qu'il a promis une beatitude éternelle ; & que tous les autres ne doivent s'atendre qu'à des ſuplices éternels. Voyons donc en quelle condition, en quel état, en quelle profeſſion ſe trouvent ces hommes fideles qui rendent à Dieu ce culte qu'il a eu deſſein d'établir.

Paſſer la moitié de ſa vie dans le ſommeil : ne s'occuper le tiers de l'autre moitié que du boire, du manger, & des autres fonctions de la vie animale ; paſſer preſque les deux autres tiers ou dans des divertiſſemens profanes : ou dans une pure oiſiveté, comme les perſonnes de qualité : ou dans les

embaras des affaires & du nego- 4.*part.*
ce, comme les gens de Palais & *sect.* 2.
les Marchands ; & ne donner à Dieu, en toute une journée, que la recitation distraite & precipitée de quelque *Pater* le matin, & autant le soir. De bonne foy, la societé de ceux qui vivent ainsi, est-elle celle qui rend à Dieu le culte qu'il a eu dessein d'établir, & qui forme cette Religion qu'il a eu en vûë, & cette assemblée d'hommes qu'il a destinés à une gloire immortelle ? Quelle apparence ? Cependant qu'on y fasse reflexion, c'est la vie de la plûpart des Chrétiens. Il semble qu'ils ne soient faits que pour boire, pour manger, & pour les autres fonctions qui leur sont communes avec les bêtes. On diroit que la vie ne leur est donnée, que pour mettre tous leurs soins à se la rendre agreable, & que pour la passer dans les plaisirs, dans l'opulence & dans l'éclat ; & que

4. part. sect. 2. tout ce qu'on dit de l'autre vie & de l'éternité ne les regarde point. Qu'on juge donc sur le dessein de Dieu, & sur ce que Jesus-Christ nous a enseigné, s'ils doivent estre sauvez.

XVI.

Troisiéme artifice. Un troisiéme artifice de l'amour propre, pour nous donner de l'assurance dans les voyes les plus perilleuses, est de nous faire faire quelque bonne œuvre, & de nous faire remplir quelque devoir équivoque de vertu ; & puis nous flater que, par là, nous avons suffisamment acheté le droit de suivre le penchant de nos inclinations corompuës, & de perseverer dans nos déreglemens.

XVII.

Ainsi un concutionnaire, un voleur public faisant quelque present à une Eglise : ou quelques largesses aux pauvres, croit estre quitte de ses concutions & de ses voleries, & avoir, par là, acquis

ſe funeſte droit de les continuer en ſeureté de conſcience. 4. part. sect. 2.

XVIII.

Un homme de guerre jeûnant le Samedy en l'honneur de la Sainte Vierge : ou lui faiſant regulierement tous les jours quelque courte priere ; ſe promet qu'en quelque déréglement qu'il vive d'ailleurs, il ne perira jamais ; & qu'il ne moura qu'en état de grace. Eh ! plût à Dieu que cette illuſion de l'amour propre ne ſe trouvât pas quelqueſois autorisée du ſuffrage de gens qui par leur caractere ſont deſtinés à enſeigner la voye du ſalut !

XIX.

C'eſt encore une illuſion aſſez ſemblable à celle-cy, que de ſubſtituer aux devoirs les plus eſſentiels quelques menuës devotions aiſées, & quelques pratiques Juives & Phariſiennes qui s'ajuſtent aiſément avec l'amour propre ; & de s'en faire autant de boucliers

Quatriéme Artifice.

4. part. sect. 2. contre les traits de la Justice Divine.

XX.

Que de gens, par exemple, menant une vie licentieuse, se promettent, sur la foy de quelques traditions humaines, de ne jamais perir, pourvû qu'ils disent, chaque jour, un certain nombre d'oraisons : ou qu'ils portent sur eux certains petits meubles de devotion ? On en voit qui ont tant de zéle pour la conservation & la défense de ces pratiques & de ces traditions ; qu'à leur consideration ils ne feront nulle difficulté de violer les Commandemens de Dieu, & la Charité même, qui est le premier & le plus grand des Commandemens.

XXI.

Cinquiéme Artifice. Une cinquiéme adresse de l'amour propre pour nous inspirer une fausse confiance dans les états les plus dangereux, est de nous faire prendre les dehors de la

Religion, pour la Religion même. 4. part. sect. 2.
XXII.

Ainsi un Ministre des Autels attentif aux fonctions exterieures de son ministere, ne se regardant que par ces dehors si specieux, ne comprend pas comme il se peut faire qu'un homme si assiduëment occupé à chanter les loüanges de Dieu, à annoncer sa parole, à administrer les Sacremens, en un mot, à sauver les autres, puisse se perdre lui-même. Il ne veut pas s'apercevoir qu'il ne sert ainsi Dieu exterieurement, que pour se donner par là le moyen de satisfaire réellement ses passions, son avarice, son ambition, &c. ou plûtôt qu'il ne sert & n'adore nullement Dieu: mais uniquement ses passions: puisque pendant qu'il donne à Dieu quelques dehors; c'est à l'objet de ses passions qu'il donne tout son amour; cet amour, dis-je, dans lequel seul consiste le vrai culte de latrie, suivant

4. part. sect. 2. cette parole de Saint Auguſtin : *Non colitur ille niſi amando.* N'eſt-ce pas proprement ſur ces ſortes de perſonne que tombent ces terribles malediĉtions que JESUS-CHRIST prononça autrefois ſur ces gens qui *nettoyoient avec ſoin les dehors de la coupe & du plat, pendant que le dedans de leurs cœurs eſtoit plein de rapine & d'impureté*?

XXIII.

Qu'il eſt à craindre que la même illuſion ne ſe trouve en bien des Maiſons Religieuſes, où ſous prétexte d'aſſiduité au corps exterieur des obſervances, on ſe croit en parfaite ſeureté, pendant qu'on n'a nul ſoin d'adorer Dieu en eſprit & en verité, nulle attention à regler les mouvemens de ſon cœur ; & qu'on eſt auſſi vif ſur les petits objets de ſes ataches, que les gens du monde le ſont ſur les plus grands objets de leurs paſſions ? Que c'eſt bien des ames

de ce caractere, dont il est dit : Ces personnes m'honorent du bout des lévres : mais leur cœur est bien loin de moy. *Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe est à me.* *4. part. sect. 2.*

XXIV.

C'est encore une des adresses de l'amour propre, pour nous rassurer dans certains postes fort perilleux, que de nous faire un merite de certaines dispositions que nous avons euës ou crû avoir, par raport à ces postes : mais que nous n'avons plus. *Sixiéme Artifice.*

XXV.

Un homme s'est senti, ou a crû sentir un extréme éloignement des emplois exterieurs, & un violent penchant pour la retraite & la solitude. Il vient à estre engagé dans ces emplois, par une autorité legitime. Il s'y préte dabord : puis il s'y donne ; & enfin il s'y abandonne, jusqu'à s'y naturaliser, jusqu'à s'y dissiper, jus-

4. part. sect. 2. ques à en oublier ses principaux devoirs, & jusqu'à s'y atacher de maniere à ne pouvoir plus s'en passer. Un tel état, si peu qu'il y reflechisse, doit le faire trembler. Mais l'amour propre le rassure si bien par le souvenir de sa premiere disposition ; qu'il se fait, même devant Dieu, un merite de cet état , & une espêce de remplacement à toutes ses pertes. Il se flate que ce n'a esté que la force de l'obéïssance qui l'a empêché de suivre cette disposition ; malgré son atachement à ces emplois, il se dit à lui-même, qu'elle est encore toute vive dans son cœur ; & plus il voit d'obstacles à abandonner son poste : plus il se flate & se vante de le souhaiter , & de soupirer aprez la retraite.

XXVI.

Il en arive souvent autant à l'égard des Dignités , des Superiorités & des Charges Ecclesiastiques.

ſtiques. Tel ne les a regardées, pendant un long-tems, qu'avec une ſainte frayeur, & ne les a acceptées qu'à regret & avec peine, qui s'y acoutume ſi bien en peu de tems, qu'également perſuadé & qu'il eſt fait pour elles, & qu'elles ſont faites pour luy; il ſe donne tous les airs qui doivent naturellement naitre de cette creance preſomptueuſe. Il domine ſur ceux qu'il n'avoit eu en vûë que de ſervir. Il change en une vie mole & effeminée, une vie toute deſtinée aux travaux & aux fatigues; & il ſe fait enfin une ſituation également agreable & honorable du poſte du monde le plus perilleux. Les craintes & les inquietudes s'élevent quelquefois, en cet état: mais on les calme aiſément par le ſimple ſouvenir de l'ordre de Dieu, suivant lequel on s'y eſt engagé. Comme ſi un engagement legitime devoit ſervir de caution à toutes les mau-

4. part. ſect. 2.

4. part. sect. 2. vaises suites qu'il a par notre faute; & comme si Saül, si legitimement élevé à la Royauté, par un ordre exprez de Dieu; en avoit été moins reprouvé pour les fautes qu'il commit dans son gouvernement.

XXVII.

Septiéme artifice. C'est une illusion assez semblable à celle-cy, que de se flater, sur l'idée qu'on se forme de certains états de perfection & de vertu, qu'on a effectivement les dispositions qui y répondent; & de s'en faire un sujet de confiance, quoiqu'on en ait de toutes contraires.

XXVIII.

Que de gens, par exemple, dont la vie est toute dans l'agitation & le tumulte, se flatent, sur l'idée qu'ils se forment de la solitude & de la desocupation, qu'ils auroient assez de force pour soutenir l'une & l'autre? Ils y pensent quelquefois: ils s'en entre-

tiennent avec plaiſir : ils s'en font un honneur & un merite auprez de leurs amis, & beaucoup plus auprez de Dieu. Et cette penſée ne troublant point la joye qu'ils goutent dans le commerce ; plus les liens qui les atachent aux affaires, ſont difficiles à rompre ; plus ils s'empreſſent de témoigner en ſouhaiter la rupture ; & ils prennent tant de ſoin d'embelir cette idée de ſolitude, qui ne ſera jamais qu'idée ; ils s'acoutument ſi bien à la regarder par ſes plus beaux endroits, qu'ils ſeduiſent non ſeulement les autres ; mais eux-mêmes ; qu'ils jureroient qu'ils en ſouhaitent effectivement la realité ; qu'ils s'en croyent beaucoup plus vertueux, & plus eſtimables ; & que loin d'entrer en défiance de leur état, ils n'y trouvent qu'une parfaite ſeureté.

4.part. ſect. 2.

XXIX.

Cette illuſion eſt un excellent

4. part. sect. 2. secret, non seulement à un homme d'affaires, pour se donner, à peu de frais, le merite de la solitude : mais aussi à mille autres gens, pour se faire de semblables merites. A un gueux, le merite de la liberalité ; à un homme à qui tout rit, le merite de la patience ; à un homme d'un temperament delicat, le merite de l'austerité ; à un homme d'autorité, le merite de l'obéissance ; à un homme né dans l'opulence, le merite de la pauvreté ; & ainsi du reste.

XXX.

Huitiéme artifice. Un huitiéme artifice de l'amour propre, est de faire, qu'on ne se regarde jamais que par son bel endroit, c'est-à-dire, par ce qui paroit, en soy, de plus regulier ; & d'inspirer, par là, une telle assurance, qu'on n'ait pas la moindre défiance sur tout le reste ; & qu'on s'aveugle cepen-

dant ſur des defauts trez-conſide- 4.part.
rables. ſect. 2.

XXXI.

D'où vient, par exemple, que tant de Communautés de Vierges qui ont fait profeſſion d'une Regle trez-auſtere & trez-penitente; ou du moins d'une vie trez-pauvre & trez-modeſte, trez-reguliere & trez-recueillie, & d'une vie enfin trez-degagée des paſſions du monde, ſe font de ſomptueux batimens; s'étendent tout autant qu'elles peuvent dans les Villes, rencheriſſant, dans cette vûe, les unes ſur les autres, pour emporter une maiſon, ou un morceau de terre? D'où vient que quelque vocation qu'ait une fille; elles lui vendent ſi cher la grace de faire, avec elles, profeſſion de pauvreté; que faute d'une ſomme conſiderable, elle n'y peut parvenir? D'où vient enfin que pardeſſus cette ſomme, elles l'engagent encore à exiger des pa-

NB.

Monialium Dos.

4. part. sect. 2.

rens une petite rente pour les menus besoins ; sans quoy non seulement on ne les leur fourniroit pas ; on les laisseroit même quelquefois manquer du necessaire. D'où vient, dis-je, que ces Epouses du Fils de Dieu s'aveuglent si prodigieusement sur des choses si essentielles ; qu'avec tous ces defauts, elles se croyent dans une parfaite seureté ? C'est qu'elles ne se regardent jamais que par leurs beaux endroits ; par l'excellence de leur vocation ; par cette édifiante assiduité aux observances regulieres ; par ces austerités, cette affreuse separation du monde, cette aplication aux choses de pieté ; & se trouvant, en tout cela, bien superieures aux personnes engagées dans le siecle ; elles content que Dieu leur en doit de reste ; & ainsi, ou elles ne s'aperçoivent point des defauts que nous venons de marquer : ou si elles les entrevoyent ; les unes

les content pour rien ; & les autres les trouvent bien remplacés par ces autres œuvres de surerogation.

4. part. sect. 2.

XXXII.

D'où vient que ce spirituel qui est si delicat, que tout le blesse ; si orgueilleux, qu'il ne peut souffrir qu'on lui dise une de ses verités ; si vindicatif, qu'il ne sauroit pardonner ; si avare & si interessé, qu'il plaide pour les moindres bagatelles ; vit cependant avec aussi peu de crainte, & autant de confiance, que s'il avoit une revelation expresse de sa predestination ? C'est qu'il fait regulierement, tous les jours, deux heures d'oraison ; & qu'il ne soupçonne pas même qu'on puisse se perdre avec cela. Son oraison ne sert qu'à lui faire illusion : c'est son bel endroit ; il ne se regarde que par là : elle lui fournit les moyens de répandre sur ses plus favorites passions un air de pieté,

4. part. sect. 2. en les couvrant de ces voiles imposteurs, tantôt de la gloire de Dieu; puis de l'obligation de soutenir sa dignité & son caractere : quelquefois de la charité du prochain, & d'autres semblables fausses livrées.

XXXIII.

D'où vient que cet homme de Cour qui n'a ni moins de vanité, ni moins d'ambition que les autres, & qui n'est ni moins plein des fausses maximes du monde, ni moins ataché à ses pompes ; se croit neanmoins beaucoup plus en seureté pour le salut ? C'est qu'il entend plus souvent la Messe, & aproche plus frequemment des Sacremens ; & que ne se regardant que par ces endroits, leur faux éclat lui dérobe la vûë des déréglemens de son cœur. Et ainsi chacun va se seduisant soi-même sous ces specieux pretextes de spiritualité ; sans prendre garde que quelques exercices exterieurs

„ de pieté peuvent trez-bien s'exer- 4 part.
„ cer & se continuer toute la vie, sect. 2.
„ sans choquer ni blesser les passions
„ qui tiennent le plus au cœur.

XXXIV.

Enfin un des plus ordinaires retranchemens de l'amour propre contre les reproches de la raison, & les remords de sa conscience; c'est une fausse idée qu'il se fait de la misericorde de Dieu. Il se figure dans cet Estre Souverain une misericorde & une bonté toutes humaines, bonté de femmelette, qui n'a pas la force de punir; & avec cela, il se croit tout permis, il ne craint rien de ses desordres; & ne regarde les plus grands crimes, que comme un beau sujet à Dieu, d'exercer sa misericorde. C'est cette fausse idée qui entretient la plûpart des hommes dans la negligence de leur salut. Il semble qu'ils soient convenus de se faire sur cela mille illusions mutuelles; & qu'ils ne connoissent

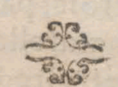
Neuviéme artifice.

4. part. sect. 2. Dieu que par l'attribut de sa bonté & de sa misericorde ; tant ils prennent de plaisir à les relever. Ils ne doutent point que sa misericorde ne soit infinie ; & ils ont raison : l'infinité est essentielle à toutes ses perfections. Mais ils ne prenent pas garde que sa justice l'est aussi ; & qu'ainsi, si l'une leur est un sujet d'une extréme confiance ; l'autre leur en doit estre un d'une terrible crainte. Ils devroient donc penser que la misericorde, quoiqu'infinie en Dieu, n'est pas neanmoins sans regle ni sans mesure dans ses effets. Elle est reglée par sa sagesse & par sa justice ; & elle ne s'opose point à ce que Dieu doit à celle-cy. Quelle misericorde Dieu ne fait-il point aux plus grands pecheurs en ce monde ? Avec quelle bonté ne leur conserve-t-il pas la vie, & ne les atend-il pas à penitence ? Quels secours, quels avertissemens exterieurs & interieurs ne

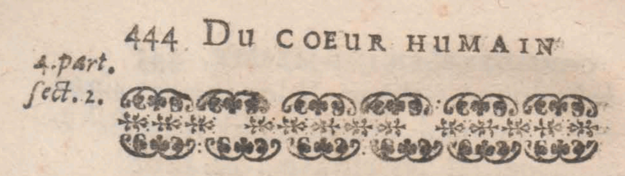
leur donne-t-il pas. Il les invite, il les reprend, il les presse, il les menace, il les effraye ; & tout cela pour les ramener & leur pardonner. Si donc, malgré cela, ils continuent de marcher dans leurs voyes ; la misericorde ne permettra-t-elle pas bien à la justice d'avoir son tour en l'autre vie ! & ne sera-t-il pas de l'ordre qu'ils éprouvent alors la justice de celui dont ils ont méprisé la misericorde ? *Experieris justum, quem contempsisti benignum. Gardons-nous donc bien*, dit Saint Augustin, *de donner tant à la misericorde de Dieu, que nous luy ôtions la justice.* *

4. part. sect. 2.

* Non tibi sic videatur Deus misericors, ut non videatur justus. *Enarr. in Psalm.* 101.



4. part. sect. 2.



CHAPITRE VIII.

Des illusions que l'amour propre nous fait sur la mort.

I.

RIen n'est plus certain que la mort. Quand la foy ne nous l'aprendroit pas : quand nous n'aurions pas cette longue suite d'experiences ; ou, pour parler ainsi, cette constante tradition de morts, dont nous avons été comme témoins, & que toutes les histoires les plus certaines nous atestent ; la seule consideration naturelle de la structure du corps humain ne nous permettroit pas de douter qu'il ne dût naturellement se déranger & se détruire avec le tems. Quand on considere un peu de combien de diverses & de déli-

cates parties la vie de ce corps dé- 4.part.
pend ; le peu d'effort qu'il faut sect. 2.
pour leur faire perdre cette disposition à laquelle la vie du tout est atachée, que le dérangement d'une seule entraine souvent le boulversement de toutes les autres ; & que cependant ce corps si délicat est nuit & jour exposé, malgré lui, à l'action & au choc de mille corps visibles & invisibles qui tendent à le miner & le détruire, on trouve qu'il y a bien plus de sujet de s'étonner qu'on puisse conserver ces maisons d'argile les soixante & quatre-vingt années ; que de les voir à la fin se ruiner absolument.

II.

Aussi personne n'apelle de cette verité ; & ce n'est nullement sur sa certitude que l'amour propre nous fait illusion : ce n'est que sur le tems, sur la maniere, & sur ses suites. Mais il est vrai qu'il

4. part. sect. 2.

nous en fait de si continuelles & de si funestes, sur ces trois chefs ; qu'il rend, par là, absolument inutile la persuasion où nous sommes de la certitude de notre mort ; de sorte qu'on est toûjours surpris de cette derniere heure ; que souvent on meurt sans y penser, & de toute autre maniere qu'on ne s'atendoit ; qu'on meurt toûjours plûtôt qu'on ne pense, & que les choses se passent aprez la mort tout autrement qu'on ne se flatoit.

§. I.

Illusions sur le tems de la mort.

I.

L'Amour propre n'a pas de peine à faire sur cela illusion à la jeunesse : car quoique dans les jeunes gens, comme dans les vieillards, chaque moment du tems puisse être

le dernier de notre vie; quoique, *4. part.*
à proprement parler, on com- *sect. 2.*
mence à mourir, dés qu'on commence à vivre; & que cette dissipation imperceptible des parties les plus subtiles qui entretiennent la vie du corps, ait commencé dés qu'on a vû le jour, & mettent les jeunes aussi-bien que les vieux dans la necessité de reparer cette perte par les alimens; l'amour propre dans les jeunes gens sait si bien détourner leur esprit de ces vûës chagrinantes, & les porter à ne se regarder que par raport aux vieillards; & il a tant de soin de grossir dans leur imagination les soixante & quatre-vingts années, que les leur faisant prendre pour une espêce d'éternité, il n'a pas de peine à leur persuader qu'ils ne font que commencer à vivre, & que leur mort est trez-éloignée. Ajoûtez à cela, que la chaleur du sang qui boüillonne dans cet âge, donne un

4 part. sentiment de vigueur & de con-
Sect. 2. fiance, trez-propre à justifier les illusions de l'amour propre, & à le cautioner dans ses trompeuses promesses.

II.

C'est particulierement sur la foi de ce sentiment trompeur, que l'on s'étourdit sur les exemples des morts si frequentes des jeunes gens même, & sur le grand nombre des causes ordinaires ou violentes qui peuvent leur ôter la vie. Et ainsi chacun suit ses voyes, travaille à son établissement, cherche à faire fortune, bâtit des édifices comme pour une éternité, & se jette aveuglément en des engagemens & des entreprises d'une suite infinie, souvent dans le tems même où l'on va couper celle de ses jours.

Helas ! qu'il y a d'hommes sur la terre, à qui (si l'on connoissoit leurs secrettes dispositions) on pouroit justement chaque jour

anoncer cette terrible nouvelle, 4.part. & qui devroient s'estimer hureux sect. 2. qu'on leur fit cette salutaire reprimende de l'Evangile. *Insensés que vous étes ! on va cette même nuit vous redemander votre ame. Eh ! que deviendront tous ces aprêts ?* Pour qui seront ces grosses charges, ces riches terres, ces belles maisons, ces monstreux amas d'or & d'argent ? *Et quæ parasti cujus erunt ?*

III.

Il ne faut pas croire que le tems nous rende sur cela plus sages ni plus circonspects. Comme à l'âge de trente & quarante ans il se trouve un peu plus de consistence dans le temperament, ou plûtôt un peu moins d'inégalités que dans la jeunesse, c'est alors que l'amour propre nous persuade que nous sommes inalterables ; & qu'il ne nous laisse voir la mort que dans un éloignement d'où il n'est pas possible qu'on en soit éfrayé :

4. part. sect. 2. on a beau en voir tous les jours mourir de même âge, on ne manque pas de se flater qu'on est de bien meilleure constitution qu'eux. C'est toûjours la faute des morts, de ce qu'ils se sont laissé mourir ; c'est qu'ils ont fait des excés, c'est qu'ils ne se sont pas ménagés, c'est qu'ils se sont tués à force de remedes, ou qu'ils n'en ont pas assez fait. Aprés tout, c'est qu'ils étoient d'une mauvaise constitution, c'étoit des corps cacochimes ; en un mot, c'est qu'ils étoient d'un autre temperament que nous ne sommes.

IV.

Enfin est-on parvenu à l'âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans, on sent veritablement bien que la vie échape. Mais ce sentiment ne servant qu'à en augmenter l'amour, ne sert aussi qu'à donner lieu à l'amour propre de nous faire de nouvelles illusions. On rapelle sans cesse dans son esprit les plus

longues vies dont on a oüi parler, on ne jette plus les yeux que sur ceux qui sont alés jusques à six vingts ans & au de là ; & plûtôt que de manquer de sujets d'esperance, on passe même, s'il le faut, jusqu'à Matusalem, & l'on se flate que ce qui lui est arivé de vivre si long-tems, pouroit bien aussi nous ariver : & ainsi quelque voisine que soit la mort, ou l'on n'y pense pas, ou si l'on y pense, ce n'est que pour la congedier & la releguer jusque dans les tems les plus reculés. *4. part. sect. 2.*

V.

Mais ce n'est pas encore là le terme des illusions de l'amour propre sur ce sujet, il les pousse jusque dans les dernieres & plus extrêmes maladies. On se sent pressé d'une grosse fiévre, oprimé d'une violente fluxion sur la poitrine, abandonné des medecins, sans croire pour cela en devoir mourir ; & l'on a vû des gens condamnés sans

4. part. sect. 2. resource, ne recevoir les derniers Sacremens que par déference pour ceux qui les assistoient, sans croire en avoir besoin, & pleins de confiance qu'ils en reviendroient. C'est encore icy où souvent un certain sentiment, ou de force, ou d'adoucissement dans le mal, seconde beaucoup l'amour propre dans ses illusions. Tandis qu'on se sent plein de vie, on ne peut pas se persuader qu'on soit sur le point de mourir; & c'est particulierement aux aproches de la mort; que ce sentiment seducteur nous arive. La nature fait alors d'ordinaire un éfort pareil à celui d'une chandelle qui est sur le point de s'éteindre: un sentiment agreable acompagne cet éfort, & ce sentiment est capable de seduire une ame atachée à la vie, jusqu'à luy faire croire qu'elle est échapée des mains de la mort. Quelquefois aussi le mal vient à un tel excés,

qu'on ne le ſent plus, & cette *4.part. ſect. 2.* exemption de ſentimens douloureux miſe en œuvre par l'amour propre, fait croire à ces ames, qu'elles ſe gueriſſent & qu'elles ſont ſauvées. Et ainſi il arive juſtement que le tems où ces pauvres creatures content le plus ſur ces ſentimens trompeurs, eſt préciſément celui où elles ſont le plus prés de paroître devant le juſte Juge; & j'avouë que je ne crains rien tant pour elles, que de les voir dans une violente maladie, me dire qu'elles ſe portent bien.

VI.

Ce qu'il y a en cela de plus déplorable, eſt qu'il ſemble que ceux qui ſont auprés des malades, leurs parens, & ceux même qui ſe diſent de leurs amis, ſoient d'intelligence avec leur amour propre, pour les perdre. Dans quelque danger qu'ils les voyent de mourir, leur plus grand

4. part. sect. 2. soin est de le leur cacher : on défend aux Medecins & aux Ecclesiastiques même qui les abordent, de leur en parler ; & si on les porte à recevoir les Sacremens, c'est toûjours en les assurant qu'il n'y a point de danger. Cruelle assurance, sous la foy de laquelle la plûpart des malades ne reçoivent les Sacremens que par ceremonie, & negligent de donner à leur conscience tout l'ordre qu'ils y donneroient, s'ils connoissoient le danger où ils sont. Puisque la plûpart des hommes veulent atendre cette derniere heure pour mettre leur salut à couvert, que ne prennent-ils au moins des mesures pour en estre avertis ! que ne défendent-ils à leurs domestiques, sous les plus grandes peines, de les laisser surprendre: que les grands Seigneurs n'ont-ils un serviteur fidele sur qui ils se reposent du soin de les avertir de cette derniere heure, lorsque tout

le monde conſpire à la leur ca- 4.part.
cher ! Ils ont des Suiſſes à leur ſect. 2.
porte, des Gardes, des Capitaines des Gardes, contre les ſurpriſes des hommes; & n'ont pas un ſeul homme pour les preſerver des ſurpriſes de la mort, lors même qu'elle vient la tête levée & démaſquée ! Que diroient-ils d'un Capitaine des Gardes, ou d'un domeſtique qui auroit ſçû une conjuration contre eux, ſans les en avertir ! les excuſeroient-ils ſur ce qu'ils auroient aprehendé de les chagriner par cette mauvaiſe nouvelle; ou d'augmenter leur mal, s'ils étoient malades ? Et cependant ils ſoufrent qu'on en uſe ainſi ſur la plus funeſte de toutes les conjurations !



4. part. sect. 2.

§. II.

Illusions sur la maniere de la mort.

I.

VOila une partie des illusions que l'amour propre nous fait sur le tems de notre mort. Mais qui pouroit décrire celles qu'il nous fait sur la maniere ? On se flate toûjours qu'on la verra venir de loin, & qu'ainsi l'on aura tout le tems de s'y disposer. On sait que ce sera sur les dernieres dispositions dans lesquelles on se trouvera alors, qu'on sera jugé ; & l'on comte qu'on aura, & tout le tems, & tout le pouvoir de se les donner. On les reduit à si peu de choses, qu'on ne craint pas qu'elles puissent manquer. *Une Confession*, dit-on, *est bientôt faite : Un bon* peccavi *est bien-tôt dit.* Avec cela, fût-on

fût-on le plus grand pecheur du monde : on † sera sauvé. C'est ainsi que prevenu de ces illusions, on passe sa vie dans le libertinage & dans le crime : ou du moins dans la negligence & l'impenitence. C'est ainsi que chargé d'années, & même de maladies, on songe à toute autre chose qu'à la mort ; & qu'on se trouve à l'âge de soixante & dix ans, aussi peu desabusé & dégouté du monde, aussi agité d'ambition & d'avarice ; le cœur aussi plein de desirs terrestres ; & la teste aussi remplie de vains projets & d'établissemens de fortune, que si l'on avoit parole de vivre encore deux ou trois siecles. C'est ainsi enfin qu'avec des dispositions si directement opposées à une bonne mort, on va les yeux clos afronter le plus terrible de tous les dangers.

4. part. sect. 2.

† se flate, qu'on se va sauvé.

II.

Mais qui a donné parole à l'amour propre qu'il verra la mort

4. part. sect. 2. venir de loin; & qu'il aura tout le tems de s'y disposer? Helas! combien de morts subites en des tems & des lieux où on ne les atendoit point! Mais je veux qu'il ait le tems de la voir venir. Je veux qu'une fiévre lente & respectueuse l'améne à petit pas à son chevet; & que pour la lui rendre moins affreuse, elle n'y vienne qu'en la compagnie de ses parens, de ses amis, & qu'en presence des Ministres de l'Eglise, tous disposés à le defendre de ses surprises & de ses insultes. Qui lui a dit qu'en des circonstances si favorables, il aura les dispositions propres à la recevoir: ou qu'il poura se les donner, dans un tems où l'esprit se trouve si partagé & si affoibli par les sentimens de la maladie? Il doit savoir que ces dispositions sont d'un ordte si different de tous les effets naturels; que même les plus sains, avec toute leur aplication, ne peuvent naturellement se

les donner; & que pour les acquerir, tous leurs efforts sont absolument inutiles, si Dieu ne les leur donne. Mais un pecheur doit-il s'atendre que ce soit un bon moyen d'engager Dieu à lui faire ce present, dans l'extremité d'une maladie, que de passer dans cette vûë, le tems de sa santé, dans le mépris de ses Commandemens, & le violement de ses ordres? Aussi voit-on trez-souvent, que les malades ne songent à rien moins qu'à entrer dans ces dispositions. Leur maladie dure d'ordinaire huit ou dix jours. Ils en passent les quatre ou cinq premiers à croire que ce ne sera rien, & à charmer leur mal, de toutes les manieres possibles. Ensuite le mal croissant les agite tellement, leur cause un tel mal de teste, & partage si fort la capacité qu'ils ont de penser, qu'ils ne peuvent entendre parler de la moindre aplication d'esprit, & qu'ils meurent

4. part. sect. 2.

4. part. sect. 2. ainsi sans avoir donné nul ordre à leur conscience.

III.

Un bon peccavi *est bien-tôt dit.* D'accord. Mais que sert de le dire de bouche : si on ne le dit de cœur. Or ce n'est ni la frayeur des jugemens de Dieu, ni la crainte des supplices qui le peuvent dire, ou le faire dire au cœur : ce n'est que l'amour de Dieu, & encore un amour assez fort pour changer les dispositions de ce cœur. Eh ! quelle force ne lui faut-il pas, pour changer en un instant des dispositions enracinées dans un cœur de pierre, & cimentées souvent par des habitudes de trente, quarante & cinquante années ? Une ame aussi saisie de frayeur & de crainte, que l'est celle d'un pecheur habituel, qui se trouve en cet état, est-elle bien disposée à produire un acte d'amour de Dieu de cette force ? Est-on bien preparé à aimer

Dieu preferabment à soi-même, dans le tems que la vûë prochaine des plus horribles supplices, reveille tout ce qu'on a de propre interêt ? Et l'amour propre qui nous fait ces illusions, & nous flatte de ces trompeuses esperances, pendant que nous sommes en santé ; nous promet-il de nous quitter à l'extremité de notre vie, & dans le tems où il s'agit du plus grand interêt que nous ayons jamais eu ? Quelle aparence ? Il s'y trouvera avec plus de vivacité que jamais ; & sa vivacité ne servira qu'à nous remplir de frayeur & de crainte ; & à nous empêcher de produire l'acte d'amour.

4. part. sect. 2.

IV.

Non, le changement du cœur n'est pas l'ouvrage d'un moment Dieu le fait quelquefois : mais ce sont des miracles, sur lesquels on ne doit pas conter, & aux quels on ne peut s'atendre, sans le ten-

4.part. ter. L'ordinaire de sa Providence
sect. 2. est de conduire un cœur, par divers degrés, jusques à la parfaite conversion : il le laisse combatre contre les vices, travailler à l'aquisition des vertus ; prier, gemir, veiller, pleurer ; & le méne ainsi imperceptiblement jusques au parfait amour de la Justice.

V.

On ne juge d'ordinaire de la bonne ou mauvaise mort des gens, que sur la reception, ou non reception des derniers Sacremens. Qu'un homme ait passé sa vie en scelerat ; s'il a reçu les Sacremens en mourant, on tient son salut assuré ; & au contraire, qu'un homme de bien & qui a vécu dans la justice, vienne à estre surpris d'une maladie qui ôte la liberté de recevoir les derniers Sacremens ; son salut paroit, à bien des gens, fort douteux. Mais que tous ces jugemens sont trompeurs, & que le Souverain Juge en juge bien

autrement ! La derniere diſpoſition d'un cœur à l'heure de la mort, eſt d'ordinaire l'écot de la vie. Un homme qui a vécu dans la juſtice, ne la perd point, pour ſe trouver ſurpris de la mort, ſans Sacremens ; & il eſt rare au contraire qu'un homme qui a vieilli dans l'iniquité, en détache ſon cœur en quatre ou cinq jours de maladie, pendant leſquels il voit venir la mort. 4. part. ſect. 2.

VI.

Une confeſſion eſt bien-tôt faite. Pas ſi tôt, quand on a long-tems vécu dans le deſordre ; & il n'eſt pas ſi aiſé, dans un état de trouble, de confuſion & d'inquietude, tel qu'eſt celui d'un pecheur qui ſe voit preſt à paroitre devant Dieu ; de rapeler, dans l'amertume de ſon cœur, les dereglemens d'un grand nombre d'années, & de découvrir à un Prêtre mille crimes qu'on a toûjours eu tant de ſoin de tenir cachés. Mais

4. part. sect. 2. enfin je veux qu'elle soit faite cette confession : le Prestre, qui, en toute autre conjoncture, devroit vous refuser l'absolution ; & qui vous la donne, à cause de l'extremité où vous estes ; vous promet-il le pardon ? vous assure-t-il que le Souverain Juge aprouvera sa Sentence ? Point du tout. Il y a long-tems qu'un des plus éclairés & des plus illustres Peres de l'Eglise s'en est nettement expliqué. *Nous donnons*, dit-il, *l'absolution : mais nous ne prometrons pas le pardon. Pœnitentiam damus : veniam non promittimus.*

VII.

Y a-t-il donc rien de plus visiblement trompeur, que toutes les esperances dont l'amour propre nous flate sur le tems & sur la maniere, sur les circonstances & les dispositions de notre mort ? Et si l'on y pensoit un peu : pouroit-on se resoudre à donner la moindre creance à ce perfide seducteur ?

& à continuer de vivre, comme l'on fait, dans les plaisirs ; dans l'oubli de Dieu, & de ses devoirs, & dans l'impenitence ? 4. part. sect. 2.

VIII.

Que ne craignons-nous, sur cela, les funestes surprises qui sont arivées à tant d'autres, & dont JESUS-CHRIST a pris tant de soin de nous donner une frayeur salutaire ! Sodome surprise par une pluïe de feu & de soufre, au milieu de ses infamies ; & le monde entier surpris par le déluge, dans ses desordres & son impenitence, malgré cent années de prédication, sont les images dont JESUS-CHRIST même s'est servi pour nous marquer ce qui arive à la plûpart des hommes à la mort. Images à la verité vives & afreuses : mais aprez tout, bien au dessous de la realité qu'elles representent : car qu'est-ce qu'une punition passagere de feu & de soufre, en comparaison de ces insu-

4. part. sect. 2. portables brasiers qui ne s'afoibliront, ni ne finiront jamais ; & de ces flammes devorantes, qui trouveront toûjours de quoi devorer, & à qui les reprouvés fourniront perpetuellement une matiere toûjours nouvelle, & incapable d'estre consumée par la plus terrible violence, & la plus immense durée ? Cela ne merite-t-il pas bien qu'on mette tous ses soins à éviter ces funestes surprises, sur tout aprez l'avis que Jesus-Christ même a bien voulu nous en donner ? Car ce n'est pas en l'air, ni sur de vaines conjectures qu'il nous en a parlé. Personne ne peut en estre mieux instruit que lui : puisque c'est lui-même qui doit nous surprendre, & qui sait parfaitement le jour & l'heure qu'il a pris pour cela. * C'est lui-même enfin qui, comme il nous en avertit, doit venir comme un laron, lorsqu'on s'y

* Sicut factum est in diebus Noë, ita erit in diebus Filii hominis. Luc. c. 17.

atendra le moins. *Veniam ad te tanquam fur ; & nescies quâ horâ veniam ad te.* * De quelle presomption ne faut-il pas estre, pour negliger un tel avertissement ; & pour se flater follement qu'on aura toûjours assez de tems ; pendant que celui qui en est le maître nous dit le contraire ? Etrange stupidité ! on ne veut point estre surpris dans les plus petites affaires temporelles ; & on ne craint point de l'estre dans l'affaire du salut éternel !

4. part. sect. 2.

* *Apocal. ch. 3.*

§. III.

Des illusions qu'on se fait sur les suites de la mort.

I.

LEs illusions qu'on se fait sur la mort ne se terminent ni aux circonstances qui la precedent, ni à celles qui l'accompagnent : on s'en fait jusques sur ce

4. part. sect. 2. qui la doit ſuivre. On eſt d'une telle indolence pour l'éternité, & d'une ſi grande vivacité pour le monde ; qu'on ſe regarde encore comme dans le monde, pour le tems même auquel on n'y ſera plus. On s'y donne, par un tour d'imagination, une eſpêce d'être moral éternel, qui ſert à ſe conſoler, par avance, de n'y être plus phiſiquement & réellement ; & cette fiction d'eſprit tient lieu, à bien des gens, d'un grand remede contre la crainte de la mort.

II.

Pleins de cette noble idée qu'ils ſe ſont, de tout tems, formée de leur propre merite ; & qu'ils ont pris tant de ſoin de cultiver, d'embelir & de fortifier ; ils ne doutent pas qu'ils n'en ayent tracé une pareille dans l'eſprit de tous les hommes ; & ainſi ils ſe regardent comme vivans éternellement au milieu d'eux, lors même qu'ils n'y ſeront plus, comme

l'illuſtre objet de leur veneration 4. part.
& de leurs regrets reſpectueux ; ſect. 2.
& en un mot, comme perpetuellement environnés des magnifiques obſeques de tout le genre humain.

III.

Ils s'atendent que les Cercles, les Academies, les Egliſes même retentiront de leurs éloges ; que les petits & les grands fondront en larmes à leurs funerailles ; & que tout le monde criera, quel dommage. Ils ſe flatent même que les livres & les pierres, le marbre & le bronze parleront d'eux pendant toute l'éternité, & donneront ainſi une eſpêce d'immortalité à leur merite. Et cette image d'immortalité profane les conſole de la perte de la vraie immortalité, & les étourdit, aux aproches de la mort, ſur leur damnation éternelle.

4.part. sect.2.

IV.

Un faux brave, qui chargé de crimes devant Dieu s'en va afronter la mort dans une occasion où elle est comme assurée ; voit en même tems sa damnation aussi certaine : mais il s'étourdit, sur cela, par cette vûë confuse de la gloire dont on le couvrira aprez sa mort. Les lauriers dont on ornera son tombeau, le soutiennent & le consolent. Il se regarde comme multiplié, & comme faisant deux personnes, ou deux estres differens ; malhureux par l'un, & hureux par l'autre ; & plus charmé du bonheur de son être phantastique, que touché du malheur de son être réel, il sacrifie avec plaisir l'un à l'autre. Il regarde comme une seconde vie, plus glorieuse même que celle qu'il quitte, les Oraisons funebres & les trompeurs Eloges qu'on fera de sa vertu & de sa valeur aprez sa

mort. Que si l'on n'est pas de nais- *4. part.*
sance à devoir naturellement s'a- *sect. 2.*
tendre à ces honneurs funebres ; on se fait du moins un glorieux pis-aler de l'honneur d'avoir place dans quelque Histoire : ou enfin d'estre relegué dans quelque coin de Gazette, avec une foule de pareils insensés. Dans cette esperance on va d'un air intrepide insulter aux plus afreux dangers ; & l'on court à la mort aussi guayement qu'au plus delicieux regal.

V.

Mais, mon Dieu ! que d'illusions en tout cela ! Et déja qu'on se méconte étrangement sur tout ce qu'on atend de la part des hommes ! Que cette espêce d'immortalité, dont on se flate dans leur memoire, est frivole ! A quoi se reduisent tous leurs regrets, toutes leurs doleances, toutes les marques de souvenir & de reconnoissance qu'ils donnent ?

4. par. souvent à ces deux mots, qu'on sec. 2. repete froidement, pendant deux ou trois jours : *Le pauvre Garçon, le pauvre Prince, le pauvre Seigneur! c'est dommage : il avoit de bonnes qualités!* Cela dit, on n'en parle plus, & on y pense aussi peu.

VI.

Et qu'on ne se flate point icy de sa grandeur, de sa naissance, de ses emplois. Les plus grands & les plus distingués sont souvent le plûtôt oubliés. S'ils ont esté gens de bien : on ne veut pas même y penser : parce que le souvenir de leur vie est une censure secrette de celle qu'on méne communément dans le monde. S'ils ont vécu dans le desordre ; on n'y pense qu'avec mépris : je dis méme les plus libertins : parce que quelque dereglé qu'on soit ; les vûës d'équité & de justice, dont on ne se défait presque jamais, ne permettent pas qu'on estime ceux qui ont vécu dans le desordre. Ces Grands du

monde ont beau laisser, en mourant, des ordres pour sauver leur memoire du naufrage; c'est inutilement que leurs proches leur font dresser des Mausolées & des Epitaphes honorables; ou on ne les lit pas: ou si l'on s'en donne la peine; ce n'est que pour pester contre les injustes loüanges qu'on y trouve; & pour substituer au titre fastueux de *Haut & puissant Seigneur*, par-tout où il se rencontre, ceux de *haut & puissant scelerat, haut & puissant voleur, haut & puissant fourbe, insigne concussionnaire*, &c.

4. part. sect. 2.

VII.

Voila le conte que l'on tient à ces Messieurs de leurs hauts faits. Voila où se reduit, la plûpart du tems, cette idole d'immortalité dont ils se flatent pendant leur vie, & pour l'amour de laquelle ils ont sacrifié leur bonheur éternel. Ils se sont donné de grands mouvemens: ils ont fait bien du

4.part. sect. 2. bruit & de l'éclat. Ce bruit a cessé ; & leur souvenir s'est dissipé avec le bruit. *Periit memoria eorum cum sonitu.* Souvent même on est tout surpris, qu'au bout de quelque tems, il ne reste pas la moindre trace de leur éclat & de leur grandeur. *J'ay vû l'impie*, dit un Prophete, *je l'ay vû s'élever & se guinder aussi haut que les cedres du Liban. Je n'ay fait que passer ; & il n'étoit déja plus. Je l'ay cherché ; & je n'ay pas même trouvé la moindre trace du poste qu'il avoit occupé. Vidi impium superexaltatum & elevatum sicut cedros Libani. Transivi : & ecce non erat. Quæsivi eum, & non est inventus locus ejus.* Que sont devenus tous ces tresors, tous ces riches ameublemens, tous ces superbes équipages, tous ces magnifiques batimens, tout ce nombreux domestique ? Helas ! dit le même Prophete, *ils se sont endormis ces hommes de richesses : ils ont dormi*

leur somme : & à leur reveil, ils n'ont rien trouvé entre leurs mains. Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt omnes viri divitarum in manibus suis. 4. part. sect. 2.

VIII.

Mais enfin je veux (ce qui n'est assurément pas) qu'on se souvienne d'eux aprez leur mort ; & que toute la suite des generations à venir se relayent pour les encenser, & pour porter leur memoire & leurs hauts faits jusques à la fin des siecles ; de quel usage leur sera cet honneur pretendu, s'ils ont le malheur de bruler éternellement dans l'enfer ? De quoi leur servira cette immortalité imaginaire, pendant qu'ils essuieront des suplices mille fois plus cruels que la mort ? Grande consolation de savoir qu'on est honoré en effigie dans un lieu où l'on n'est plus ; pendant qu'on est deshonoré en sa personne, insulté, outragé par les demons, & chargé d'i-

4.part. gnominies à la vûë de Dieu & de
sect. 2. ses Anges ! Miserables creatures ! on les loüe où elles ne sont pas ; & on les déchire de toutes manieres où elles sont. *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

IX.

Sans mentir la passion d'éterniser son nom sur la terre, & de faire parler de soy aprez sa mort, a quelque chose de bien extravagant, quelque sort qu'on doive avoir dans l'éternité ; Car on moura ou dans la grace de Dieu, ou dans sa disgrace. Si c'est dans sa grace : on entrera pour toûjours en participation de sa gloire, de sa joye, de son bonheur : *Intra in gaudium Domini tui.* Eh ! de quoi servira alors toute la gloire mondaine ? de quel air la regardera-t-on ? quel mépris n'aura-t-on pas pour tout ce qui fait icy-bas l'ambition & le plaisir des hommes vains ? Que tous leurs plus grands honneurs, leurs loüanges, leurs

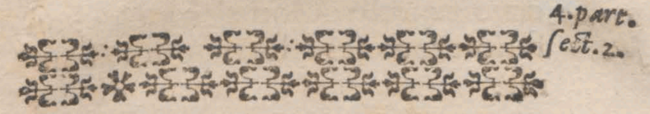
éloges profanes paroitront petits, pueriles & badins. De ce haut faîte de gloire & de bonheur on regarde les plus éclatantes Couronnes, & les plus magnifiques Trones de la terre, avec autant de dédain, qu'un serieux Magistrat passant à la teste de son Corps dans les ruës de Paris, regarde la Royauté de ces petites Reines d'un jour, qu'on y expose en parade à la vûë du peuple. Bien plus, si la beatitude dont on joüira dans le Ciel, étoit capable d'estre troublée ; elle le seroit assurément par la vûë des honneurs qu'on recevroit sur la terre, s'ils n'étoient que l'effet de l'ambition & de la vanité dont on auroit esté agité pendant qu'on l'habitoit. 4. part. sect. 2.

X.

Que si l'on meurt dans la disgrace de Dieu ; comme on sera, à l'instant, précipité pour jamais dans ces flames devorantes où la rage, la honte & le desespoir se-

4. part. ront dans le dernier excez ; de
sect. 2. quoi poura guerir, dans cet afreux état de douleurs & d'ignominies, la vûë de la gloire & des honneurs mondains qu'on se sera atirés sur la terre, par son orgueil & son ambition ? De quel adoucissement, de quelle consolation cette vûë seche poura-t-elle estre? Au contraire : comme on ne poura, en cet état, s'empêcher de regarder la recherche de ces vains honneurs, & de cette gloire frivole, comme la vraye cause de son malheur ; leur vûë ne servira qu'à redoubler la rage & le desespoir. Et ainsi rien n'est ni plus insensé, ni plus extravagant, ni plus contre nos veritables interêts, que ce phantome de gloire dont on se flate d'estre suivi aprez la mort, en quelque état que celle-cy nous mette ; & il n'y eut jamais de plus fole, ni de plus funeste illusion.

4. part. sect. 2.



CHAPITRE IX.

Que l'amour propre se transforme ouvertement en amour de Dieu.

I.

ON peut dire que c'est icy le comble des illusions de l'amour propre. Il y a long-tems qu'on avoit remarqué que ce fourbe se glissoit imperceptiblement jusques dans nos actions de pieté; & qu'il arivoit souvent qu'on croit y chercher vraiment Dieu, pendant qu'on ne cherche que soy-même. C'estoit assurément déja un grand mal : mais du moins on prenoit des mesures pour s'en preserver; on estoit en garde contre cet empoisonneur de nos bonnes actions ; & lors qu'on s'aper-

4. part. cevoit qu'il vouloit s'en mêler : on
Sect. 2. faisoit tous ses efforts pour le bannir.

I I.

Mais aujourd'huy les choses sont bien sur un autre pied. Cet imposteur a trouvé le secret de n'avoir plus besoin de se cacher, & de pouvoir, sans honte, marcher la teste levée. Que dis-je ? Il a trouvé l'art de se faire autant estimer & honorer que l'amour de Dieu même. Il ne faloit pour cela, que se transformer en cet amour divin ; & c'est enfin jusques où il a poussé ses artifices & ses illusions.

I I I.

Quelques Auteurs de ce siecle qui y ont esté pris des premiers, ne rougissent pas de lui prêter leur plume, pour lui aider à les répandre. Et j'avoüe que je n'ay pû voir, sans un extrême étonnement, qu'un d'entre eux, qui, sur d'autres sujets, a de la solidité,

solidité, ait esté un de ceux-là : 4. part.
& qu'il ait osé confondre l'amour sect. 2.
propre avec l'amour de Dieu : car il soutient, avec une confiance infinie, qu'on ne peut aimer Dieu que *par interêt*, que *par amour propre* : qu'*il ne peut y avoir une pure amitié dans notre cœur, à l'égard de Dieu.* Qu'*il n'en est point qui ne releve de l'amour de nous-mêmes, & qui ne le reconnoisse pour principe.* Que *la mesure sans mesure de l'amour de soi-même, & ces desirs, qui sont comme infinis, sont les seuls liens qui nous attachent à Dieu ; que quand l'amour de nous-même se tourne vers Dieu : par l'interest du bonheur qu'il en atend ; il se confond avec l'amour divin.* Et qu'ainsi *ce sont questions vaines & contradictoires*, que de demander si *les Saints aiment Dieu plus qu'eux-mêmes* ; & qu'*il aimeroit autant qu'on demandât s'ils s'aiment eux-*

4. part *mêmes, plus qu'ils ne s'aiment eux-*
sect. 2. *mêmes.**

* 2me *partie de l'Art de se connoître, chap. 6. & 8.*

IV.

Ce qu'il y a en cela de bien étrange, c'est que les raisons dont cet Auteur appuye ces paradoxes, son si foibles & si frivoles; qu'on ne comprend pas comment elles ont pû l'engager à les soutenir. On n'entreprend pas icy d'en faire voir le foible: ce n'en est pas le lieu: cela nous engageroit dans des abstractions & des secheresses qui ne conviennent pas à cet Ouvrage. Il s'en presentera peut-être quelque jour une occasion plus favorable.

V.

D'ailleurs ces paradoxes sont si visiblement opposés aux plus simples notions de la raison & de la foy; que je ne puis croire que les fideles ayent besoin de pre-

ſervatifs contre leur poiſon. 4. part.

La raiſon leur dira que Dieu ſect. 2. ne doit pas eſtre moins delicat que nous, en matiere d'amour; & que c'eſt juger bien baſſement de cet Eſtre Souverain, que de croire qu'aprez ne nous avoir créés que pour eſtre aimé de nous; il puiſſe ſe contenter que nous ne l'aimions que *pour notre interêt*, que pour l'amour de nous-mêmes; & en un mot, que d'une maniere dont nous ne ſerions pas contens que les hommes nous aimaſſent.

VI.

Elle leur dira encore (cette même raiſon) que s'il eſtoit vrai qu'il ne pût y avoir dans notre cœur *une pure amitié pour Dieu, qui ne ſe raportât pas à nous-mêmes*; il faudroit que Dieu ſe fût bien méconté, en creant notre cœur pour l'aimer : puiſque c'eſt une notion commune, qu'à par-

4. part. ler exactement, *on n'aime point*
sect. 2. *ce que l'on n'aime que pour quelque autre chose* ; & qu'*on n'aime un objet qu'autant qu'on l'aime pour lui-même & sans raport. Non amatur nisi quod propter se amatur*, dit Saint Augustin. Et ainsi, selon cela, Dieu nous creant pour l'aimer, nous auroit mis dans une vraye impossibilité de l'aimer ; en nous reduisant à l'impuissance de l'aimer que par raport à nous. Car c'est encore une notion commune que ce que l'on n'aime que par raport à un autre objet, ne tient lieu que de moyen pour y ariver : or l'on convient qu'à parler proprement, on n'aime pas les moyens, mais la fin ; verité que Saint Bernard exprime si bien par ces paroles : *Quidquid propter aliud amare videaris, id plane amas quo amoris finis pertendit : non per quod tendit.* *

* *Tract. de diligend. Deo, cap* 10.

VII. 4. part. sect. 2.

Enfin la raison leur dira encore, que n'aimer Dieu que par raport à nous ; c'est suivant ce qu'on vient de dire, prendre Dieu pour moyen, & se prendre pour fin. Mettre sa fin dans la creature : joüir de soi-même, & user de Dieu : ce qui suivant la raison, & le témoignage de Saint Augustin, est le dernier renversement de l'ordre : *Frui utendis, & uti fruendis.*

VIII.

Pour la foy, elle leur dira que puisque Dieu les oblige à l'aimer de tout leur cœur, de toute leur ame, de tout leur esprit & de toutes leurs forces ; il est visible que loin qu'il pretende n'estre aimé que par raport à eux, à peine paroit-il qu'ils puissent s'aimer eux-mêmes, dumoins d'un amour qui n'ait point

4. part. sect. 2. de raport à Dieu : puiſque celui qui leur demande tout leur cœur, declare aſſez qu'il ne leur en laiſſe nulle partie dont ils puiſſent ſe ſervir à s'aimer ainſi : ce qui n'empêche pas cependant qu'il ne ſoit vrai que nous nous aimons nous-mêmes, en aimant ainſi Dieu. Car puiſque s'aimer, c'eſt ſe procurer du bien : il eſt vrai que nous ne nous en procurons jamais davantage, ni ne faiſons jamais mieux nos affaires, qu'en ne ſongeant point à les faire, & qu'en nous oubliant nous-mêmes, pour ne ſonger qu'aux interêts de Dieu.

IX.

Enfin la foy & la raiſon ſe joindront encore pour leur aprendre qu'ils doivent aimer Dieu d'un amour de preference : c'eſt à dire, non ſeulement plus que leurs parens & que leurs amis; non ſeulement plus que la vie

presente, mais aussi plus qu'eux-mêmes, plus que leur estre propre; & jusqu'à estre prests à retomber dans le neant, & à soufrir toutes sortes de suplices, plûtôt que de l'offenser. 4. part. sect. 2.

Quand JESUS-CHRIST ne s'en seroit pas expliqué assez clairement, il ne faudroit que quelque idée de l'ordre, & de l'infinie difference qu'il y a du Createur à la creature, pour en tomber d'accord. Il ne suffit pas, dit un illustre & solide Auteur, « d'aimer Dieu ou l'ordre, lors qu'il « s'accommode avec nôtre amour « propre. Il faut lui sacrifier toutes « choses, nôtre bonheur actuel, & « s'il le demandoit ainsi, nôtre estre « propre. «

X.

Et de là il ne sera pas malaisé d'inferer contre les pretentions d'Abadie, 1°. que l'a-

4.part. sect. 2. mour de Dieu doit estre trez-different de l'amour propre : puis qu'on doit aimer Dieu jusqu'à estre prest de lui sacrifier son propre estre, qui est l'unique apuy de l'amour propre. 2o. Qu'il est faux qu'*on ne puisse aimer Dieu que* par interêt & *par amour propre*, & qu'*on ne puisse avoir pour Dieu une amitié parfaitement independante de cet amour* : puisque l'aimer jusqu'à estre disposé à lui sacrifier son propre estre ; c'est l'aimer contre tous les interets & tous les penchans de l'amour propre.

3o. Qu'il est encore plus faux que *la mesure sans mesure de l'amour de soi-même soit le seul lien qui nous atache à Dieu* : puisque notre atachement, pour lui, doit aler jusqu'à s'oublier & s'aneantir soi-même, pour lui procurer un degré de gloire, s'il le souhaitoit.

4°. Que c'est n'avoir pas la plus

simple notion de l'amour de prefe- *4. part.*
rence que nous devons à Dieu, *sect. 2.*
que de traiter de *badines & de contradictoires les questions* par lesquelles quelques Auteurs *demandent si les Saints aiment Dieu plus qu'eux-mêmes.* Il est si constant parmi tous ceux qui ont quelque teinture de religion & quelque idée de Dieu, qu'on doit l'aimer plus que toutes choses & plus que soi-même ; & JESUS-CHIST nous a si nettement marqué cette verité dans l'Evangile, qu'on ne comprend pas comment des Chrêtiens en peuvent douter ; & que tout ce qu'il y a à redire dans les questions que l'on propose là-dessus, c'est de ce qu'on les propose : puisqu'on ne devroit pas en faire une question.

XI.

Aprez tout, si l'on vouloit donner un autre tour & un autre sens à l'amour de soi-même :

4. par. sect. 2. & que, par là, on n'entendît que ce mouvement par lequel on ne s'aime que pour Dieu, que par raport à Dieu, que pour sa gloire, qu'afin qu'il soit toutes choses en tous; que pour lui apartenir parfaitement, & que pour demeurer entre ses mains comme un instrument disposé à tous les usages aux quels il lui plairoit de le destiner; on ne devroit faire alors nulle difficulté de confondre cet amour de soi-même avec l'amour de Dieu: puis qu'effectivement ce ne seroit qu'un vrai amour de Dieu; & que, comme on l'a fait voir cy-dessus, *on n'aime point*, à parler proprement, *ce que l'on n'aime que pour quelque autre chose: Quidquid propter aliud amare videaris, id plane amas quò amoris finis pertendit, non per quod tendit.*

XII.

Mais qu'il est peu de gens qui s'aiment ainsi ! * & que c'est peu là le sens dans lequel Abadie prend l'amour de soi-même. Ce n'est pas pour Dieu qu'il veut qu'on s'aime : ce n'est au contraire que pour soy & pour son bonheur qu'il veut qu'on aime Dieu : Il porte son amour propre jusques dans le Ciel, & le confond avec l'amour que les Bienhureux ont pour Dieu. *Je demande*, dit-il, *s'ils peuvent aimer Dieu, sans sentir la joye de sa possession ; & si l'on peut sentir de la joye, sans s'aimer soi-même, à proportion du sentiment qu'on en a ?* *

4. part. sect. 2.

* Pauci se propterea diligunt, ut sit Deus omnia in omnibus. S. Aug. tract. 83. in Joann.

* Chap 6.

Il est aisé de répondre que le plaisir que les Bienhureux sentent dans la possession de Dieu, les porte & les atache à Dieu, & non pas à eux-mêmes; ce n'est pas par raport à ce plaisir ni à cause de ce plaisir quils aiment Dieu. *Quoique le plaisir dont ils joüissent*, dit un

4. part. Sect. 2. excellent Auteur, *les tienne inseparablement atachés à Dieu ; ils n'aiment point Dieu à cause du plaisir qu'ils en reçoivent. . . . Dieu est si aimable, que ceux qui le voient tel qu'il est, l'aimeroient au milieu des plus grandes douleurs ; & ce n'est pas l'aimer comme il merite de l'être, que de l'aimer seulement à cause qu'il est le seul qui puisse causer en nous des sentimens agreables. . . . . Le plaisir*, dit-il encore plus bas, *qui est la recompense & l'atrait de l'amour des justes, n'en est point la fin : car les justes s'aimeroient au lieu d'aimer leur bien. Dieu merite d'estre aimé en lui-même ; & même la douceur que l'on goûte dans son amour, nous éloigne de lui, si nous arétant à cette douceur, nous ne l'aimons pas pour lui-même : car alors nous nous aimons au lieu de lui.* *

* Conversations Chrétien Entretien 8e.

Concluons donc avec un saint Amant, que *c'est déchoir de l'amour de Dieu, que de se rechercher*

soi-méme ; * & disons avec lui : *que je vous aime , Seigneur , plus que moi-méme ; & que je ne m'aime moi-méme qu'à cause de vous & pour vous. Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te.* *

4. *part. sect.* 2.

* Ubi seipsum aliquis quærit, ibi abamore cadit. *de imit. Chr. lib.* 3. *c.* 5.

* *Ibid.*

Fin du troisiéme Tome.



TABLE DES TITRES DU TROISIEME TOME.

FIN.

Pour le 3e. Tome.

Fautes à coriger.

PAge 8. ligne 9. ocper, *lisez* occuper. Pag. 81. l. 13. ne dependent que, *lis.* ne dependent gueres que. P. 126. l. 2. par ce contrecoup, *lis.* par contrecoup. P. 127. l. 2. éga nt, *l s* également. P. 184. l. 18. oroix, *lis.* croix. P. 187. l. 17. au leu, *lis.* au lieu. P. 363. l. 2. l'ont fait, *lis.* l'on fait. ~~P. 409. c'est est, *lis.* c'en est. P. 457. l. 2. on sera sauvé, *lis.* on se flate qu'on sera sauvé.~~

